

La Revue hebdomadaire : romans, histoire, voyages

I . La Revue hebdomadaire : romans, histoire, voyages. 1926-08-07.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

1926
N° 32

35^e Année — 7 Août 1926

2^{FR.} 50

LA REVUE
HEBDOMADAIRE

ET SON SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE SAMEDI

RENÉ BOYLESVE.....	Azurine ou le Nouveau Voyage (avec une introduction par GÉRARD-GAILLY).....	5
ALINE LION.....	Les antécédents politiques et philosophiques du fascisme.	28
ERNEST PASCAL.....	Le Cygne noir. (Traduction de Louis POSTIF) (II).....	47
RAYMOND SCHWAB	PORTRAIT DE LA FRANCE (IV) Nancy (II) (<i>fin</i>).....	76
MAURICE DUROSOY.....	Notes marocaines : Le capi- taine Laffitte.....	96
NOËL FRANCÈS.....	La Vie littéraire : <i>Le Génie féminin français</i> de Mme Marthe Borély.....	108
LOUIS LATZARUS.....	Chronique parisienne : <i>Union nationale ou désunion ?</i>	114

LÉON VIGNEAULT : *Bulletin financier.*

LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière — PARIS (6^e)

(TÉLÉPHONE FLEURUS-12-53)

80 P. 111

LA BIBLIOTHÈQUE DE NOS ABONNÉS

Pour permettre à nos abonnés et lecteurs d'acheter tous les livres qu'ils aiment ou dont ils ont besoin sans excéder les ressources de leurs budget, nous pourrions désormais mettre à leur disposition, **avec des facilités de paiement exceptionnelles**, un ensemble de **Bibliothèques, de Collections** et d'ouvrages indispensables à la culture littéraire, artistique, scientifique comme à la vie pratique.

Nous conseillons donc vivement à nos lecteurs de se reporter chaque semaine aux dernières pages de la Revue qui font suite au supplément illustré, où ils trouveront tous renseignements relatifs à ces collections.

A NOS ABONNÉS

Nous prions instamment nos abonnés dont l'abonnement doit être renouvelé de nous envoyer le montant de ce renouvellement dès que possible au moyen de la formule de chèque postal que nous leur avons fait tenir.

Ils préviendront ainsi toute interruption dans leur service, faciliteront notre tâche administrative et éviteront les frais (2 fr. 25) de recouvrement par la poste.

Pour nos abonnés de l'Étranger, les moyens commodes de s'acquitter sont le chèque sur Paris à notre ordre et le Mandat international.

AVIS IMPORTANT

CHANGEMENTS D'ADRESSES

Nous rappelons à nos abonnés qu'il n'est tenu compte d'une demande de changement d'adresse que si elle est accompagnée de la somme de 1 franc en timbres-poste. De plus, toute demande de changement d'adresse avec retour au bout d'un certain délai à l'adresse primitive doit forcément être considérée comme un double changement d'adresse et ainsi être accompagnée de la somme de 2 francs en timbres-poste.

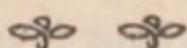
LA REVUE

HEBDOMADAIRE

ET SON SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

FONDÉE EN 1891 PAR PLON-NOURRIT ET C^{ie}, ÉDITEURS

DIRECTEUR : FRANÇOIS LE GRIX
RÉDACTEUR EN CHEF : JEAN D'ELBÉE



Prix des abonnements :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
FRANCE, COLONIES.....	75 ^f »	40 ^f »	22 ^f »
BELGIQUE, LUXEMBOURG, SARRE... »	90 ^f »	48 ^f »	25 ^f »

ÉTRANGER

Pays adhérant à l'accord de Stockolm. (1) || Tous autres pays.

	Pays adhérant à l'accord de Stockolm. (1)		Tous autres pays.	
	UN AN	SIX MOIS	UN AN	SIX MOIS
Dollars.	3.60	2	4	2.25
Livres sterling.	0.15 sh.	0.8 sh. 5	0.16 sh. 9	0.9 sh.
Pesetas.....	25.50	14.10	28.20	15.50
Francs suisses.	18.50	10.30	20.60	11.30

(1) Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Canada, Chili, Congo belge, Cuba, Danemark, Égypte, Espagne, Esthonie, États-Unis, Éthiopie, Grèce, Haïti, Hongrie, Italie et Colonies, Lettonie, Maroc espagnol, Norvège, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et Colonies, Roumanie, Salvador, Suède, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, U. R. S. S. Russie, Union sud-africaine (Cap, Orange, Transvaal), Uruguay, Yougoslavie.

Abonnement d'un an payable en 2 termes (France, Colonies) 40^f et 35^f.

Les Abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.

Adresser la correspondance concernant les abonnements à l'Administrateur de LA REVUE HEBDOMADAIRE. On s'abonne aussi dans les librairies et dans les bureaux de poste de France et de l'Étranger. Il ne sera tenu compte d'une demande de changement d'adresse que si elle est accompagnée de 1 fr. en timbres-poste.

PUBLICITÉ : S'adresser à MM. DE PLAS et ALEXANDRE, 7, rue Clauzel (TRUDAINE 27-11), et à LA REVUE HEBDOMADAIRE 8, rue Garancière, PARIS

Téléphone : Fleurus 12-53 — Chèque postal : 176-70

Les manuscrits non insérés
ne sont pas rendus.

LA REVUE HEBDOMADAIRE
ne publie que de l'inédit.

Les auteurs non avisés dans le délai de trois mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre aux bureaux de LA REVUE où ils restent à leur disposition pendant un an.



Collège Sainte-Barbe

PLACE DU PANTHÉON, PARIS (V^e)

Enseignement secondaire, depuis la **Dixième** jusqu'à la **Philosophie** et aux **Mathématiques**.

Enseignement **spécial** (carrières industrielles, commerciales, agricoles).

Préparation à toutes les **Écoles du Gouvernement**, y compris l'**École de Grignon**, etc.) et **Tunis**.

COURS de VACANCES pour tous les **BACCALAURÉATS**

Directeur : M. PIERROTET O. ✱, I. O

Succès obtenus par Sainte-Barbe depuis 1901

CONCOURS et BACCALAURÉATS

ANNÉES	ÉLÈVES REÇUS			TOTAUX
	AUX ÉCOLES DU GOUVERNEMENT	AUX BACCALAURÉATS		
		PREMIÈRE PARTIE Latin-grec, latin- langues, latin-sciences, sciences-langues.	DEUXIÈME PARTIE Mathématiques, Philosophie.	
1901.. ..	28	11	18	57
1905.. ..	24	24	30	78
1907.. ..	27	35	34	96
1909.. ..	33	41	51	125
1911.. ..	37	47	61	145
1914.. ..	39	58	36	133
1916.. ..	20	78	58	156
1920.. ..	72	76	70	218
1921.. ..	92	69	53	214
1922.. ..	54	80	88	222
1923.. ..	83	91	60	234
1924.. ..	66	92	81	239
1925.. ..	75	76	94	245

LES COURS DE VACANCES (*Baccalauréats*) commencent le 20 août au matin.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

TRENTE-CINQUIÈME ANNÉE

TOME VIII. — AOUT 1926.



PARIS

8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET C^{ie}, 8, RUE GARANCIÈRE.

RENÉ BOYLESVE

ET L'AUTOMOBILE

René Boylesve et l'automobile ! Quel paradoxal accouplement de termes, semble-t-il ! Quel hostile entre-choquement ! On songe à *la Leçon d'amour dans un parc*, où ne circulent que des équipages enchanteurs, dignes de Trianon. La Grèce des *Nymphes dansant avec des satyres*, l'Italie du *Divus Aretinus*, celle, plus directement célébrée, du *Parfum des Iles Borromées* et de *Sainte-Marie des Fleurs*, n'offrent pas un terrain plus propice aux ouragans empestés de la mécanique moderne. Certes, l'œuvre de René Boylesve n'est pas toute, ni essentiellement, dans ces volumes d'une poésie souvent lointaine. Il y a ceux où il recrée la société au milieu de laquelle il a vécu : *Mademoiselle Cloque*, *la Becquée*, *l'Enfant à la balustrade*, *le Bel Avenir*, *La jeune fille bien élevée*, *Madeleine jeune femme*, *Élise*. Mais, ces livres-là, même *Élise*, qui est un des derniers venus, peignent la génération antérieure à l'automobile, exactement d'entre 1870 et 1900. Enfin, indépendamment des circonstances de son éducation qui sont celles de tant de ses œuvres, l'homme lui-même que fut René Boylesve — tous ceux qui l'ont connu l'attesteront — n'offrait-il pas une image fort contradictoire à cet objet sans âme ? Et s'il recourt à l'automobile dans des récits dont l'action se déroule plus proche de nos jours, n'est-ce pas comme à un simple accessoire

inévitables, et comme on utilisait les fiacres dans les récits du dernier siècle?

En réalité, René Boylesve a médité sur le fait de l'automobile dès son apparition ; et cette méditation qui lui fut une répugnance croissante, après un amusement têt éteint, n'a pas cessé jusqu'à sa mort. Non seulement il a médité, mais il a écrit sur l'automobile plus qu'aucun autre romancier peut-être. Non seulement plus qu'aucun autre, mais peut-être avant tout autre.

Le premier texte un peu étendu qui ait porté sa signature : *Azurine ou le Nouveau Voyage* (1895), traite de l'automobile, que l'on nommait alors la voiture à pétrole. La presque dernière nouvelle étendue qu'il ait publiée : *J'ai écrit une petite histoire* (août 1925), est traversée et toute meurtrie par ces torpilles des grands chemins. Dans cet intervalle de trente années nous trouvons deux brefs romans : *le Confort moderne* (1903), qui vient seulement de paraître en volume et dont la moitié est consacrée à l'auto (1) ; et ce merveilleux *Carrosse aux deux lézards verts* (1921), où les noms précis des objets disparaissent sous le voile de la féerie, mais où il n'est question que de la locomotion vertigineuse, auto et avion y étant mêlés pour l'agrément du conte. A ce lot, on peut joindre certains feuillets de *Mon amour*, et, pour une bonne partie, *les Trois Personnes*, récit que l'on trouvera dans le recueil *le Dangereux jeune homme*.

Ces dates : 1895, 1903, 1921, 1925, qui traduisent la constance de son attention bien plus que le souci de satisfaire à une mode, jalonnent un trop long espace pour ne pas nous donner à penser d'abord que les quatre récits résonnent fort diversement. On peut les lire à la suite sans éprouver le malaise de la répétition et de la monotonie. Et on ne les lit pas sans éprouver un peu des impressions contradictoires qui animèrent leur auteur.

(1) Aux *Éditions des Cahiers libres*, Paris, René Laporte.

René Boylesve est un moraliste. On ne le croit guère. Les romanciers traînent toujours après eux une vieille et suspecte réputation de fantaisie un peu inutile ; ils passent pour des gens peu graves aux yeux des philosophes de profession, des théologiens, des théoriciens, des politiques, des doctes de tout poil et de la fraction du public qui respecte avant tout les sciences, la morale spéculative, et en général des « spécialités ». De René Boylesve moins que d'un autre on croit qu'il fut un moraliste, à cause de son charme. Son charme lui a créé tout de suite une légende, qui le diminue en prétendant le flatter, et qu'il faut souhaiter de voir se dissiper. Son charme, ou, pour user des grands mots, son esthétique a masqué son éthique, au point de laisser croire qu'il n'en avait pas.

Ce n'est pas en peintre sensuel qu'il a regardé l'objet nouveau, — car il y a une sensualité de la carrosserie et du moteur, comme il y eut, par exemple, une sensualité de la locomotive, dont Zola se fit le traducteur énorme dans *la Bête humaine*. Si René Boylesve, aussi bien qu'un autre, évoque cette virtuosité du monstre moderne qui prête quand même à la matière une certaine grandeur, c'est avant tout en moraliste qu'il a regardé la nouvelle voiture venir aimablement, et puis courir éperdument jusqu'à faire de celui qui la mène un de ses rouages, d'ailleurs moins animé qu'elle, plutôt qu'un véritable maître. Et si ses sentiments pour l'automobile ont varié du blanc au noir, s'il est passé de l'accueil charmé au refus amer, ce n'est là qu'une contradiction apparente. Il avait vu, à cause de son idéalisme illusionné, ce que ce même idéalisme, une fois déçu, lui dénonça comme une duperie. Comment cela ?

Dès 1890, pour fixer une date, il était préoccupé par les bouleversements que la locomotion rapide allait apporter dans la société, dans les conceptions morales et dans la culture. Cette rapidité brutale, c'était la

chemin de fer qui en offrait alors le symbole et la réalité, avec ses tracés rigides qui suppriment les surfaces comprises entre leurs lignes, avec ses heures et ses minutes implacablement précises, avec ses entassements de bétail humain, etc. Et René Boylesve a cru justement que l'automobile, plus souple, plus libre, plus individuelle, réparerait ou neutraliserait les méfaits de la vitesse. Il a cru que, sans nous reporter au temps des diligences, elle nous restituerait le « Voyage », le vrai voyage propice aux recherches du goût, à l'imprévu charmant, à la variété des rythmes qu'il plairait à chacun de lui donner. Par elle, l'homme se libérerait de la matière de plus en plus envahissante. On pourrait faire selon les moyens d'alors, du cinquante à l'heure, comme le chemin de fer, le brutal « grand frère », soit ! mais on ferait surtout du quinze. Et nique au « grand frère » !

Lorsqu'il alla de Paris au lac du Bourget sur la voiture à pétrole dénommée *Azurine*, en l'été 1894, René Boylesve fit du dix-sept et employa neuf jours pour son voyage. Il s'arrêta à Sens.

« Le trésor de la cathédrale de Sens, de merveilleuses tapisseries du quinzième siècle, les célèbres suaires gothiques de Saint-Potentien, de Saint-Savinien, les verrières de Jean Cousin, quand me serais-je jamais arrêté là pour les voir ? *Azurine* se fait la servante des arts. Et ses voyageurs, échauffés de beauté, éparpillent, sur la route étonnée d'Auxerre, une interminable discussion esthétique... »

Même surprise heureuse à Auxerre, à Précy-sous-Thyl, villes rayées du monde depuis le rail, et qui redeviennent, grâce à *Azurine*, des réalités charmantes.

On va tout doucement, à cause de la beauté d'un pays. On s'arrête quand on veut, sur le bord de l'eau idyllique, près d'un petit lac écarté « où le couchant envoie ses opales, ses émeraudes et des lambeaux épars d'orangé qui s'éteint. » On fait des rencontres inopinées d'amis sur

les grand'routes désertes. C'est exquis. « On s'embrasserait ! Vous verrez qu'on s'embrassera beaucoup plus, avec l'usage de la voiture ».

On s'est... embrassé, en effet. Et ces « embrassades » d'automobilistes sur les grand'routes n'ont rien de la tournure « guillerette et galante » qu'espérait le jeune et généreux René Boylesve. *Azurine* a vite cessé de porter un nom, comme si elle eût été chose vivante et cheval. Elle est devenue anonyme comme les locomotives. Elle a laissé tomber ses aimables records de lenteur. Elle a replongé dans le dédain les merveilles d'art des petites villes, les eaux écartées et dormantes, les émeraudes et les opales du couchant. De servante, elle est devenue maîtresse et reine, vaniteuse, stupide. Elle se croirait sans excuse et déshonorée de mettre neuf jours pour aller de Paris au lac du Bourget, sous prétexte de servir entre ces deux points aux plus fines études.

En 1903, quand René Boylesve écrivit *le Confort moderne*, il était revenu de son espoir, et la période qui suivit ne put qu'aggraver sa désillusion. Il assista à la glorification saugrenue de la vitesse pour la vitesse, à l'abêtissement de la pensée par le mouvement comme par toutes les nouveautés du même genre, bref à l'humiliante substitution du rythme mécanique, dont les orchestres nègres offrent le symbole, au vieil et noble rythme humain. Nous sourions des sauvages qui adorent des fétiches. En somme, le prétendu civilisé, de plus en plus éloigné des choses de l'esprit, retourne, lui aussi, à l'adoration des fétiches.

Comme on identifie toujours nouveauté et progrès, on prend vite figure de fossile ou de stérile négateur lorsqu'on les récuse. René Boylesve dut craindre quelquefois de paraître inutilement chagrin. Mais voici que Gonzague Truc écrit *Calliclès ou les nouveaux barbares*, autre satire de notre machinisme épileptique. Boylesve prisait extrêmement Gonzague Truc. Et sans avoir besoin

de trouver en Gonzague Truc une conviction qui préexistait en lui-même, il se sentit encouragé, par cet exemple de jeune, à creuser une fois de plus son idée noire : nous eûmes *le Carrosse aux deux lézards verts*, conte de fée et conte ultra-moderne. On a cité plus haut *J'ai écrit une petite histoire*.

Mais si une conviction identique relie l'œuvre de 1921 à celle de 1903, le ton diffère de l'une à l'autre. En 1903, René Boylesve avait trente-cinq ans. Il y a dans *le Confort moderne* quelque chose d'allègre. La jeunesse de l'auteur maintient une certaine joie maligne et bondissante dans l'esprit du censeur : l'auto malfaisante ébranle des arbres verts dont elle ne peut arracher au passage les feuilles encore neuves. A l'époque du *Carrosse*, les feuilles ont été touchées par un commencement d'automne, elles souffrent de la tornade qui passe, et l'amertume de René Boylesve s'offre ici, dépouillée de tout rire, d'une densité pénible, sous les parures extérieures du récit féerique. Nous sommes loin de la confiante *Azurine*, comme l'idéalisme en deuil l'est de l'idéalisme frais éclos.

On se tromperait en ne voyant qu'un chapitre peu significatif de l'œuvre de René Boylesve, et sans lien avec le reste, dans les fragments cependant étendus où il a traité de l'automobile. Qui sait si l'automobile ne lui a pas inspiré *la Becquée* et toute son admirable série tourangelle, laquelle forme le centre de gravité de son œuvre ! Après le court amusement d'*Azurine* et devant le torrent déchaîné du monde nouveau, si contraire à sa nature, il a été rejeté, comme par un réflexe de conservation, vers le souvenir menacé de son premier âge, et vers ce monde en perdition, — monde perdu bien plus émouvant à ses yeux que le monde plus anciennement perdu de la Grèce antique, de la Renaissance italienne et de la France de Racine et de Voltaire, monde qui résumait encore ceux-là, et plus cruellement

perdu, puisque « l'enfant à la balustrade » en portait en lui la chair expirante et la plainte. Quand il commença d'écrire *les Bonnets de dentelle*, première version de *la Becquée*, ce n'était là que le sous-titre ; le vrai titre était : *la Fin d'un monde*. Et quand il écrivit la seconde version, il l'intitula encore et d'abord : *la Fin d'un monde*. Mais quand il la présenta au public, il en ôta cette croix, par pudeur.

GÉRARD GAILLY.

AZURINE

OU

LE NOUVEAU VOYAGE ⁽¹⁾

(1895)

Un certain nombre de beaux esprits se plaisaient depuis quelque temps, à l'unisson de nos grand'mères, à défendre l'antique usage de la diligence qui créait entre le point de départ et celui d'arrivée, par l'intermédiaire au moins des cahots et de la conversation, un lien qui était à proprement parler « le voyage ». Cela laissait à l'humanité en déplacement quelque chose de la personne originale et vivante, bien que contuse ; ne l'uniformisait pas en cette sorte de paquet de chair bourrue ayant serré son intellect avec des plastrons gaufrés ou des jupes, ayant dit adieu à la civilisation pour un temps donné, étant enfin devenue le véritable « colis voyageur ». Des tentatives de résurrection plus ou moins excentriques de la vieille manière d'aller n'eurent-elles pas lieu ces temps derniers, comme chacun sait ? Mais une chose avait par trop vieilli : c'était le cheval.

(1) Ce texte paraîtra dans la collection *les Amis d'Édouard*, chez l'éditeur Champion précédé des quelques pages de Gérard Gailly.

Du moins tel était l'avis qu'émettait devant nous, un soir de l'été dernier, mon excellent ami M. d'Éprouesse, sous les verdoyants ombrages de Passy. Et ce disant il nous ouvrait des perspectives inédites en nous déroulant, non la petite carte à gros filets noirs de l'indicateur, mais une bonne douzaine de belles et larges feuilles teintées sous la direction de l'état-major, dont la dernière contenait, parmi force hachures, la longue plaque bleue du lac du Bourget.

— Mes amis, nous dit M. d'Éprouesse, nous faisons, si vous voulez bien, nos cent kilomètres par petite journée. C'est peu, trouvez-vous. Une bicyclette en rougirait. Mais nous en serons mieux pour faire escale à notre guise, bonne chère à notre appétit et dodo tout notre content : nous faisons un voyage d'agrément.

Car M. d'Éprouesse voyage en voiture à pétrole.

Le lendemain même, nous étions à Passy à six heures du matin, avec notre petit bagage autant que possible réduit, et qu'on lie de chaque côté de la voiture avec des courroies. Je vous confierai le petit nom de la voiture, qui est *Azurine*, et qui prouve que les noms des voitures à pétrole, comme ceux des bêtes et des gens, n'ont ni queue ni tête.

Ainsi accoutrée, munie de son grand parasol blanc, animée de la forte trépidation du mouvement rendu indépendant de la marche pour l'épreuve avant le départ, exhalant l'odeur ténue de la gazoline d'allumage, *Azurine* a vraiment bonne tournure. Sans doute elle ne peut se défaire de cette contenance gauche que donne l'absence du cheval. Mais pure habitude d'optique. Et il faut avouer que, pour qui s'accoutume à sentir la présence de la force emmagasinée soit à l'avant, soit à l'arrière du véhicule, la sensation de cet « incomplet », de ce « manque de tête » si vous voulez, disparaît absolument, et l'appareil se suffit, comme un corps harmonieux, selon une esthétique bien entendu élémentaire. Ce n'est nulle-

ment élégant, mais ça se tient. Nous montons quatre : M. d'Éprouesse, qui conduit, M. Ottimo, Italien d'origine et excellent d'estomac ; à l'arrière, pour les menus soins des rouages, un mécanicien qui répond au nom de Dardare, et votre serviteur.

Par notre approvisionnement d'ustensiles, par le machiné des dessous de la voiture, par l'extrême réduction du bagage personnel et l'attroupement autour de notre équipage, nos préparatifs de sortie ont quelque chose d'un départ en ballon. Par notre tenue, négligée en prévision de la poussière, nous ressemblons à des voleurs, et de grands chemins, c'est le cas de le dire.

Nous traversons Paris tout humecté de l'arrosage du matin. Nous roulons en pleine boue, mais la satisfaction de la première heure nous fait trouver tout admirable. Les alentours de la gare de Lyon ne nous parurent jamais si pittoresques : Charenton, un petit coin du bois de Vincennes tout vaporeux et frais de rosée, où nous nous enfonçons pour le plaisir, au mépris de notre plus court chemin, et même la triste traversée d'Alfort nous paraissent également enchanteurs. M. Ottimo entonne un hymne à l'alliance latine ; M. d'Éprouesse, la main au guidon et l'œil au compteur kilométrique, se délecte secrètement du ronflement régulier des « brûleurs », du tic tac vigoureux des pistons et de l'espace qu'*Azurine* enfiévrée dévore. Le mécanicien, qui est marin de sa nature, demeure seul en mélancolie, à cause de la température mal propice à la petite dégustation d'une chique.

On stoppe pour faire eau à Montgaron, sous un soleil de plomb dont l'allure vive de la voiture en marche nous a jusqu'à présent dissimulé l'ardeur. De minuscules jardins fleuris, peignés, brossés, lissés, aperçus au travers de grilles blanches, au pied de bourgeoises maisons propres, excitent une fureur inopinée chez Ottimo, sans doute par suite d'un goût naturel pour les pampas et la forêt vierge, qu'en effet il se met à nous développer à

l'ébahissement des naturels de l'endroit, groupés autour d'*Azurine* qui présente pour le moment ses entrailles nues au délectable épanchement des « graisseurs ».

Hop, nous voici à la lisière de la forêt de Fontainebleau, et la plaisante vision d'un déjeuner à Barbizon commence à nous dessiner le mirage de ses reliefs sur la route poussiéreuse de Melun. Hélas ! voici les brûleurs qui faiblissent tout à coup, et nous étonnions un village par notre traversée vertigineuse quand nous sommes bruyamment arrêtés. Il faut visiter les mèches. Dardare, du geste dont un prélat dit la messe, amène avec ordre, un à un, ses petits tiroirs, où les outils reposent en des creux de molleton comme des bijoux en leur écrin ; on étire les mèches de coton, on souffle dans les petits cylindres de cuivre, on tourne la manivelle et nous voilà repartis. Deux kilomètres plus loin, même jeu. Un froncement se lit aux sourcils de M. d'Éprouesse, et je me permets de pousser les premières notes d'une lamentation.

— C'est dommage ! fais-je du côté de Dardare.

— Oh ! dit-il flegmatiquement, avec cette chaleur-là !...

— Eh quoi ! vous pensez que la chaleur est cause...

— Pour la chique, assurément, monsieur !

Ottimo est ravi : pas trace ici du moindre bout de jardin peigné ; des champs, rien que des champs à perte de vue.

Enfin nous revoici lancés ; l'aiguille du compteur enregistre des kilomètres vierges d'incidents ; nous faisons dix-sept ou dix-huit à l'heure ; nous voyons pointer les clochers de Melun ; nous opérons dans la ville une descente à tous freins.

A une heure, nous atteignons Barbizon. Tout le monde sait ce qu'est un déjeuner à l'hôtel de la Forêt, qui ne diffère pas sensiblement pour les voyageurs en voiture à pétrole, sinon par la condescendance que nous obtenons du personnel et l'inquiétude mal dissimulée qu'inspirent à

d'élégantes jeunes femmes notre tenue et nos barbes saupoudrées de poussière. Une halte de deux grandes heures ne nous paraît pas exagérée. Puis nous faisons une délicieuse traversée en forêt, en vitesse moyenne, nous brûlons Fontainebleau, et, par la charmante vallée du Loing, parmi des prairies et un continuel et reposant voisinage d'eau, nous gagnons à sept heures précises la pittoresque petite ville de Moret aux portes fortifiées, à l'antique ceinture de murailles, où la rencontre fortuite de l'admirable artiste S... et de sa gracieuse femme nous vaut un dîner et une soirée inopinés durant lesquels la conversation, qui ne peut s'écarter du pétrole, nous amène à jeter les bases d'une idéale voiture dont je vous épargne le plan fantastique et que nous souhaitons à la postérité.

Les rêves de la première nuit sont légers, empreints d'images voletantes et fugitives, d'une remembrance d'objets innombrables qui passent et d'une crainte vague de s'arrêter : préoccupation du « brûleur », nouveau souci humain ! La porte entr'ouverte de ma chambre, qui communique avec celle de M. d'Éprouesse, me fait assister à un brusque réveil où je l'entends prononcer un chiffre à haute voix : il continue de voir son compteur et totalise des kilomètres !

A huit heures du matin, nous inaugurons notre seconde journée par un temps frais, sous un ciel voilé. *Azurine* file à tout pétrole, nous avons la sensation de prendre un long bain matinal. Dardare silencieux, et confiant en la vertu des brûleurs, imprime à sa mâchoire un lent mouvement de ruminant, tandis que sa lèvre s'agrémenté d'un caractéristique filet brun.

— A la bonne heure, Dardare, ça va bien, hé ?

Il explore l'horizon d'un œil de matelot et son regard signifie : de l'eau.

La seule idée d'avoir de l'eau plonge notre ami Ottimo en une expansive jovialité. Comme je me permets de

n'y prendre qu'une part médiocre, il m'entame un discours philosophique où il est démontré que les intempéries sont la santé du corps, à l'égal du cresson de fontaine. M. d'Éprouesse, immuable en sa sérénité, se contente de soulever une des portions de son... assiette : « Prenez, dit-il, et soyez à l'abri. » Nous retirons cinq feuilles de caoutchouc soigneusement pliées, et nous avons de quoi transformer notre équipage en le plus imperméable des moyens de transport. On n'attend qu'un avis pour exécuter la manœuvre ; notre souci, dès lors, est que la pluie dédaigne nos préparatifs et manque à tomber. Ah ! voyageurs d'Orient-express et de coupés-lits, eûtes-vous jamais des émotions d'une aussi aimable puérilité ? Aussi bien, je vous dis que la voiture à pétrole est en train de réformer nos mœurs et de nous recréer les tempéraments de nos grands-pères guillerets et galants.

La pluie ne tombait toujours pas, et nous avons seulement trempé nos âmes en l'impression sévère des plaines de Montmirail, quand nous avons le plaisir de rencontrer nos hôtes de la veille partis pour nous surprendre, une demi-heure avant nous, en bicyclette, et qui nous attendent à la porte d'une auberge. Ces sortes de rencontres inopinées sur les grandes routes désertes ont un agrément que l'humanité ignore. On s'embrasserait. Vous verrez qu'on s'embrassera beaucoup plus, avec l'usage de la voiture ; tant pis pour les grincheux ! Nous invitons la jeune femme à goûter quelques kilomètres de notre locomotion. Ottimo chevauche la bicyclette, et tel est l'effet de la présence d'une dame, que Dardare lui-même renonce brusquement, d'un geste que je vous épargne, à toute autre douceur.

La pluie ! la pluie ! d'un coup, des torrents d'eau ! A la manœuvre ! En trois minutes la voiture est entièrement bâchée, et nous avançons, au milieu d'un déluge, parfaitement clos et intacts.

Mais bientôt nos bicyclist^{es} crient grâce. Ottimo ne va pas le mieux du monde ! Nous stoppons et recevons les gens mouillés sous notre toit confortable. On rit : Mme S... ne s'amusa jamais davantage. « Mais si ! déclare Ottimo, tout va le mieux du monde ! »

Cependant, la pluie persistant, nous sommes obligés de déposer nos compagnons d'une heure à la première station du chemin de fer ; impossible de remonter à bicyclette. « Adieu ! Adieu ! » Et nous repartons à toute vitesse sous l'ondée, vers la ville de Sens !

Le trésor de la cathédrale de Sens, de merveilleuses tapisseries du quinzième siècle ; les célèbres suaires gothiques de Saint-Potentien, de Saint-Savinien, etc., les verrières de Jean Cousin, quand me serais-je jamais arrêté là pour les voir ? *Azurine* se fait la servante des arts, et ses voyageurs, échauffés de beauté, éparpillent, sur la route étonnée d'Auxerre, une interminable discussion esthétique. Foin des préoccupations du chemin de fer ! « A quelle heure arrivons-nous à X. ? — Combien d'arrêt à Z. ? — Y a-t-il un buffet ? — Aperçoit-on la ville en passant ? » Nous nous moquons bien des arrêts et des heures ! Nous ne savons pas quand nous arriverons, nous repartons quand nous avons vu la ville, et nous avons des auberges tout le long de la route où l'on peut toujours tordre le cou à une volaille et où le vin commence à se faire bon ! Oui, foin du « grand frère » qui passe comme un boulet de canon au milieu du paysage qui nous a plu, et où, tranquilles au bord de l'eau, nous donnons à des instants nombreux de notre pérégrination la tournure perdue des idylles.

Avez-vous jamais ouï parler d'*Auxerre-en-Auxerrois*, si ce n'est en chantant ? Moi, non. Le fait est que le vin y est tout à fait délicieux. On chante dans la rue, on chante dans les cafés, on chante sur la place publique autour d'un lampion fumeux qui éparpille ses lueurs fantomatiques au-dessus d'un harmonium enfantin et d'une

foule silencieuse. Oh ! ces refrains entendus à Auxerre, jamais plus ils ne me sortiront de la tête ! L'un surtout, patriotique et lamentable, suivi immédiatement d'un autre purement suggestif, et dont la formule de symbole est :

Avec son petit arrosoir.

Avec son petit arrosoir !

Je demande la permission de ne pas soulever le voile qui donne à ces couplets leur vertu, et je vous renvoie à Auxerre qui s'en purlèche, le soir venu. Quant à nous, c'est en chantant aussi que nous quittons Auxerre, le matin, par un ciel clément qui, cette fois, nous fait grâce :

Avec son petit arrosoir !

Bien nous prit de chanter au départ, car ce jour devait être celui de notre marche la plus pénible. Nous avons à escalader la côte d'Or, et toujours *Azurine* manifesta un médiocre entrain pour les pentes. En revanche, le pays est plus beau et nous avons la consolation, lorsqu'un de ces maudits brûleurs nous fait faux bond, soit à une côte soit à une descente, de reposer nos yeux décontenancés sur des environs pittoresques. Dieu sait, et Dardare aussi, pour avoir manié et remanié le contenu de ses petits tiroirs et tourné la manivelle, combien d'endroits charmants reçurent la caresse de nos mélancolies. Nous nous perdons en conjectures sur la cause de ces extinctions des brûleurs. Quelqu'un hasarde la supposition que le pétrole pourrait bien être mauvais.

— Dardare, vous achèterez du pétrole à Avallon, et nous verrons bien.

Entre temps, nous nous livrons à la chasse involontaire des vaches du pays qui sont blanches et peureuses. Ces bêtes fuient devant la voiture, et nul chien au monde, nulle voix de crécelle écorchante de petite gardeuse aux abois ne peut les faire retourner. Il faut stopper. Remar-

quez qu'en ces moments les brûleurs fonctionnent toujours à merveille. Par contre, au premier village qui nous contemple avec ébahissement, nous voici encore arrêtés sans rime ni raison.

— Dardare, n'avez-vous donc pas changé le pétrole?

— Monsieur ne m'a pas dit de le changer : j'ai mis seulement le nouveau par-dessus.

— !!!

Il ne nous reste qu'à vider complètement le carburateur qui contient le mélange du pétrole ancien et du nouveau. *Azurine*, après cette opération, et nourrie d'un plus pur aliment, est prise d'un regain de vélocité. N'étaient les maudites côtes, nous avancerions, mais l'intelligent ingénieur qui traça ici la route nationale, épris de la ligne droite jusqu'à la croire constamment idéale, l'a appliquée sur tout le pays sans aucun souci des variations de niveau : bosses, collines, monts et vallées lui sont indifférents, il va droit son chemin.

Depuis cinq grandes heures nous n'avons pas vu âme qui vive : des mamelons, des vallons, des bois silencieux et déserts. Le soleil baisse. Nous commençons à manquer d'eau, la carte n'indique ni filet bleu ni village. Enfin, une mare à cinq cents mètres de la route. Feron-nous ce détour? Il le faut. Et, arrivés à cette flaque d'eau isolée, large comme un petit lac, où le couchant envoie ses opales, ses émeraudes et des lambeaux épars d'orangé qui s'éteint, la beauté de l'heure nous retient, et nous voilà accroupis près des roseaux, immobiles et insoucieux du reste.

N'avions-nous pas espéré atteindre Dijon dans la soirée? Hélas! nous arrivons à la nuit en un petit endroit nommé Précyc-sous-Thyl, où nous coucherons à l'auberge. Une nuée de gamins tout près d'aller au lit, s'abat autour d'*Azurine*, ronflante ainsi qu'à ses plus beaux jours. Nous avançons parmi de la marmaille criante, sifflante, chantante, et d'un effet pittoresque inouï

dans la pénombre que nous perçons de nos feux blancs.

Nous devons à la vérité de dire que ce lieu de Précý nous fut mal favorable. A la suite de cette journée fertile en accrocs, M. d'Éprouesse, fatigué sans doute de tenir perpétuellement le guidon et de surveiller sa machine depuis trois jours, gagne aussitôt sa chambre par le moyen d'un escalier de pierre d'un aspect étonnamment romantique et nous abandonne sa part de dîner. Las ! nous lui fîmes trop d'honneur pour la tranquillité de notre nuit et tentâmes d'oublier nos déboires par des moyens trop vulgaires. Une insomnie insurmontable me tenant vers l'heure de minuit seul à seule avec Phœbé qui planait, pure, sur Précý endormi, j'entends tout à coup des aboiements furieux mêlés à une voix humaine, s'il est juste de qualifier ainsi la vocifération de notre excellent ami Ottimo aux prises dans la cour avec le molosse de l'hôtel du Commerce et de l'Industrie.

— Qu'y a-t-il donc, monsieur Ottimo ?

— Mais, clame mon infortuné compagnon, n'est-il pas apparent qu'il y a là une rosse de chien vis-à-vis d'un homme incommodé ?

— Aussi quelle idée de s'exposer à pareille heure à la sévérité de ce gardien d'ailleurs honnête, j'en suis convaincu ?

— Je vous en souhaite, en effet, de plus continent, monsieur le maître d'école, me lance Ottimo dans l'instant qu'il atteignait, au fond de la cour, le lieu sans doute de ses désirs. Mais faites donc taire cette maudite bête, car, ajoutait-il par une lucarne en cœur, je compte repasser... malgré que ma santé soit altérée...

Et j'avisais un pot de fleurs que j'eusse certainement sacrifié aux dieux Pénates, pour le repos de la maison, sur le dos du chien, quand différentes têtes apparurent aux croisées en même temps que grognaient des voix épaisses de sommeil. Quelqu'un cueillit sur l'appui de sa fenêtre des bribes de chaux et les lança à l'animal

hurlant. Phœbé qui vit ce spectacle dut sourire. Mais la maîtresse de l'hôtel en faillit gronder. Elle se montra sur un palier de pierre, en jupe courte et en camisole. C'était une personne accorte et de tournure imposante ; le seul timbre de sa voix adoucit l'animal et nous engagea tous à la conversation. Elle s'établit sur le sujet de l'indisposition d'Ottimo que l'on nommait « le monsieur de la voiture ». De sorte que lorsqu'il se montra, il n'y eut qu'une voix aux cinq ou six fenêtres qui donnaient sur cette cour, pour lui demander de ses nouvelles.

— Mais cela va, dit-il, le mieux du monde. Et son sang méridional reprenant le dessus, il esquissa, tourné vers la lune, quelques entrechats qui tassèrent son indisposition et le rendirent aussitôt populaire.

Cependant nos mines étaient longues au matin. M. d'Éprouesse conservait la migraine ; et Ottimo, qui dut à son caractère familial d'expliquer à toute la commune assemblée les secrets des entrailles d'*Azurine*, rêvait d'interroger l'apothicaire sur de plus intimes rouages. Toutefois, tandis que nous achevions de monter la côte d'Or, Ottimo se rétablissait dans la mesure que nous paraissions nous affaïsser davantage.

La descente nous remit. Le pays devint adorable, la route serpentante en une vallée infinie où nous voyions les teintes des collines se dégrader jusqu'au bleu pâle. Nous arrê tâmes le mécanisme, et pendant une heure *Azurine* descendit sur ses freins. Notre entrée, le soir à Dijon, fut des plus honorables, et nous n'eûmes plus d'embarras qu'en nous regardant les uns les autres sous le hall de l'hôtel de la Cloche, en face d'un maître d'hôtel dont la raie descendait jusque sous le faux col. Nous avions l'air d'anarchistes, nuance « par le fait », rien même des « intellectuels (1) ». La poussière et le soleil avaient brûlé nos vêtements, nos barbes incultes, pou-

(1) Allusion aux attentats anarchistes de 1894.

dreuses et desséchées nous donnaient la sensation d'un hérissément de fils de fer, et la légèreté de notre ballot nous permettait tout juste de changer de chemise. Ottimo ne retrouva pas son petit succès de Précycy, et les dames, à table d'hôte, précipitèrent visiblement leur repas.

J'espère que tout le monde connaît Dijon. Cette ville a des églises et un palais des ducs qui valent mieux que sa moutarde. *Azurine* nous a promenés partout. Objet de curiosité pour tous les Dijonnais. Quand nous venons la rejoindre après la visite d'un monument, elle est entourée d'une si compacte ribambelle de gens que nous pensons malgré nous, et sauf votre respect, à un essaim de mouches abattu sur un petit tas douteux. A notre approche, tout s'écarte et se disperse. On nous entoure, mais à distance, d'une sorte de vénération muette.

Mais les chevaux bourguignons, sans doute mal renseignés, manifestent contre cette nouveauté une opposition déclarée. Quelques-uns nous lancent à la rencontre des regards obliques et partent à fond de train ; d'autres, pour plus d'éclat, arrivés à dix mètres de nous sans aucun signe d'effroi, virent tout à coup et complètement, rebroussant chemin avec un entrain sans égal. Nous allions quitter les faubourgs de Dijon, quand nous rasons une voiture de déménagement attelée d'un joli cheval noir, de tout repos probablement, puisque les déménageurs sont, à ce qu'il nous semble, au cabaret d'en face. Nous donnons, à distance, quelques coups de cornet. Rien ne bouge. Nous passons à toute vitesse et n'avons plus qu'à contempler le cheval qui fait un détour du côté d'un fossé profond. La voiture se penche et s'affaisse sur le côté de la façon la plus paisible du monde ; nous distinguons de loin quelques vases, des meubles, un ou deux matelas projetés. On sort du cabaret ; on lève les bras, on crie : *Azurine* traverse les catastrophes avec le dédain qui sied aux instruments du progrès. Nous comp-

tâmes, avant d'arriver seulement au clos Vougeot, quelques douzaines de choux, de salades et un nombre indéterminé de carottes et menus légumes répandus par les maraîchères aux chevaux impétueux. Et c'est, de notre voyage entier, tout ce qui peut nous être imputé d'accidents.

Nous traversons les célèbres crus de Bourgogne, excellent entraînement à savourer le vin de Beaune que la plus jolie des maîtresses d'hôtel nous sert elle-même en des verres de la contenance d'un demi-litre. Nous allons voir le célèbre hôpital de Beaune, un coin intact du quinzième siècle, une cour fleurie ensoleillée, au cloître de bois, aux grands auvents pointus, aux pignons d'ardoises, aux délicates ouvertures gothiques, où la cornette et le visage gracieux des petites nonnes qui courent, enchantent un instant les yeux d'une déconcertante résurrection historique. Dans les salles, des Gobelins, des Aubussons, et le splendide triptyque attribué à Van Dyck et dont le Louvre serait fier. Ottimo ne veut plus s'en aller, il s'installe dans la cour et prend des croquis. Nous nous asseyons sur la margelle d'un puits en fer forgé du quinzième siècle, où des liserons soignés grimpent comme sur les images, et nous faisons durer ce ravissement rétrospectif. Nous savons qu'*Azurine* est patiente et qu'elle se rallume instantanément. Et dire qu'il y a de pauvres gens qui voyagent en chemin de fer !

Ne nous flattons jamais ! Un des avantages du voyage en voiture est de vous induire à chaque instant en réflexions philosophiques. Voilà-t-il pas qu'*Azurine* a toutes les peines du monde à s'éloigner de Beaune ! Plus de côtes cependant, une belle route plane qui devrait nous mener en moins de deux heures à Chalon. On visite la machine, on renouvelle les brûleurs. Les mouvements font entendre un bruit inusité, une sorte de râle de mauvais augure. Nous sommes obligés d'aller en petite vitesse. Misère ! Nous rougissons en passant dans les nombreux villages

de Bourgogne, où nous vîmes tant de jolis minois se pencher aux fenêtres. Il y a dans tout ce pays des figures charmantes. Le bruit de la voiture surprend des femmes à leur toilette ; quelques-unes se montrent, la serviette ou l'éponge à la main, curieuses avant tout, découvrant une épaule ou davantage ; puis elles se cachent, mais veulent voir, et elles rient et nous rions, c'est délicieux. Mais *Azurine* va comme une tortue, nous nous donnons des airs pas pressés, nous n'atteignons Chalon qu'à l'heure du dîner.

Alors, pour la première fois, la grande ville nous intimide ; quelle piteuse figure nous allons faire ! — Où se trouve l'hôtel X... ? — A l'autre bout de la ville. Nous jurons tous à la fois, quoique *Ottimo* trouve la chose très bouffonne. Sauvés ! Sauvés ! la grande rue descend en pente rapide jusqu'à son extrémité. La main aux freins, en avant ! Nous faisons une entrée magnifique, troublés uniquement par l'angoisse de voir tout à coup le niveau s'aplanir. Cela descend encore ! Dieu soit loué ! car tout Chalon est dehors comme exprès ; nous faisons une foule épaisse assemblée pour le passage de la course de cycles Paris-Lyon ; nous bénéficions de dispositions enthousiastes et pénétrons à l'hôtel au milieu des applaudissements.

Il n'y avait pas de quoi. Nous étions destinés à la suprême humiliation. — Quoi donc ! — Oh ! c'est terrible à confesser ! — Mais encore ? ... hein ? le chemin de f... ? — Vous l'avez dit : le chemin de fer ! le « grand frère » dédaigné, bafoué tout le long de la route, nous l'allions prendre et faire prendre à *Azurine* jusqu'à Lyon, pour la raison qu'un des rouages essentiels que je n'ai point la mission de vous décrire était usé et ne se pouvait remplacer qu'à Paris, d'où il fallait le faire venir et l'attendre. J'affirme que jamais le train de P.-L. M. ne reçut de voyageurs plus confus et plus mal disposés. Nous passâmes trois heures en chemin de fer et

deux jours à Lyon, qui nous parurent des siècles...

— Eh bien ! Ottimo, cela va-t-il le mieux du monde ?

— Rien ne pouvait nous être meilleur que ce qui nous arrive, répond, imperturbable, cet animal d'homme ; car nous eussions pu, avec un organe usé à demi, traîner quinze jours sur les chemins ; un organe usé tout à fait va nous en valoir un neuf, qui nous vaudra à Aix-les-Bains une entrée triomphale !

Et Ottimo avait encore raison. *Azurine* restaurée nous fit, à la sortie de Lyon, brûler tellement d'étapes que nous allongeâmes à plaisir notre itinéraire, allant jusqu'à toucher la Grande Chartreuse, d'où nous redescendions le lendemain, par le plus long toujours, Pierrechâtel, le col du Chat, aux bords du lac du Bourget. Des amis nous attendent près de l'arc antique de Campanus, et l'ombre du soir est assez favorable pour qu'Ottimo croie passer dessous et remercie en vocables sonores les populations de l'avoir élevé pour nous.

On nous embrasse : nous embrassons, et quiconque nous a touchés vient avec nous se débarbouiller, ce qui n'est pas inutile. Nous étions partis de Paris depuis neuf jours ; enfin on allait pouvoir s'offrir la sensation du linge blanc ! Nous allons dans la soirée à la villa des Fleurs, on ne nous regarde pas avec effarouchement, des Parisiennes même ne s'éloignent pas de nous.

M. d'Éprouesse se penche de gauche à droite et murmure un chiffre énorme de kilomètres. Il triche un peu, car il ne défalque pas ceux que nous devons à la compagnie du P.-L.-M. Mais qui ne lui serait indulgent ? Il nous a donné l'occasion de faire un voyage long, agréable et sans fatigue, où nous avons éprouvé les points faibles de la locomotion à gaz, — qui sont pour la plupart supprimés aujourd'hui, — et l'an prochain nous emmènerons nos familles entières sans la moindre crainte qu'elles soient incommodées. L'inconvénient de la poussière est évité par une disposition nouvelle des places d'arrière ; les

brûleurs ne sont pour nous qu'une institution tombée en désuétude ; nous emmagasinons de l'eau pour une journée entière et du pétrole pour une semaine ; nous transportons notre garde-robe grâce à un aménagement particulier ; enfin, par la puissance d'un moteur mieux proportionné, nous nous soucions des côtes autant que des vieilles diligences où même du chemin de fer, moyen barbare destiné au transport des gens affairés et des marchandises, des aveugles et des névrosés, des gens bilieux ou sans conversation, mais contre quoi toutes les personnes bien nées, amies de la nature, des incidents aimables et de la bonne compagnie, doivent organiser la plus farouche réaction.

RENÉ BOYLESVE.

LES ANTÉCÉDENTS POLITIQUES ET PHILOSOPHIQUES DU FASCISME

En dépit des nombreux articles publiés par la presse du monde entier sur le fascisme et sur M. Mussolini, la révolution italienne est bien loin d'être comprise à l'étranger. Vis-à-vis d'elle, l'incompréhension est générale, et; soit que l'admiration porte à vouloir en introduire les méthodes dans d'autres pays, ou que le mépris porte à vouloir le réduire à une question politique locale et contingente, on se trompe également. La marche sur Rome marque pour ainsi dire, dans l'histoire de l'Italie, un confluent; en 1922, en effet, deux courants de sa vie ont fondu leurs eaux. L'un, torrent aux eaux bouillonnantes, grossi par un demi-siècle de vie politique, est venu apporter son impulsion et son caractère tout moderne à l'autre, cours d'eau dont les méandres s'étaient lentement formés à travers plusieurs siècles de pensée italienne, enrichie d'époque en époque de tout ce que la vie intellectuelle européenne offrait de meilleur. D'où, les deux caractères de cette révolution, profondément nationale dans ses méthodes d'actuation, et universelle au plus haut degré par la pensée qui l'anime. Ne sont-ce pas là, du reste, les deux caractères de tout mouvement historique?

Pour illustrer ces deux côtés du mouvement, qu'il nous

soit permis de prendre pour terme de comparaison une période historique qui, si elle ne correspond pas complètement à ce qu'est le moment actuel pour l'Italie, aura du moins le mérite d'être familière à tous les lecteurs : la Révolution française. — Pour elle aussi un courant philosophique se forme peu à peu, lent et profond, et, sous l'impulsion de circonstance immédiates et contingentes, se transforme en un torrent impétueux. En sorte que notre Révolution, descendue du rationalisme de Descartes et fille des encyclopédistes, de Voltaire et de Rousseau, reçoit des conditions politiques et économiques de notre pays les déterminations particulières qui en font un mouvement français et du dix-huitième siècle, tandis que sa généalogie intellectuelle lui confère l'universalité qui lui permet d'aller féconder la vie politique de toute l'Europe. La Révolution, dans la forme qui fut la sienne de 1791 à 1795, n'a pu être introduite ailleurs ; sous cette forme, elle fut exclusivement française, car elle avait reçu, nous l'avons dit, cette forme concrète de ses antécédents immédiats. L'actuation, la réalisation — qu'il s'agisse de vie politique, artistique ou même naturelle — requiert toujours un élément universel et un élément particulier. Or, l'histoire le montre incessamment, seul l'élément universel nargue les frontières ; l'élément particulier se refuse à l'importation et, en conséquence, les formes politiques déterminées dans différents pays par la même pensée diffèrent entre elles de toute la différence qui distingue ces pays. Les républiques fondées en Italie, à l'instar de la République française, durèrent ce que durent les rêves ; tandis que les idées qui enfantèrent chez nous cette même république imprimèrent à la péninsule le miraculeux soubresaut du *Risorgimento*.

Toutes proportions gardées, il en est de même du fascisme. Il contient un élément particulier à l'Italie, exclusivement italien, inexportable, déterminé par des circonstances purement nationales. Il en contient un autre

d'ordre universel, éminemment exportable, susceptible de devenir un principe fécondant.

Le but de cet article est de déterminer les antécédents de l'un et de l'autre.

Le fascisme se présente tout d'abord comme étant essentiellement l'expression de la conscience nationale que le peuple italien vient d'acquérir. Ce caractère nationaliste tendrait à en faire le dernier acte de la lutte pour l'Indépendance ; il ne saurait cependant être identifié avec le *Risorgimento* ; même s'il en est l'épilogue, il en diffère trop quant à l'esprit. Les guerres de l'Indépendance sont dues à l'initiative d'une minorité intellectuelle et aristocratique, qui n'eut précisément pour but que l'indépendance de l'unité politique de la péninsule italienne. Personne ne pensait alors aux problèmes économiques et sociaux, à la formation spirituelle du peuple italien, aux relations internationales, etc. Ces questions ne pouvaient surgir que plus tard ; elles se posèrent effectivement lorsque, l'indépendance et l'unité ayant été réalisées, les nécessités élémentaires de la vie se firent sentir violemment. Alors le gouvernement et la politique héroïques furent remplacés par un gouvernement et une politique démocratiques, dont le but fut exclusivement de panser à la hâte les plaies économiques, administratives, juridiques de l'Italie, qui avait un besoin pressant de voir régularisée sa vie quotidienne. L'urgence, la rapidité avec laquelle on tenta de subvenir à ces nécessités firent perdre de vue le sentiment national qui languit, avec ses corollaires : le sentiment de l'autonomie dans la politique extérieure, et la conscience d'une mission à remplir dans le monde. Cependant le souci exclusif de la vie matérielle, la lutte politique dans toute la vulgarité de son personnel d'arrivistes et d'intrigants, empoisonnaient un pays qui venait de donner au monde le spectacle d'un demi-siècle d'efforts épiques.

Pour compléter le tableau de cette époque, ajoutons à cette corruption la propagande socialiste, néfaste dans la mesure où elle sape les bases de l'État et prêche l'internationalisme, mais bienfaisante pour l'Italie par sa proclamation des droits économiques des travailleurs, par l'organisation qu'elle commença de donner aux masses chaotiques, indolentes et stagnantes en les mettant en contact avec le prolétariat européen, dont elles partagèrent ainsi les aspirations et les progrès. Ces bienfaits réels, indéniables, ne compensaient pas néanmoins pour l'Italie la déchéance de la conscience nationale. Cette déchéance se traduisait au dehors par la politique obséquieuse de la Triplice et à l'intérieur par un avilissement de l'autorité et du gouvernement, considéré comme une diligence à prendre d'assaut.

* * *

Arrivons à la guerre européenne : le neutralisme et l'interventionnisme se disputent l'opinion publique. Le premier dépeignait et exagérait les sacrifices qu'aurait entraînés la guerre, niant que l'Italie pût avoir confiance en sa propre valeur. Pour les neutralistes, en effet, anti-idéalistes et sceptiques, la vie représentait la valeur suprême. La guerre n'était que destruction. L'interventionnisme, lui, ne parlait que de droits méprisés et de civilisation à venger des atteintes de la barbarie allemande.

Pendant que les premiers se montrent ainsi piètrement matérialistes, les autres révèlent une idéologie encore toute empreinte des influences du dix-huitième siècle, en opposant l'une à l'autre deux abstractions : la barbarie et la civilisation.

En fait de but à poursuivre par la guerre, rien de concret n'apparaît dans cette polémique, sinon les desiderata de l'irrédentisme ; seules Trente et Trieste apparaissent comme prix d'une victoire possible. Du moins, résulte-t-il

des discours prononcés par Salandra, premier ministre appartenant à l'ancienne droite, que l'irrédentisme, esprit des guerres de l'Indépendance, fut, avec l'idéologie humanitaire du dix-huitième siècle, la raison de l'entrée en guerre de l'Italie.

L'incompréhension de l'époque et du caractère mondial du conflit pouvait-elle être poussée plus loin? Qu'aurait dit Machiavel s'il avait vu les fils de l'Italie, enfin unifiée, fermer ainsi les yeux sur la réalité de leur époque et en ignorer toutes les exigences? N'a-t-il pas assez insisté sur la nécessité de connaître le monde politique dans sa vérité pour gouverner en harmonie avec les temps. Car en somme cette conquête territoriale, si importante soit-elle en vue de la défense future de ses frontières, n'eût dû représenter qu'un objectif de second plan pour une nation à laquelle il manquait précisément ce qui est l'essentiel de l'entité nationale et ce qui confère le droit à des frontières ethniques, c'est-à-dire une conscience et une volonté nationales. Or, c'est précisément ce don d'ordre spirituel, et par cela même infini, que la guerre a conféré à l'Italie. Ce n'est que maintenant que Carducci, son poète civique par excellence, pourrait dire de ce pays, en toute vérité : *L'Italia assorta novelle fra le genti.*

Néanmoins ce ne sera pas nous, ni l'Italie fasciste, qui reprocherons à Salandra et à Sonnino les idées, quelles qu'elles soient, qui les poussèrent à déclarer la guerre, car c'est la guerre, grande maîtresse de vie, qui a fait de l'Italie une valeur morale et spirituelle. La minorité animatrice des guerres de l'Indépendance a disparu; la conscience nationale repose maintenant dans les poitrines du plus grand nombre, et cela grâce à la guerre, on ne saurait trop le répéter. Cette conscience italienne ne s'est effectivement formée qu'alors, en vertu de la rude épreuve de la guerre, à travers les sacrifices faits à l'Italie, qui devenait en conséquence une réalité vivante; une réalité morale. Le sacrifice du sang versé au cours de

la lutte par les Italiens, qui se battent d'abord sans bien savoir pourquoi, puis, après Caporetto, pour défendre leur pays, voilà ce qui a trempé leur âme nationale, et en a fait une valeur éthique, c'est-à-dire une valeur spirituelle, capable de collaborer à l'histoire du monde. Il faut insister sur ce point : ce n'est qu'alors que la réalité spirituelle du pays surgit de l'âme de la masse et cesse d'être le coefficient moral d'une minorité d'aristocrates et d'intellectuels. Le peuple est enfin Italien, uni, indépendant ; c'est l'heure du véritable *Risorgimento*.

Peu d'étrangers, nous pourrions dire nul étranger, ne savait en 1915 ce qu'était au juste la mentalité italienne, et c'est cette ignorance qui a engendré les difficultés diplomatiques, les appréciations erronées de ce que pouvait donner, et de ce qu'a effectivement donné ce pays, avec les conséquents froissements réciproques des alliés et l'Italie.

Nous eûmes alors l'intuition de ce dont, après dix ans d'études, nous avons la conviction : on attendait alors trop, beaucoup trop, d'une génération dont les pères avaient fait, avec de l'héroïsme et des moyens matériels minimes, les guerres de l'Indépendance ; d'autre part, on méconnaissait les possibilités virtuelles d'un peuple ayant devant soi tout l'avenir, une mentalité historique, une frugalité lacédémonienne presque intacte et des forces spéculatives non moins fertiles que celles de l'Allemagne de Kant et de Hegel. Aussi devait-il advenir que les Italiens dépassassent de beaucoup l'idée qu'ils se faisaient de leur propre valeur, tandis qu'ils restaient bien en deçà de ce que les Alliés attendaient d'eux. D'où un quiproquo sans pareil : ils ont cru avoir surpris l'étranger en se surpassant, ils ont cru s'être révélés plus forts qu'on ne les croyait et ils ont attribué à l'envie et à la crainte une attitude où il y avait bien plutôt de la déception. Avant la guerre, ils s'estimaient trop peu et à l'étranger on les croyait plus forts qu'ils ne

l'étaient réellement, tout en appréciant mal leurs ambitions légitimées par tout ce qu'ils sentaient de force latente en eux.

La paix étant venue, ces erreurs d'appréciation portèrent leurs fruits. Victorieux, ils l'avaient été ; victorieux sur l'ennemi et sur eux-mêmes, puisqu'ils s'étaient affirmés comme une valeur et une réalité actuelle. Ils furent néanmoins les vaincus de la paix : défaits par la classe politique, gangrène de ce pays qui venait de donner sa mesure ; défaits par les Alliés dont l'incompréhension leur parut superlative. Et la propagande socialiste reprit de plus belle, trouvant un terrain admirablement préparé, apte à le faire fructifier. La désillusion subie se transformait en méfiance ; la presse allait jusqu'à déprécier la guerre, les sacrifices faits à l'idéal et à la patrie, qui avaient causé de telles difficultés sociales et économiques. Dès lors, on trouvait évident que la guerre n'avait servi qu'à détruire ce que l'Italie avait fait de 1870 à 1915 pour la prospérité et la stabilité de la vie économique et politique du pays. Cette guerre, elle fut uniquement évaluée par les ruines économiques et par les pertes qu'avait subies la nation.

Il faut avoir vécu ces années-là, non seulement en Italie, mais de la vie des Italiens, ce que peu d'étrangers ont fait, pour savoir dans quelle fange ils faillirent s'enliser. Personne ne semblait réfléchir, personne ne semblait avoir conscience des conquêtes de forces morales, de vie spirituelle, résultats de la guerre. On ne voyait que le déficit économique et matériel, alors qu'on eût dû être révolté par le déficit moral d'une paix absurde. Cependant quelques esprits héroïques veillaient sur la flamme nullement éteinte, mais simplement languissante qui brûlait dans la conscience des jeunes qui avaient fait la guerre et en avaient vécu l'héroïque expérience. A vrai dire, ils n'étaient qu'une poignée, et s'ils s'imposèrent graduellement, ce fut par la vio-

lence qu'ils firent aux vieilles classes politiques, démobilisatrices des armes et des esprits, qui s'acharnaient à faire oublier la parenthèse brutale et destructrice de la guerre. Ils ouvraient en effet cette parenthèse de la guerre entre deux ères d'individualisme et d'arrivisme à outrance, ou mieux encore, un cauchemar que l'homme doit se hâter d'oublier pour se replonger dans la course au bien-être matériel.

Tels sont les antécédents immédiats et contingents du fascisme qui surgit alors : pensée et volonté mises en action, mouvement de révolte contre le principe de dissolution qu'est le matérialisme bolchévique et démocratique. C'est l'esprit héroïque de la guerre qui poursuit, à travers la paix destructrice des démagogues, son œuvre de régénération de la conscience nationale. Elle engendre une nouvelle conception de la vie en Italie, bien que Machiavel ait rêvé de la lui donner dès l'aube du seizième siècle et bien qu'elle soit traditionnelle dans d'autres pays.

La jeunesse italienne commence alors à concevoir la vie comme une énergie, une force, une conscience dépassant les limites de l'intérêt privé, bouleversant avec brutalité la vie sédentaire et égoïste de l'homme, absorbé par la poursuite de ses aspirations les plus empiriques.

* * *

Nous passons ici du contingent et du particulier à ce qui constitue la doctrine du fascisme dans ses lignes les plus schématiques et en constitue par suite l'élément international.

La vie de l'individu est au service de l'État, car l'État n'est plus conçu comme la somme arithmétique des individus qui le composent ; l'individu n'est plus le centre d'où rayonne toute réalité politique ; il n'a de droits qu'en qualité de citoyen ; c'est assez dire qu'il n'est citoyen qu'en fonction de l'État ; mais cela signifie aussi ;

et tout autant, qu'il n'y a de véritable État que là où les hommes sont des citoyens ; par conséquent que l'État est en fonction du citoyen. Le droit passe donc de l'individu à la Nation, qui doit être conservée au prix de n'importe quels sacrifices et dont l'autonomie est simplement sacrée. Aussi, lorsque paraît Mussolini, fils du mouvement dont il crée la formule concrète et la réalisation pratique, prêche-t-il la hiérarchie, le dévouement à la Nation et à l'État, en exaltant la tradition italienne, dont il voit la plus haute expression dans la Renaissance, comme Machiavel la voyait dans l'époque romaine. Il discerne parfaitement la valeur de la religion, et aussi en cela est parfaitement d'accord avec le secrétaire florentin. Seulement il comprend mieux l'histoire que ne peut le faire l'homme de la Renaissance, et il ne pense pas qu'on puisse chercher dans le passé une religion capable de vivifier les âmes au vingtième siècle.

L'Église s'impose à lui. Elle est pour lui la forme moderne de l'empire romain, puisque à travers elle Rome continue à dominer le monde. Au cours des siècles, en vertu de traditions nettement romaines, elle a su avoir une action efficace et universelle ; elle est, dans le monde moderne, la seule organisation capable de réaliser l'ordre et l'autorité dans la hiérarchie.

Cette attitude de Mussolini vis-à-vis de l'Église lui a valu les épithètes les plus contraires. Il est, dit on, révolutionnaire et réactionnaire ; on le compare aux tyrans de la Renaissance et aux tyrans de Leningrade ; tandis qu'il est tout simplement, et par-dessus tout, un homme moderne, merveilleusement doué pour la politique et pourvu d'une remarquable culture historique. De telle sorte que, comme tous les intellectuels du mouvement auquel il appartient, il a une notion également nette des forces individuelles, de la tradition, de l'ordre et de l'État centralisateur, inévitablement nécessaire à notre époque. La coexistence dans son esprit de ces idées, appa-

remment contradictoires, le porte à n'admettre l'État centralisateur que si celui-ci, loin de méconnaître la vie sociale, la favorise en protégeant et organisant les énergies individuelles pour les faire tendre vers un but et un idéal collectifs.

Nous voici loin du *Risorgimento*, dira-t-on, et cependant tout ceci s'y rattache si intimement qu'on ne saurait le comprendre en dehors de l'histoire italienne de tout le dix-neuvième siècle ; par ce passé seulement s'explique la réaction tour à tour implicite et explicite du fascisme contre le libéralisme, dont la Triplice fut l'expression dans la politique extérieure et dont les concessions graduelles faites à l'anarchie furent l'expression dans la politique intérieure. L'État libéral, antérieur à l'État fasciste qui a laissé se désagréger le trésor spirituel, legs des héros intellectuels, politiques, militaires, artisans de l'unité et de l'indépendance de l'Italie, peut se définir ainsi : individualiste, agnostique, juridique, plus policier que vraiment législateur, garantissant les droits préexistants de l'individu et se figeant dans une attitude de rigoureux abstentionnisme vis-à-vis de tous les problèmes économiques et sociaux. L'État fasciste veut être, au contraire, le restaurateur de l'ordre, non pas par l'action purement juridique et policière, comparable à celle des freins d'une machine : mais au contraire par une action politique concrète, positive, animatrice comparable à celle de l'hélice qui par ses rotations anime tout le moteur et en règle les pulsations.

Pour définir quel élément nouveau apporte le fascisme, conception politique, il est nécessaire de faire une incursion dans le domaine scientifique et philosophique de l'histoire des formes de gouvernement. Pour commencer, une simple constatation : toute conception politique est l'actuation pratique d'un principe ou de tout un système philosophique. L'égalité des hommes devant Dieu,

proclamée par Jésus-Christ, ne pouvait pas se limiter à ébranler les fondements de la société païenne qui avait à sa base l'esclavage ; mais pour devenir l'égalité des hommes devant l'État, elle devait filtrer à travers bien des siècles et plusieurs grandes écoles philosophiques. Telle quelle, la doctrine évangélique suffit pourtant à pulvériser l'autorité de Rome. « Tout est possible à l'homme de bonne volonté », et d'autres maximes évangéliques investissaient l'individu, capable d'exceller entre ses congénères, de la seule autorité possible : celle de la force. Le pouvoir politique s'identifiait à cette époque avec la capacité personnelle. Les esprits, malgré l'extrême spiritualité du christianisme naissant, étaient encore incapables de dématérialiser les idées de force, de volonté, de pouvoir.

Survint la scolastique. Elle élaborait des dogmes selon la logique formelle des Grecs, et, ayant établi la transcendance du Dieu unique, cause première et fin dernière de toute chose, elle donna une forme politique, qui fut la monarchie, à la tête de laquelle le prince se trouvait, par la *grâce de Dieu*, principe de toute autorité. Comme la scolastique avait été un mouvement philosophique commun à toute l'Europe, de même l'identité du Prince et de l'État fut commune à toutes les nations appartenant à la civilisation chrétienne. Conception matérialiste, elle aussi, car elle soumettait l'actuation du principe d'autorité aux lois de la nature : d'où l'extrême importance des dynasties.

Au déclin de cette philosophie, et peut-être grâce à elle, grâce à la vigueur d'esprit dont elle avait favorisé le développement et qui s'épanouit au cours de l'humanisme, chacune des nations qui occupaient la scène du monde avait acquis un caractère propre et bien distinct. En Italie, Giordano Bruno proclame *la Vérité fille du temps*. Dès lors c'en est fait : pour tout penseur italien de bonne lignée, la réalité est essentiellement *réalité historique*.

En France, Descartes, avec son *Cogito ergo sum*, pose l'individu comme centre d'irradiation ; d'où la *réalité rationnelle*.

En Angleterre, Bacon fait coïncider le réel avec l'expérience de l'individu, et depuis lors tout devra, pour ses compatriotes, se rapporter à la *réalité empirique*

Rationnellement ou empiriquement, le Français et l'Anglais font table rase du passé : l'individu actuel, voilà ce qu'ils trouveront comme base de leur monde politique. C'est ainsi qu'avec des mentalités presque opposées, ils s'accorderont à peu près dans leurs régimes parlementaires, surgis au cours du dix-huitième siècle.

L'État, en deçà et au delà de la Manche, est une agglomération d'individus pour ainsi dire « naturels » ; si naturels qu'ils pourraient être des animaux ou des végétaux. Ils sont des citoyens et possèdent des droits de citoyens, du seul fait qu'ils sont nés sur le territoire anglais ou français. On ne saurait concevoir rien de moins humain, c'est-à-dire de moins spirituel, que ces droits et cette qualification de citoyen.

C'est bien l'esprit qui distingue l'homme des êtres naturels ; or l'esprit est liberté, valeur, mérite ou démérite, conscience en un mot. Que vaudrait le citoyen qui n'aurait pas conscience de cette qualité ? Que serait-il, sinon un être naturel, dont la qualité de citoyen est déterminée antérieurement à son être, comme l'est la qualité d'un plant de chou lors de sa semaille ?

Tel qu'il est, dans sa matérialité brutale, cet individu est la base de l'État, dans tout pays où le libéralisme a été importé avec les philosophies anglaises et françaises. C'est la somme des individus qui, avec la superficie du territoire, constitue la Nation. C'est la majorité numérique qui détermine la forme du gouvernement. Sans aucun doute, pour si peu spirituelle qu'elle soit, cette conception politique présentait, il y a un siècle et demi,

une profonde, une immense amélioration de la vie sociale. Elle était la forme concrète, l'actuation pratique d'une phase plus haute du développement de la pensée chrétienne. Nul ne pouvait au dix-huitième siècle en discerner le vice fondamental.

Comme toute question philosophique, le problème politique oscille entre deux termes : le particulier et l'universel, l'individu et la collectivité, le citoyen et l'État.

Pour renverser les barrières sociales du féodalisme, qui au dix-huitième siècle, ayant cessé de servir, étaient devenues nuisibles, ou tout au moins stérilisantes pour la société, la philosophie devait nécessairement faire du citoyen la base du nouveau régime. Elle l'a fait de telle sorte que :

1^o L'État *n'est* qu'en vertu de la volonté des individus, citoyens de droit, du seul fait d'être ;

2^o La forme du gouvernement est due à la volonté des citoyens et choisie par leur majorité numérique ;

3^o Le rôle du gouvernement n'est, et ne peut être que de veiller à l'exécution de la volonté de cette même majorité quantitative.

Toute la réalité politique repose donc sur l'individu, et le rapport entre l'État et le citoyen doit être défini : *l'État en fonction du citoyen.*

Voilà pour ce qui concerne les institutions surgies du dix-septième siècle anglo-français.

Passons au dix-neuvième siècle.

L'Allemagne, partant du rationalisme français et fécondée ensuite par l'empirisme anglais, apporte à son tour une moisson spéculative du plus haut ordre. Kant, Fichte, Hegel, Schelling dressent leurs colossales silhouettes sur l'horizon philosophique, et, de leurs théories, qui opposent le transcendantal à l'empirique, naît une conception politique, où l'État s'oppose à l'individu et semble l'écraser. Mais au fond, il n'en est rien, il en fait un rouage mécanique. Ce qu'il écrase, c'est l'auto-

nomie de l'individu, puisqu'il en fait un rouage de la machine qu'est l'État. Il lui ôte la finalité propre que lui garantissait le libéralisme ; s'il concourt à la finalité collective, ce n'est pas librement, il y est contraint par la loi qui ne garantit plus, mais nie la liberté individuelle. Certes cela ne veut pas dire que le développement et le bien-être du citoyen soient négligés ou ignorés. Il s'en faut de beaucoup. L'individu est pour ainsi dire soigné, mis en valeur, comme il ne le fut jamais dans aucun pays, à aucune époque, car, pour que la machine de l'État fonctionne selon l'idéal des hommes qui la créèrent, il faut qu'en qualité de rouage, le citoyen atteigne son plus haut degré de rendement. Il n'est plus une personne, un esprit, une conscience, il est une chose.

Un tel degré de matérialité devait inévitablement susciter l'hostilité instinctive et irréductible de la France et de l'Angleterre libérales, et devait également répugner à l'Allemagne non prussienne qui ne l'accepta que de la force.

Toute réalité politique une fois concentrée sur l'État, on peut dire que *les citoyens n'existent plus qu'en fonction de l'État.*

D'où vient cet État? Réalité *a priori*, puisque c'est elle qui conditionne le citoyen. Nul, ne semble-t-il, n'a cherché à le savoir, pas plus du reste que le libéralisme n'a cherché à justifier « les droits de l'homme », réalité *a priori* eux aussi, puisqu'ils sont naturels à l'individu, lequel doit bien être antérieur à l'État, qu'il conditionne en tant que source de toute réalité politique.

Avec le libéralisme, il faut donc opter pour l'individu, qui *est*, tandis que l'État n'est rien qu'un jeu de freins et qu'un bureau administratif, élu par la quantité, opposé à la qualité.

Au contraire, selon la « statolâferie » allemande, il faut tout refuser à l'individu, qui n'est rien, pour tout reconnaître à l'État qui est tout.

* * *

Au commencement du siècle dernier, l'Italie, toute imbuë du rationalisme français et vivifiée par la course de nos armées victorieuses à travers la péninsule, demande à l'empirisme anglais, par l'entremise de ses exilés politiques, le caractère pratique et modéré que nous ne pouvions alors lui donner. Puis, riche de cette double inoculation, elle sort de son tombeau, ou plutôt se dresse sur la couche où elle semblait avoir dormi du sommeil de la Belle au Bois dormant. Mais l'individualisme anglo-français est, pour ce peuple à mentalité historique, une drogue **vénéneuse** qui, bienfaisante durant un temps donné, devient un poison dès que l'organisme en est saturé. Aussi, bien avant que l'unité et l'indépendance ne fussent un fait accompli, la conscience italienne se désagrège-t-elle. Devant la course au précipice dans laquelle l'individualisme lance la nation, en devenant pour elle un principe d'anarchie, d'égoïsme et d'immoralité, les grands intellectuels jettent un cri d'alarme et se hâtent d'importer, comme contrepoison, l'idéalisme allemand, avec le culte de l'autorité qui en découle.

C'est pour la nouvelle nation une question de vie ou de mort. L'acharnement des grands universitaires, malgré leur sympathie instinctive envers la France, cet acharnement qui les pousse à bien des contradictions, devient presque de la gallophobie. Ils forment des générations pétries d'admiration pour la science et la discipline allemandes. Faut-il en déduire que l'Italie, après avoir vécu des idées françaises et anglaises, ait fait siennes les doctrines allemandes? Non pas. **Seulement** la faculté de travail et le culte de l'érudition qu'elle a pris de ses maîtres teutons, lui ont permis de connaître son propre passé et d'en enrichir sa conscience actuelle. C'est à cette circonstance que nous sommes redevables de la

conception politique dont le fascisme veut être la réalisation. Conception qui, si elle ne rejette rien de ce que le libéralisme anglo-français; d'une part, et de l'autre, l'impérialisme allemand ont donné au monde, n'en est toutefois pas la simple synthèse. Elle a fondu en effet à ces deux éléments un troisième : la contribution de la philosophie historique de son passé à *l'idéalisme actuel de sa spéculation contemporaine*.

Dès le seizième siècle, Giordano Bruno avait constaté une sorte de développement, sinon de la vérité, du moins de la connaissance que les hommes en ont. Faisant à la philosophie traditionnelle un procès non moins rigoureux que Descartes, il était loin d'aboutir à la même conclusion. « L'antiquité, dit-il, que nous nous représentons comme la vieillesse du genre humain en est le contraire, l'enfance. Nous avons une bien plus grande maturité d'esprit que les anciens, car nous sommes riches de leur expérience, de celle des siècles qui ont suivi et de la nôtre propre. » Les nouvelles conquêtes de l'expérience sont rendues possibles par celles du passé ; comme Descartes, Giordano Bruno réagissait contre le culte inconsidéré et aveugle de l'antiquité, mais ses conclusions investissaient le passé, la tradition, et par suite l'autorité d'un caractère absolument inviolable ; la conséquence logique de sa pensée est que le présent est riche de tout le passé. Ce martyr n'admettait pas le libre examen ; il aima mieux être brûlé par l'Église à Rome que de vivre au milieu des protestants qui, en rejetant la tradition et l'autorité, lui faisaient l'effet de monstres aussi illogiques qu'anti-historiques.

Condamné au bûcher, **lui** et tous ses manuscrits, il n'éveilla aucun écho en deçà des Alpes et pas beaucoup plus que lui, Campanella, également persécuté pour la hardiesse de sa pensée. Peut-être leur œuvre eût-elle été à jamais stérilisée sous la cendre du bûcher, si Jean-Baptiste Vico, jeune professeur napolitain, n'eût passé, comme précepteur, neuf ans de sa vie dans un château

dont la bibliothèque contenait leurs ouvrages. A vrai dire, il ne les cite pas, mais sa pensée est si nettement fille de la leur qu'il est impossible de douter qu'il ait longuement médité sur ces exemplaires de contrebande.

La seule réalité dont l'étude puisse offrir quelque degré de certitude est bien le monde historique ; n'est-il pas l'œuvre des hommes, l'œuvre de toutes les générations, chacune d'elles élaguant ce qu'il y avait de contingent dans l'œuvre de la précédente pour en conserver l'élément durable et en faire la base de ses propres constructions. Naturellement rien n'est moins individualiste que cette notion-là ; aussi est-ce vers cette doctrine que se tournait, dès 1870, Francesco de Sanctis, le plus clairvoyant des intellectuels du *Risorgimento*. La réalité historique, avec son continuel devenir, avec ses racines séculaires et ses tentacules s'étendant vers l'avenir, lui semblait la meilleure pierre de touche pour réduire à ses justes proportions l'importance de l'individu, qui n'était pas hier et ne sera plus demain, tout en lui conservant le rôle de sa conscience sans laquelle ou hors de laquelle il n'y a pas d'histoire. L'exaltation de la personne déterminée comme *moi* transcendantal, comme valeur spirituelle défiant le temps et l'espace, se déroule à travers l'histoire, qui en proclame la négativité comme *moi* empirique, comme être naturel, naissant aujourd'hui pour mourir demain. C'est par leur activité spirituelle que les hommes jalonnent la route de l'histoire, la pavent et la nivellent ; c'est par leurs sacrifices, trop souvent sanglants, qu'ils donnent le mouvement au rouleau qui supprime les aspérités sur la chaussée battue, par les générations successives.

De Sanctis écrivit donc un merveilleux essai sur Vico et un autre sur Machiavel, père de la politique scientifique, tandis qu'un de ses collègues de l'université de Naples introduisait Hegel en Italie en en faisant une critique aussi fertile que possible. Il réussissait ainsi à

faire ce que Gioberti et Rosmini avaient tenté en vain. Malgré cela, la voix de Sanctis n'éveillait que peu d'échos, et Bertrando Spaventa n'était guère mieux favorisé que lui, lorsqu'en 1896 deux jeunes gens se lièrent d'une amitié comme l'histoire de la philosophie en compte bien peu. Giovanni Gentile et Benedetto Croce, s'appuyant l'un sur l'autre, avançant pour ainsi dire botte à botte, prirent position entre l'empirisme et le sectarisme sous toutes leurs formes. Fils d'un peuple à la fois très jeune et très antique, à une vigueur d'esprit plus que rare et un sens de l'histoire presque unique, ils ajoutaient la bonne fortune de se compléter de la façon la plus parfaite. Benedetto Croce, d'une filiation intellectuelle presque exclusivement italienne, abordait tour à tour tous les problèmes en allant du particulier au général. Giovanni Gentile, avec une formation spéculative de tous les temps et de tous les pays, partait du problème théologico-métaphysique et se trouvait porté à envisager tous les problèmes pratiques et particuliers. Toute une pléiade d'historiens, de critiques, de penseurs, se leva pour les soutenir ou les combattre. Tout le corps universitaire prit parti pour ou contre, en sorte que les classes d'étudiants qui furent appelées sous les armes en 1915 étaient animées de cette nouvelle vie de l'esprit. Mais ce ne fut qu'en 1916 que furent formulées les théories de *l'Acte pur* et de la *Philosophie du droit*. Dans le premier de ces ouvrages, le réel, l'individu, est défini comme le rapport de l'universel et du particulier, coïncidant dans l'acte de penser. Le deuxième ouvrage dit : « L'État n'existe pas antérieurement au citoyen, comme dans la conception allemande, mais le citoyen ne préexiste pas non plus à l'État, comme dans la conception libérale. L'État est la conscience politique de l'homme ; celui-ci n'est citoyen et n'a les droits du citoyen qu'autant qu'il possède *actuellement* cette conscience, qui est action et volonté. »

En vérité, c'est Hegel qui avait défini l'État comme

une réalité éthique supérieure aux intérêts individuels. Cependant ce concept devait attendre l'idéalisme de Giovanni Gentile pour devenir, grâce à sa mentalité italienne vraiment historique, une réalité actuelle. L'État, pour être une réalité éthique, doit être une conquête toujours actuelle, c'est-à-dire toujours en train d'être conquise, jamais définitivement conquise et déterminée.

ALINE LION.

LE CYGNE NOIR

(Suite)

II

ÈVE

I

Ève fut éveillée par la sonnerie du téléphone dans le salon. Elle écouta un instant son tintement intermittent, puis appela Florence.

Mais Florence était en retard ou ne viendrait pas aujourd'hui, car Ève ne reçut pas de réponse. Elle quitta son lit à regret et courut pieds nus dans le salon. Si le message eût été pour Cornélie ou sa mère, elle se serait mise en colère. Mais c'était pour elle qu'on sonnait, et c'était Tim qui l'appelait.

Il voulait la prévenir que tout était arrangé. Il fermerait la boutique à une heure et l'attendrait au Grand Central, à la porte de la Quarante-cinquième rue.

— Et de votre côté, tout marche bien?

— Je le suppose.

L'entendant rire, il lui en demanda la raison.

^{rie} — Je crois que Cornélie se doute de quelque chose, dit-elle. Elle est venue dans ma chambre hier soir et m'a raconté un tas de boniments avec des airs de grande sœur, de protectrice, vous savez!

— Qu'avez-vous répondu?

— J'ai fait semblant de me fâcher qu'elle me croie capable d'une chose pareille. Seulement, faites attention si vous la voyez, car elle essaiera certainement de vous tirer les vers du nez. Vous savez comme elle est... toujours indiscrète, aux aguets.

Elle retourna prendre une cigarette dans sa chambre, puis alla à la cuisine préparer son déjeuner. Elle fredonnait, d'un cœur léger, des bribes d'opérettes, sans même comprendre le vide de cette musique.

Mme Quinn aimait à entendre ses vocalises, pensant que la jeune fille exprimait ainsi la joie de son cœur sans malice. En réalité, Ève aimait mieux chanter que penser, et se délectait au son de sa propre joie. Elle se plaisait à singer les étoiles d'opérette qui zézayent et affectent des airs bébé, et elle les imitait fort bien. Lorsqu'elle détaillait un passage à double entente, elle ouvrait des yeux très grands; pour prêter à la phrase un sens polisson, elle s'arrêtait et riait d'un air avisé avant d'en prononcer les paroles.

Elle gazouillait continuellement et passait d'une chanson à une autre presque sans prendre le temps de respirer... et, comme elle possédait une étonnante mémoire pour les œuvres lyriques, son répertoire était illimité.

Avant qu'elle eût terminé son déjeuner, Florence arriva à pas pesants. C'était une négresse de vingt-cinq ans, très noire et très laide, avec une figure couturée de petite vérole et des yeux endormis; ses vêtements semblaient toujours sur le point d'abandonner son corps de souillon.

Ève et Florence s'entendaient admirablement.

— Vous drôle d'oiseau de vous lever à cette heure ! s'écria-t-elle d'un ton traînant, du seuil même de la cuisine. Et z'espère vous allez laver ces plats-là, parce que moi pas. Ze vous le dis tout carrément.

— Va ouvrir le robinet de mon bain, Florence, et

ferme ta boîte. Qu'est-ce donc qui te tracasse? Tu t'es battue avec ton mari la nuit dernière?

— Pour sûr. Robert et moi touzours nous battre; ze vous l'ai dit. Il a essayé de me corrizer.

— Pourquoi?

— Oh! simplement parce que ze ne veux pas faire comme il dit.

Elle éclata de rire et marcha lourdement vers la salle de bain. Lorsqu'elle en revint, Ève qui prenait un vif plaisir à lui parler de ses ennuis conjugaux, la pressa sur ce point.

— Qu'est-ce que Robert voulait te faire faire, Florence?

— Ça ne vous regarde pas : vous voulez en savoir trop long, vous. Mais suivez mon conseil, mademoiselle Ève et ne vous mariez zamais. Les hommes sont zentils tout plein tant qu'ils vous courtisent, mais après le mariage, ils n'ont plus de conzidération pour vous ni vos zentiments ni rien du tout. Ils croient tout zimplement que vous leur appartenez.

— Tu n'es pas satisfaite d'être mariée, Florence?

— Pourquoi le zerais-je? Robert ne me donne rien que des ennuis de toute zorte... et ze ne cherche pas l'amour... non, monsieur, z'est pas mon genre!

Un sourire releva les coins de la bouche d'Ève.

— Qu'entends-tu par l'amour, Florence?

La servante surprit l'expression de sa maîtresse. Sa bouche s'élargit en une laide grimace, et elle poussa, d'une voix de tête, une bizarre petite plainte qui était la préface ordinaire de ses reproches.

— Ce n'est pas à vous que ze parlais, mademoiselle Ève, cria-t-elle d'un ton perçant. Vous n'êtes qu'une enfant, et qu'est-ce que vous connaissez en fait de mariage? Allez prendre votre bain : vous n'allez pas rester ici toute la journée, parce qu'il faut que ze vienne faire le nettoyage.

En passant de la cuisine à la salle de bain, Ève se remit à chanter, et continua pendant toute la durée de cette opération rituelle : elle aimait à entendre la répercussion de sa voix sur l'eau, dans cette pièce exiguë.

Au bout de quelque temps, elle entr'ouvrit la porte et cria à Florence de lui apporter des serviettes propres.

— Et presse-toi, car je suis en retard.

Et sans reprendre haleine, elle entonna un autre refrain :

Bébé, si tu le sais, dis-moi quel est ton père.

Florence arriva avec les serviettes.

— Merci ! Va-t'en !

Florence restait sur le seuil, regardant de ses petits yeux endormis la stature admirable d'Ève.

— Vous êtes positivement un rêve, observa-t-elle. Mademoiselle Ève, vous êtes positivement magnifique.

— Va-t'en ! répéta Ève.

Mais, au fond, peu lui importait que Florence s'en allât ou non, car même cette négresse pouvait éveiller en elle l'insatiable désir d'admiration qui était la note dominante de tout son être. Ce désir, chez Ève, était plus fort que l'amabilité, la tendresse ou l'amour. En réalité, il submergeait toutes les autres émotions... la pudeur, par exemple. Elle n'éprouvait pas la moindre honte à rester exposée ainsi aux regards inquisiteurs de Florence. Elle sentait ses yeux la parcourir de sa gorge blanche à sa taille, qui, dans un an ou deux, s'amincirait encore.

— Pour sûr, vous avez la peau la plus blanche que j'aie jamais vue... Mademoiselle Ève, vous êtes positivement comblée... Si le zeune Tim pouvait zeulement vous voir en ce moment... Ha ! ha !

— Tais-toi et va-t'en ! cria Ève. Tu me dégoûtes, Florence !

— Dame ! si vous vous mariez avec lui, pour sûr qu'il vous verra. Le mariage, que croyez-vous que ce soit, hein ?

— Je ne suis pas encore mariée avec lui.

— Eh ! zi ze n'est lui, ze zera quelqu'un d'autre... et ze quelqu'un, pour zûr, aura de la veine, ze le proclame bien haut.

Elle poussa un rire bref et aigu, puis s'en alla lourdement vers le salon, en marmottant ses pensées de négresse.

— Ça n'a à z'inquiéter de rien en ce monde... Elle est zertainement zentille, et elle pourra avoir à peu près tout ce dont elle aura envie, et être aussi indépendante qu'elle voudra. Parfaitement ! Si son premier homme ne lui plaît pas, elle pourra en prendre un autre, et un autre encore... Ce n'est pas comme cette pauvre Cornélie... en voilà une qui pour zûr aura du mal à se caser... mais Ève !... ah ! zelle-là, les hommes deviendront positive ment fous d'elle.

Ève examinait sérieusement les vêtements qu'elle mettait dans sa valise.

Sur sa table de toilette en désordre, il y avait une photographie de Tim. Elle la regardait de temps en temps, et souriait : elle lui lançait une œillade chaque fois qu'elle venait d'apercevoir sa propre image dans l'une des deux glaces.

Sa chevelure était d'un brun foncé nuancé de mèches mordorées. Elle avait de grands yeux violets qui semblaient pleins d'âme : parfois, ils devenaient bleus et d'autres fois d'un gris d'ardoise. Sa bouche était petite, ses lèvres dessinaient un arc gracieux : celle du bas était replète et un peu frémissante.

Un physionomiste aurait dit d'elle qu'elle possédait une nature sensitive et profonde ; que ses émotions étaient faciles à soulever ; qu'elle serait capable d'une grande passion.

Il n'en était rien...

Elle éprouvait un certain émoi à la pensée de l'escapade hardie qu'elle et Tim avaient projetée. Cela la troublait surtout parce que la chose était risquée, parce qu'elle

avait conscience qu'elle n'aurait pas dû la faire, et parce qu'il y restait une chance que Cornélie ou sa mère découvrirent le pot aux roses. Elle n'aurait pas voulu être prise sur le fait et se disait en elle-même qu'elle ne le serait pas... mais elle ne se tracassait pas outre mesure de ce qui pourrait arriver au cas contraire.

Elle se préoccupait bien davantage de certaine combinaison de bain qu'elle n'avait jamais portée. La veille au soir, avant de se mettre au lit, elle l'avait essayée, puis rangée presque avec amour par-dessus tous les autres effets. Elle était impatiente de l'exhiber. Et elle aimait Tim pour la manière dont elle savait qu'il la regarderait quand elle l'aurait mise... avec des yeux brillants d'admiration.

Avant de sortir, elle demanda à Florence :

— Est-ce que j'ai bonne mine?

Car elle savait que Florence répondrait :

— Vous êtes positivement un rêve, mademoiselle Ève!

Elle ne descendit pas à l'atelier de M. Sagg pour dire adieu à Cornélie. Elle se pressa, avec sa valise, de franchir la porte d'entrée. Elle aperçut la voiture du père de Tim au tournant, de l'autre côté de la rue, et pensa un instant à y déposer sa valise pour s'éviter la peine de la trimbaler. Mais elle n'en fit rien, parce que Cornélie aurait pu la voir par la fenêtre du sous-sol.

Elle se rendit à pied à l'entrée de la gare; dans la Quarante-cinquième rue.

C'était une belle journée : il ferait délicieux au bord de la mer.

Ève était parfaitement heureuse...

II

Timoteo Fontanel habitait l'Amérique depuis cinq ans. Sa façon de s'expliquer se ressentait encore de sa naissance

italienne. Il croyait parler parfaitement ce qu'il appelait l'américain ; il s'imaginait aussi être devenu essentiellement Yankee. Au fond, il était essentiellement Latin : avec cela, ridiculement jeune, — dix-neuf ans, — bien qu'il affectât des airs d'homme et prétendît en avoir vingt-deux. Malgré tout, il restait enfant, comme tous les Latins. L'Amérique ne modifierait jamais cette partie de son individu. Elle pouvait lui donner de l'argent, lui enseigner la fausse philosophie de la richesse, et compliquer par la finance la simplicité naturelle de son âme latine ; mais elle ne pourrait jamais déraciner les qualités sentimentales que l'Italie avait incorporées dans la texture même de son être.

Il avait du coloris, du pittoresque, plutôt qu'une réelle beauté. Plus tard, en mûrissant, ses traits se durciraient et révéleraient son ascendance en partie paysanne. A dix-neuf ans, c'était un garçon au teint olivâtre et aux joues roses, dont la moustache, encore bien jeune, était soigneusement rasée.

Son visage annonçait de la force. Ses yeux noirs, abrités sous de gros sourcils, vous lançaient des regards pénétrants. Son front, sa mâchoire et son menton manifestaient cette même qualité d'énergie. Mais la bouche était le plus beau de ses traits : elle ressemblait à celle de l'*Esclave* de Michel-Ange, sensitive et sensuelle, avec des lèvres bien pleines, d'un dessin net et d'une courbe presque trop parfaite.

Il arriva au rendez-vous dans la voiture de son père, une minute à peine après Ève.

— Voilà Tim, toujours ponctuel, s'écria-t-il en descendant et en lui prenant sa valise des mains. Vous êtes très bien, dit-il en la détaillant, mais vous avez trop de poudre de riz sur le nez.

Ève se mit en colère.

— Si vous commencez vos bêtises, je ne vais pas avec vous.

— Entrez là dedans, dit-il avec une rudesse affectée, en ouvrant la portière.

— Et je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous.

Néanmoins elle obéit et s'installa dans la voiture.

Il jeta son sac dans le tonneau, s'assit à côté d'elle, manœuvra la mise en marche, et l'auto se lança en ronronnant dans le mouvement de la rue.

— J'ai reçu ce matin une lettre de mon père, dit-il en poussant un petit rire de triomphe. Il ne sait pas quand il reviendra, et en attendant, Tim se trouve heureux comme un roi. Je voudrais bien qu'il ne revienne jamais!

Pour exprimer tout son bonheur, il posa le pied sur le l'accélérateur et fit dévier la voiture, puis il la remit en ligne avec un sursaut, car il venait d'apercevoir un agent préposé à la circulation.

— Faites donc attention, Tim, et cessez d'agir comme un enfant. Où allons-nous?

— Dans le Connecticut : un endroit de tout repos et parfaitement sûr. J'y suis allé l'été dernier.

— Avec qui? demanda-t-elle d'un ton jaloux.

Il se mit à rire, flatté de cette jalousie. S'il eût été plus vieux, il aurait imaginé et inventé quelque belle compagne, car il possédait une faculté de mensonge tout italienne.

— Avec mon père, répondit-il.

Ils s'arrêtèrent pour luncher à une petite auberge sur la route de Westchester. Tim était parfaitement heureux. Il ne cessait de bavarder, exprimant ses pensées à l'instant même où elles lui traversaient l'esprit.

— Je suis encore Italien, car je ne suis heureux que quand le soleil brille... et quand je suis amoureux... Voyez-vous cette maisonnette, là-bas, celle qui a un toit rouge et des stores verts? Je voudrais l'acheter et y vivre avec vous. Au printemps, nous planterions des fleurs dans le jardin, et tous les matins je vous apporterais une

rose dans votre lit... et quand elle se fanerait, j'en garderais les pétales en souvenir... J'ai très faim. Pourquoi le garçon ne se presse-t-il pas de nous servir?... Ève!

— Quoi donc?

— Vous sentez-vous très émue?

— A quel sujet?

Il la regarda vivement :

— Je suis si ému que quand le lunch va venir, je ne crois pas que je mangerai beaucoup. Dès que je me suis éveillé ce matin, j'ai couru à la fenêtre pour voir le temps qu'il faisait. Que vous a donc dit Cornélie?

— Oh! elle pense toujours un tas de choses. Mais elle me laisse tranquille. En tous cas, mère est toujours de mon côté.

— Que dirait votre mère si elle découvrait la vérité en ce qui nous concerne?

Elle haussa les épaules :

— Elle ne découvrira rien du tout.

— Elle dirait : « Tim, vous ne devez plus jamais revoir Ève, » et je répondrais : « J'en suis fâché, madame Quinn, mais je suis d'une nature profonde, et je ne pourrais m'en empêcher. »

— Vous empêcher de quoi?

— Voici le lunch. Si mon père savait comme son fils se donne du bon temps, et combien il est heureux, il reviendrait par le prochain bateau.

Ils roulèrent tout l'après-midi. Tim commençait à apprécier vivement le charme du pays qu'ils traversaient. Les belles choses entrevues produisaient leur effet sur lui. Le soleil, au déclin, étincelait à travers la jeune verdure des arbres... Une courbe de la route révélait à leurs yeux un paysage immense... Dans une prairie paissait une vache, son veau à côté d'elle. La vache remua la tête et fit entendre un beuglement mélancolique. Tim imita ce cri... ressentit une étrange sympathie à l'égard du veau... Il apprécia mieux la présence d'Ève à son côté.

Car c'est à elle qu'il rattachait tout ce qu'il voyait et sentait.

Il croyait qu'elle partageait ses sensations agréables... et ses rêves... rêves d'amour... lui inspiraient la vision d'une petite maisonnette... où il y avait un bébé. Comme celle qu'ils avaient aperçue, la maison avait un toit rouge et des stores verts.

La nuit venait lorsqu'ils arrivèrent à l'hôtel au bord de la mer. Tim avait menacé d'inscrire sur le registre les noms de M. et Mme Timoteo Fontanel, et Ève regardait par-dessus son épaule avec un peu d'appréhension pendant qu'il griffonnait les noms de fantaisie inventés par eux. Le commis les regarda d'un air soupçonneux et leur donna deux chambres séparées par le corridor. Tim se sentait mal à l'aise sous le coup d'œil scrutateur du bonhomme, mais Ève gratifia celui-ci d'un sourire, charmée qu'il les regardât de cette façon. Elle savait qu'il se demandait si c'était un couple en fugue amoureuse. Il imaginait probablement des choses abominables sur leur compte... le vieux serin !

— Ne trouvez-vous pas délicieux d'être ici ? demanda Tim à Ève, en refermant la porte de sa chambre et en avançant vers elle. Il voulait lui expliquer les sensations nouvelles et délicieuses qui s'éveillaient en lui, causées par le même sentiment qui lui avait donné envie d'écrire « M. et Mme Timoteo Fontanel » sur le registre : un sentiment merveilleux de possession et de responsabilité, la conscience d'être un homme soudainement instauré dans son monde spécial et privilégié.

— Oui, je trouve cela délicieux, répondit-elle d'un air distrait, mais pour le moment, allez-vous-en afin que je me change. Je frapperai à votre porte quand je serai prête... et alors nous descendrons dîner. Je meurs littéralement de faim.

Il aurait bien voulu rester là. Il aurait aimé à la voir changer de robe et accomplir ces mille petits soins que

les femmes prodiguent à leur visage et à leur chevelure. Il serait resté assis tranquillement, comme un adorateur, absorbé dans ce délicieux sentiment de possession qui surgissait en lui.

Mais il ne demanda même pas la permission de rester...

Ils firent un dîner extravagant.

— Qu'allons-nous faire après dîner? demanda Tim.

— Nous allons nous baigner.

— Comment? La nuit? C'est trop froid!

— Ne dites pas de sottises. Il fait clair de lune, et l'eau sera excellente.

— Nous n'irons pas nager ce soir, Ève, déclara Tim d'un ton autoritaire.

— Vraiment? Eh bien, j'irai toute seule. Vous n'êtes pas forcé de me suivre si vous n'en avez pas envie.

— Allons nous promener sur la plage. Nous nous baignerons demain matin.

— Je vous répète que je vais me baigner ce soir.

Ils se chamaillèrent pendant tout le dîner. Ève lui déclara qu'il était un poltron, qu'il avait peur de l'eau. En définitive, elle resta inébranlable, et, dès que le dîner fut fini, le quitta pour aller revêtir le fameux costume de bain.

Quand elle le rejoignit, sa mauvaise humeur s'était dissipée : elle se retrouvait heureuse, et ils allèrent ensemble de l'hôtel à la plage. Elle ôta son manteau et le lui donna à porter. Le vent de la nuit la faisait frissonner, mais qu'est-ce que le froid en comparaison de la joie qu'elle éprouvait à paraître exactement comme elle l'avait désiré? Le costume noir s'estompait d'argent au clair de lune, et sa peau y semblait teintée d'un mauve mystique. Elle marchait à distance de lui et prenait des poses ensorceleuses.

Il la regardait en silence.

— Eh bien? dit-elle pour provoquer ses éloges.

— Je... je ne puis pas décrire votre apparence, dit-il

lentement, d'une façon presque inarticulée. Au clair de lune... votre peau... et ce costume si court, si sombre... comme la nuit.

Elle fit entendre un petit rire, charmée, et courut au bord de l'eau. Le sable humide était d'une fraîcheur désagréable, et l'eau devait être comme de la glace. Mais elle supporta le froid un instant, laissant l'eau glacée ruisseler sur ses pieds et y produire mille piqûres d'aiguilles... puis elle revint vers Tim.

— Sérieusement, Ève, vous n'allez pas vous mettre à l'eau?

— Non, puisque cela vous déplaît.

Ils se promenèrent sur la plage. Il voulut l'envelopper de son manteau : mais la plage était loin d'être déserte, et elle prenait un plaisir intense à faire parade de sa beauté devant n'importe qui.

Ils parvinrent à un brise-lames érigé à l'entrée d'un petit promontoire où se terminait la grève. Ils s'assirent tout près l'un de l'autre sur le sable froid et sec.

— M'aimez-vous dans ce costume, Tim? demanda Ève.

— Je vous adore.

Il l'attira plus près encore et sentit sur son bras la chaleur de ce corps à peine vêtu. Il lui dit combien elle était belle... et comme il l'aimait. Il l'embrassa, et lui demanda si cela lui faisait plaisir.

— Cela ne me déplaît pas.

Mais ce qu'elle aimait, c'était le tremblement de sa voix lorsqu'il prononçait les paroles d'amour.

Entre deux baisers, l'imagination de Tim prenait le galop. Il se souvint encore une fois de la maisonnette au toit rouge... Ève... Ils iraient à l'hôtel de ville et prendraient une licence de mariage... Le frisson de la possession... Il était un homme... Ensuite ils habiteraient la petite maison, et Ève aurait un bébé... Tim le tiendrait, le ferait sauter en l'air et le rattraperait... Le bébé ferait

entendre des petits gargouillements de gorge et dirait « papa ».

Soudain Ève se mit à rire.

— Vous ai-je jamais raconté l'histoire de Gertie Haggerthorne à l'école?

— Non. Que lui est-il arrivé?

— Oh! elle était terrible. Je partageais la chambre de sa sœur, Millicent, et elle me racontait toutes les fredaines de son aînée. Elle donnait du fil à retordre à leur mère. Elle volait des objets dans les magasins. Une fois elle s'est fait prendre. Elle allait avec de vilains hommes. Et, le croiriez-vous? — Ève poussa son petit rire — elle a eu un bébé... et maintenant elle est dans une maison de correction. Sa mère a été obligée de l'y faire enfermer. N'est-ce pas terrible?

Mais il n'y avait rien de tragique dans le ton d'Ève. Elle était simplement amusée et avide de raconter cette histoire.

— Peut-on imaginer une jeune fille faisant des choses pareilles?

— Non, dit Tim.

Mais il sentait vaguement que son bonheur était en miettes, et il ne put se résoudre à lui dire ses pensées de tout à l'heure... à propos de la chaumière et du bébé.

Il oublia même la chaleur de ce corps sur son bras, et il s'écoula un long intervalle avant qu'il ne l'embrassât de nouveau.

Ève bavardait sur ses camarades d'école. Elle se rappelait une foule d'incidents scandaleux et se complaisait à les raconter. Une des jeunes filles s'était mariée sans rien dire à personne, sauf à sa compagne de chambre; mais celle-ci l'avait dévoilé à tout le monde; la chose était venue aux oreilles de la maîtresse principale, et l'élève mariée avait été renvoyée à sa famille.

— C'était impressionnant, dit Ève, quand la vérité a été découverte.

Il était tard lorsqu'ils rentrèrent à l'hôtel. Ève avait froid et envie de dormir. Elle jeta son manteau sur le lit et poussa un bâillement.

— Je vais me coucher.

Tim la regarda, et se sentit envahi par un sentiment d'adoration.

— Ève?

— Quoi?

— M'aimez-vous réellement?

— Oui, mais je suis fatiguée. Allez-vous-en.

Elle lui donna la permission de l'embrasser sans se faire la moindre idée des sentiments qu'éprouvait le jeune homme, car les baisers ne signifiaient rien pour elle. Elle ne connaissait pas l'amour. Elle était lasse et avait envie d'aller se coucher.

— Bonne nuit ! Demain matin, nous irons nous baigner.

— Allons, bonne nuit !

Il sortit lentement, traversa le corridor pour entrer dans sa chambre et s'approcha de la fenêtre, qui donnait sur la mer éclairée par la lune.

Il était en proie à une douloureuse agitation. Ève le troublait : elle était si belle... et pourtant un je ne sais quoi manquait chez elle. Elle prétendait l'aimer, mais il doutait fort qu'elle eût jamais ressenti rien de pareil à ce qu'il éprouvait lui-même.

Une fois dans son lit, il put repenser à la chaumière et au bébé, mais cette préoccupation s'évanouit rapidement devant une autre. La question d'argent le tracassait sérieusement. Il avait dépensé beaucoup plus que la somme allouée par son père, et pour que celui-ci ne s'aperçût de rien, il lui faudrait camoufler les livres de comptes. Cela l'ennuyait.

Ève ferma sa porte quand Tim fut sorti. En passant devant la glace, elle y entrevit son visage et en fut ravie.

Elle se plongea dans le sommeil avec un petit soupir

de bonheur. Demain matin, quand ils iraient se baigner, l'eau ferait coller étroitement son costume... et la soie mouillée étincellerait au soleil.

III

Ève fit à Tim une promesse de mariage...

Comme ils revenaient du Connecticut, elle remarqua par hasard une torpédo particulièrement coquette, conduite par une jeune femme en costume de sport très chic.

— Pourquoi n'achetez-vous pas une voiture comme celle-là, Tim? Alors, je pourrais apprendre à conduire...

Plus tard, en approchant de New-York, Ève aperçut une jeune écuyère.

— J'adorerais faire de l'équitation, dit-elle, pensant qu'elle serait charmante en habit brun de cheval avec un petit chapeau noir orné d'une plume écarlate.

— Je ferais n'importe quoi si vous voulez m'épouser, Ève, lui dit-il.

— Me donnerez-vous une torpédo et un habit de cheval pour aller nous promener au parc?

Il hésita et la regarda de côté. Elle saisit ce regard et donna aux siens une expression ardente et tendre.

— Je ne peux pas vous épouser, dit-elle doucement, parce que je n'ai que dix-sept ans.

— Vous en aurez dix-huit en novembre. M'épouserez-vous, alors?

— Si vous le désirez... vivement.

Tim serra les freins.

— Ève, vous promettez?

Elle promit. Ou du moins, elle dit « oui ». Mais l'idée du mariage ne lui tracassait guère l'esprit, car ce mot ne représentait rien pour elle. Elle savait que cela le rendrait heureux, et le mois de novembre était encore loin.

La semaine suivante, une torpédo remplaçait la voi-

ture de tourisme achetée par signor Fontanel deux ans auparavant. La nouvelle auto avait déjà servi, mais elle paraissait neuve. En échange, Tim avait donné la voiture de tourisme, payé comptant une somme rondelette et signé plusieurs billets à terme pour le reliquat. En opérant cette transaction, il sentait son cœur défaillir. Il connaissait le caractère italien de son père. Il comprenait qu'il la payerait cher... quand le moment arriverait ; mais, après tout !... Rien n'avait d'importance en ce moment, si ce n'est Ève.

L'habit de cheval était une affaire moins sérieuse. C'est pourtant ce qui les entraîna à louer un appartement et à jouer la comédie de gens mariés.

C'est Ève qui suggéra le coup de l'appartement. Elle était certaine que si sa mère la voyait en habit de cheval, elle voudrait savoir la provenance de ce costume... Si Ève lui disait la vérité, cela provoquerait une scène formidable et le costume serait perdu. Tandis que si Tim louait un appartement...

Il adopta cette idée avec enthousiasme. Il vivait dans une pension de famille tenue par un ménage d'Italiens d'un certain âge, des amis de son père. C'étaient des gens très « comme il faut », et Tim savait qu'ils ne lui permettraient pas d'amener une femme dans sa chambre. Mais avec un appartement où Ève pourrait venir... ce serait comme s'ils étaient mariés !

— Oui, approuva-t-elle. Ce sera très drôle ! Et nous n'en dirons rien à personne.

Ils éprouvèrent quelque difficulté à trouver un nid. Beaucoup d'appartements convenables leur étaient interdits parce que les propriétaires ou gérants exigeaient des renseignements, demandaient la conclusion d'un bail ou posaient toutes sortes de conditions auxquelles ils ne pouvaient souscrire. Ils finirent par en dénicher un, avenue Lenington, dont la propriétaire ne posa pas de questions et ne réclama point de bail. Elle insista seule-

ment pour être payée d'avance et régulièrement le premier de chaque mois.

C'était un appartement crasseux et assez sombre, composé de deux chambres, avec une petite cuisine et salle de bain, pauvrement meublé et triste. Ils le prirent cependant, et Ève s'écria :

— Nous n'y serons pas souvent.

Tim ne dit rien. Il pensait en lui-même qu'ils y viendraient fréquemment. Mais c'est Ève qui avait raison. Elle ne s'amuserait guère à passer une soirée avec Tim ou personne autre dans un endroit si misérable. Tout ce qu'elle voulait pour le moment, c'était un coin où mettre son habit de cheval. Cependant elle était fascinée à l'idée d'un lieu de rendez-vous secret. La propriétaire penserait probablement des horreurs sur son compte, et ces sortes d'intrigues étaient toujours amusantes.

Mais Tim devint sentimental au sujet de ce réduit. Le premier dimanche, il passa toute la journée à le nettoyer. Il y apporta divers petits ornements du magasin paternel pour lui donner un air plus confortable. Il se plaisait à penser que c'était leur chez-soi, à Ève et à lui.

Ils gardèrent ce logement tout l'été. Il fallait à Ève de plus en plus de choses, généralement des effets, et c'est toujours à Tim qu'elle s'adressait pour les avoir. Ces articles dont elle avait besoin et qu'elle achetait avec l'argent de Tim étaient voyants et tapageurs, bien différents des vêtements simples qu'Agathe confectionnait pour elle. Elle se les faisait envoyer à l'appartement et les y laissait. C'est là qu'elle venait s'en revêtir et les ôter avant de rentrer chez elle.

Outre les costumes, il lui fallait des distractions. Celles-ci consistaient à s'affubler de toilettes de grandes personnes dans le style de Broadway et à courir les restaurants et cabarets ; ou se rendre en auto à la campagne dans des établissements où l'on dansait, et dans tous les

endroits où il y avait beaucoup de monde pour se retourner et la regarder.

Naturellement, tout cela coûtait fort cher, et, en conséquence, Tim était toujours préoccupé ; jamais il ne goûtait un moment de bonheur parfait. Quelquefois il essayait d'opposer un refus aux demandes d'Ève. Mais, dès qu'il disait non, elle se fâchait : au contraire, s'il céda, elle se montrait charmante. Alors, il pouvait l'embrasser... et lui parler un peu du temps à venir où ils seraient mariés pour tout de bon.

C'est dans l'attente de ces instants-là qu'il vivait, surtout lorsqu'il pouvait en jouir dans leur petit appartement. Parfois, il y couchait, juste à l'endroit où elle s'était reposée. Quand il y revenait après l'avoir ramenée chez elle, il s'asseyait devant la table de toilette où elle s'était assise, ou bien il ouvrait la porte du placard et baisait les vêtements qu'elle avait portés...

Il maigrit et pâlit durant ces mois d'été. Il pensait à son père qui allait bientôt revenir. Alors il y aurait un terrible règlement de compte. Il révélerait à son père ce qu'il en était au sujet d'Ève, et de façon ou d'autre, il lui ferait comprendre la situation. Il lui dirait qu'elle l'aimait et lui avait promis le mariage ; son père étant Italien, comprendrait et lui pardonnerait. Au fond, sa santé était moins minée par les ennuis d'argent que par le souci que lui inspirait Ève. Elle le torturait.

Quant à elle-même, elle ne sentait rien. Elle riait de lui lorsqu'il se laissait emporter par sa passion juvénile. La rougeur de son visage et le tremblement de ses mains étaient un sujet de plaisanterie. Elle les rangeait dans la catégorie des perversités amusantes.

Ainsi, durant tout ce temps, il n'y eut pas une belle minute... pas un instant de vraie tendresse, pas un moment d'amour dont elle fût capable de s'émouvoir ou même de se souvenir plus tard.

Mais, pendant tout ce temps, elle fut parfaitement heureuse.

IV

Pietro Fontanel revint d'Italie en septembre. Il prit un taxi du bateau à sa pension de famille, où il laissa ses bagages, puis se rendit en voiture à son magasin. Il attendait cette heure depuis longtemps : avant même de partir, il avait prévu son retour. Comme son fils Timoteo, Pietro, au fond, était un enfant. Il ressentait une joie extraordinaire à arriver soudainement, à surprendre Tim ; il se disait que c'était pour éprouver le jeune homme ; en réalité il était poussé par le désir purement égoïste de voir sur le visage de Tim une heureuse expression de bienvenue.

Il fit semblant d'être un client ordinaire. Il entra dans le magasin et ferma la porte derrière lui... puis il attendit que quelqu'un vînt de l'arrière-boutique pour le servir.

Quand Tim le reconnut, la couleur abandonna son visage, et il éprouva un tel choc qu'il faillit éclater en sanglots.

— Père !

Pietro rit et ouvrit les bras à son fils. Il le serra sur sa poitrine. Il l'embrassa sur les deux joues. Il lui frappa dans le dos.

— Je t'ai surpris, hein ? ha, ha, ha !... Je suis content d'être de retour. L'Italie ne vaut rien. Je n'y retournerai plus jamais. Je reste ici, en Amérique. Tim, je me suis senti la gorge serrée et les yeux humides en regardant la statue de la Liberté ! Je suis heureux d'être parti, rien que pour le plaisir de me sentir si bien en revenant.

Il inspecta Tim d'un air approbateur. Il le regarda comme les pères italiens regardent leurs fils, minutieusement, avec la même expression de douceur qui transparaît sur les visages et dans les yeux des mères.

— Et où en sont les affaires ? Tout va bien ?

— Tout va bien, oui, répondit Tim.

Une demi-heure à peine avant l'arrivée de son père, il était allé à la banque toucher un chèque de trois cents dollars. Il mit les mains dans ses poches et sentit la liasse raide et crépitante. Une sensation morbide, angoissante, lui mordit le cœur. Il pensa au livre de comptes dont il avait commencé le camouflage, mais sans l'achever.

— Tu n'as pas l'air bien portant. As-tu été malade?

Non. Tim allait bien ; tout à fait bien.

Bientôt arriva l'heure du lunch. Pietro mena Tim dans un restaurant dispendieux pour fêter son retour. Il lui fit remarquer la cherté des mets et l'extravagance qu'il y avait à fréquenter un pareil endroit. Mais il n'observa pas le signe de reconnaissance que son fils échangea avec le maître d'hôtel ; car souvent Ève et Tim avaient dîné là.

Tim craignait le retour au magasin. Il redoutait l'inévitable minute où son père découvrirait l'énorme déficit dans les comptes. Au cours du lunch la pensée lui vint de lâcher tout le paquet et d'expliquer... ou de tâcher d'expliquer les choses.

Mais le lunch passa. Ils revinrent au magasin. L'après-midi s'écoula. Pietro sortit, et Tim profita de l'occasion pour téléphoner à Ève. Elle était absente. Il téléphona à Cornélie dans le bureau de M. Sagg.

— Veuillez lui dire, recommanda-t-il, que mon père est de retour, et que je ne pourrai pas me trouver au rendez-vous que je lui avais donné pour ce soir.

Il s'était arrangé pour retrouver Ève dans leur appartement ; mais il savait que son père voudrait dîner avec lui.

Il vécut une période lancinante, toute cette journée et la moitié de la suivante. Quand il se mit au lit dans la chambre contiguë à celle de son père, il était malade ; sa figure était brûlante, le sang lui martelait les tempes et ses genoux se dérobaient sous lui.

L'après-midi suivant, Pietro l'envoya encaisser des sommes qu'il avait déjà touchées et dépensées. Il sortit, erra sans but dans une direction opposée, et revint à la maison, se demandant si en son absence son père avait découvert quelqu'un de ses nombreux vols. Il inventerait un mensonge pour excuser celui-là, mais il ne pourrait pas toujours continuer à mentir.

Son cœur cessa presque de battre quand il entra dans le magasin.

— Timoteo ! rugit la voix paternelle, de l'arrière-boutique.

La première impulsion de Tim fut de tourner les talons et de fuir sans esprit de retour. Mais, au lieu de cela, il entra lentement dans le bureau.

Son père était assis sur un haut tabouret, au-dessous de la fenêtre grillée, les livres ouverts sur le pupitre devant lui. Il attendit que Tim eût franchi le seuil, puis bondit vers lui comme un animal de la jungle sautant sur sa proie. Il saisit férocement le jeune homme au collet, l'étranglant à demi ; et, pendant un moment, sa fureur fut si violente que les mots expiraient dans sa gorge.

— Ainsi voilà ce que tu fais quand je ne suis pas là ! J'ai tout découvert. Mon fils vole son père, le ruine dans ses affaires ! Mon fils est un voleur (il exagérait l'accent mélodramatique). Qu'as-tu fait de mon argent ? Tu n'as pas pu dépenser sept mille dollars en moins de quatre mois ! Où sont-ils ?

— Je les ai dépensés.

— Dépensés !

Il fit une pause et reprit d'une voix tonnante :

— Tu as gaspillé mon argent avec une femme des rues ! voilà ce que tu as fait ! Tu n'as pas pu dépenser une pareille somme pour ton propre compte. Une femme des rues ! Une...

— Ce n'est pas une femme de cette sorte.

— Ah ! tu avoues qu'il y a une femme. Qui est-ce ?

— Je ne vous le dirai pas.

Pietro desserra son étreinte. Il recula d'un pas et regarda son fils avec une haine froide. Ces passions étaient celles d'un Latin et se modifiaient : sa haine était aussi ardente et véhémente que son amour.

— Quelle que soit cette femme, continua-t-il lentement et avec un calme menaçant, va la retrouver. Comprends-moi bien. Tu n'es plus le fils de Pietro Fontanel. Tu es Timoteo, un voleur. Et si tu veux me rendre service, tu voleras un nom quelconque, autre que celui de Fontanel, et tu le noirciras d'opprobre. Mais, désormais, je m'en moque. Je ne veux plus te voir, et si tu te représentes devant moi, je mettrai la police à tes trousses.

Tim n'entendait qu'à demi ces paroles. Il pensait à la manière dont il avait projeté de présenter la chose à son père. Il avait répété plusieurs fois dans son esprit la scène dans laquelle il devait lui révéler la vérité au sujet d'Ève... Or, voici qu'il ne pouvait même plus se rappeler le commencement : et dans ce cas, à quoi bon commencer ? En même temps, il se demandait si son père allait se remettre en colère et le frapper. Il redoutait un coup soudain...

Il entendit la voix de son père qui, de nouveau, s'enflait contre lui.

— Ne reviens jamais ici... et ne dis à personne que tu es le fils de Pietro Fontanel...

Tim avait refermé derrière lui la porte du magasin. Les jambes tremblantes, il descendit le perron et traversa la rue. Il franchit le petit cimetière privé de M. Wendell et monta à l'appartement des Quinn. Il sonna. Il entendit Ève qui chantait. Tout en chantant, elle vint ouvrir la porte.

— Oh ! c'est vous ! Pourquoi ne pas m'avoir téléphoné ?

— Je l'ai fait.

— Mais non.

Il la suivit au salon et se laissa tomber dans un fauteuil.

— Qu'avez-vous donc? demanda-t-elle. Vous êtes blanc comme un linge.

— Mon père a tout découvert au sujet de l'argent. Il menace de me faire arrêter si je ne m'en vais.

— Vous faire arrêter! Pourquoi donc?

— A cause de l'argent.

— Quel argent?

— Oh! Ève, vous savez bien! L'argent que nous avons dépensé.

— Vous l'avez donc volé?

— C'était l'argent de mon père, l'argent de son commerce. Vous le saviez bien!

— Pas le moins du monde!

— Ève!

— Comment pouvais-je savoir à qui était l'argent?

Ils se dévisagèrent. Les yeux de Tim contenaient un reproche, et instantanément une lueur d'hostilité se manifesta dans les regards d'Ève.

— Ève... j'ai trois cents dollars.

— Et alors?

— C'est assez pour nous payer le voyage. Nous irons quelque part, où vous voudrez, et je trouverai du travail.

Il se leva et la prit dans ses bras. Tout son corps se raidit, mais elle ne fit aucun mouvement pour lui échapper.

Alors, il parla... Il était bien latin dans son abandon passionné. Il lui parla de son amour; de ce qu'elle représentait pour lui... des gages qu'il avait reçus d'elle et qu'il considérait comme des trésors. Maintenant le moment était venu pour elle de lui prouver son amour... et elle ne devait pas le renier.

— Ève, je mourrai si vous ne venez pas avec moi.

— Vous êtes fou, Tim, dit-elle sans passion, en essayant de se dégager. Laissez-moi, vous froissez ma robe.

Il la lâcha tout à coup. Ses mains retombèrent à ses

côtés. La tendresse de tout à l'heure s'évanouit de ses yeux, où la colère la remplaça. Il se tordit les mains, mais les choses qu'il eût voulu dire l'étouffaient. Il tomba dans le fauteuil et se mit à sangloter.

— Voyons, Tim, ne vous conduisez pas comme un sot, dit-elle avec une sympathie forcée. Je regrette tout cela, mais ce n'est pas ma faute.

— C'est votre faute, rugit-il.

Et il recommença à sangloter.

Ève le regarda d'un air hostile.

— Soit ! Si c'est de cette façon que vous appréciez les choses, très bien alors !

Elle fit un mouvement vers la porte. Au même instant celle-ci s'ouvrit, et Cornélie entra. Ève, feignant de ne pas voir son regard interrogateur, franchit le seuil et s'en alla dans sa chambre.

Cornélie s'approcha de Tim et lui toucha l'épaule.

— Qu'y a-t-il ?

Cette voix, si douce, si différente de celle d'Ève, fit couler ses larmes plus vite. La jeune fille prit une chaise, s'assit près de lui et, pendant longtemps, essaya de lui faire avouer le motif de son chagrin. En désespoir de cause, elle se leva et alla chercher Ève. Mais la chambre était vide. Ève était sortie.

Quand Cornélie revint au salon, elle trouva Tim qui se promenait de long en large, tantôt pleurant, tantôt marmottant des bouts de phrases ou des mots inarticulés ; quand elle lui adressa la parole, il la fixa d'un air égaré.

— Cornélie !

Ce cri lui déchira le cœur. Elle s'approcha de lui et le laissa s'agripper à elle... Et elle sentit comme il tremblait. Elle toucha son visage brûlant et inondé de larmes.

— Vous êtes malade, Tim ?

Bientôt il se calma un peu, mais sans permettre à Cornélie de s'écarter de lui.

— Je ne vais pas vous quitter. Je vous ramènerai chez vous.

Ce mot fit de nouveau couler ses larmes. Il demanda où était Ève. Cornélie lui dit qu'elle était sortie. Alors il lui donna l'adresse de l'appartement.

— Menez-moi là.

Cornélie fut heureuse de l'emmener avant la rentrée d'Agathe. Celle-ci se serait forcée à lui témoigner une sympathie qu'elle ne ressentait pas, ou qu'elle aurait ressentie un instant, pour prendre ensuite la chose légèrement.

— Bah, bah ! aurait-elle dit. Rien n'est jamais aussi mauvais qu'il semble à première vue. Rentrez chez vous maintenant, et demain matin tout ira bien.

Ils prirent un taxi pour se rendre à l'appartement. Elle lui demanda sa clef et ouvrit la porte.

— Vous habitez ici tout seul ? interrogea-t-elle en regardant de tous côtés et en observant la tristesse de l'endroit.

Il fit un signe de tête affirmatif, et de nouveau les larmes lui montèrent aux yeux.

— Ce que vous avez de mieux à faire est de vous coucher. Je vais vous aider.

Il était comme un enfant, désespéré, muet et misérable.

Cornélie s'agenouilla et lui ôta ses souliers. Elle le déshabilla. Elle chercha son pyjama. Elle alla au placard et aperçut les vêtements pendus à l'intérieur. Cette vue provoqua chez elle un frisson d'angoisse, et le nom d'Ève lui monta aux lèvres.

Elle s'assit sur le bord du lit de Tim. Il lui tenait la main. De temps en temps, un sanglot lui échappait. Elle sympathisait avec lui, mais c'est d'Ève surtout que son esprit était préoccupé.

— Voulez-vous me dire tout, maintenant ? demanda-t-elle doucement.

Il soupira, et ses lèvres frémirent.

— Vous ne savez pas ce que c'est que d'aimer, dit Tim d'une voix brisée. N'aimez jamais personne, Cornélie. Si jamais vous vous sentez sur le point d'aimer quelqu'un, prenez un couteau et tuez-le.

Elle eut un rire d'indulgence.

— Il vaudrait mieux me dire ce qui s'est passé.

Il lui raconta les faits... comment il avait volé l'argent de son père, et comment celui-ci s'en était aperçu. S'il ne s'en allait pas, son père le ferait arrêter.

— Vous ne le connaissez pas. Il ne pardonne jamais.

Ève avait promis de l'épouser, ajouta-t-il. Il avait sur lui trois cents dollars. Oui, volés aussi. Mais il avait cru qu'Ève s'en irait avec lui... Il en était sûr.

— Maintenant, je n'ai plus rien, dit-il dans un hoquet, ni père, ni Ève... et je suis un voleur !

Elle le consola, trouvant des phrases de douceur, faites pour lui rendre l'espoir... mais en dedans, elle brûlait du désir de lui arracher la vérité au sujet d'Ève... et elle était prête à le haïr.

Elle le quitta pour aller chercher des aliments qu'elle pût préparer vite et facilement dans la petite cuisine. A son retour, pendant qu'ils cuisaient, une étrange et douce sensation s'empara d'elle... simplement parce qu'elle était femme et qu'il y avait un homme couché là, impotent et malade, un homme qu'elle servait... C'était absurde !

— Tim, dit-elle, après qu'ils eurent fait semblant de manger, je veux que vous me disiez la vérité... au sujet d'Ève. Je sais que vous l'aimez... mais je veux savoir si... si... elle et vous étiez... amants ?

Il fronça les sourcils et chercha à esquiver ses regards.

— Tim, vous l'avez emmenée une fois pour une fin de semaine. Et ces vêtements dans le placard... sont à elle.

— Nous n'avons jamais rien fait de mal, dit-il d'un ton bref.

Elle se sentait déjouée. Elle ne le croyait pas ; et pourtant il y avait dans sa voix quelque chose qui la forçait à moitié de le croire.

— Je suis sa sœur... Tim... et je veux savoir pour être à même de la protéger à l'avenir.

Il émit un rire bref et sans gaieté qui ressemblait plutôt à une plainte.

— Vous n'avez pas à la protéger, Cornélie.

— Que voulez-vous dire ?

Il essaya de s'expliquer, mais il lui était difficile de se faire comprendre, car comment eût-il pu décrire ses propres sentiments pour Ève ? Comment pouvait-il parler de cet amour si complexe et paradoxal ? Quand il l'embrassait, tout son être s'enflammait ; et pourtant son adoration était respectueuse et protectrice au point qu'il eût préféré mourir que de lui faire tort.

— Mais quand vous êtes partis ensemble ? insistait-elle.

— Nous avons pris des chambres séparées. Nous voulions seulement être ensemble.

Mais Ève était femme, et une femme, c'est faible, pensait Cornélie, s'interrogeant.

— Oh ! vous ne pouvez pas comprendre, Cornélie, s'écria-t-il soudain. Ève est honnête. Elle sera toujours honnête... C'est moi qui voulais... pas elle... elle est admirable.

Elle se sentit alors tout à fait sûre qu'il disait la vérité... et elle en fut heureuse. Son cœur sembla soulagé d'un grand poids. Longtemps elle resta assise près de lui, l'écoutant parler d'Ève sans reprendre haleine, pour lui expliquer combien elle était admirable. Et en l'écoutant, elle se demandait s'il avait raison... si Ève était vraiment admirable. Était-ce sa propre force qui l'avait préservée ? Cornélie n'en savait rien... et elle ne comprenait pas pourquoi elle ressentait contre Ève une colère envenimée et déraisonnable.

Elle demeura tard avec Tim. Elle lui répétait sans cesse que son père lui pardonnerait, mais il ne voulait pas la croire.

— Vous ne le connaissez pas, répondait-il toujours. Je m'en irai demain.

— Où irez-vous?

— Je n'en sais rien.

Elle promit de revenir dans la matinée.

C'était un dimanche. Elle le trouva en piteux état, pleurant, en proie à une attaque de nerfs. Il voulait revoir Ève, une fois seulement.

Cornélie retourna chez elle. Elle entendit Ève chanter dans sa chambre. Elle entra. Ève s'habillait.

Dès qu'elle entendit le nom de Tim, Ève changea d'humeur et devint haineuse.

— Ce sale filou! s'écria-t-elle. Je suppose que tu serais charmée de me voir l'épouser! C'est bien de toi, ça, Cornélie!

— Mais c'est toi qui as fait de lui un filou!

— Moi! Est-ce que je lui ai demandé de voler? Je n'en savais même rien.

— Oh! Ève, comment peux-tu dire une chose pareille?

Et elle continua avec ardeur, laissant échapper bien des choses que Tim lui avait confiées... au sujet de cette fin de semaine, au sujet de l'appartement.

— Il t'a dit cela? s'écria Ève, furieuse. Eh bien, alors, c'est un saligaud! Maintenant, je suppose que tu vas tout répéter à mère? Eh bien, dis-le-lui si tu veux. Cela ne fera de mal qu'à elle.

Cornélie comprit que c'était vrai. Elle n'avait pas l'intention de dire quoi que ce fût à Mme Quinn. Elle comprima sa colère et fit doucement appel aux bons sentiments d'Ève.

— Il demande à te voir, Ève. Il est dans un état pitoyable. Et il va s'en aller. Ne veux-tu pas le voir, ne fût-ce qu'une minute?

Elle fronça les sourcils.

— Je ne pense pas, Cornélie, dit-elle d'un ton irrité. J'ai promis de luncher avec Félix, et ensuite nous devons aller au cinéma.

Cornélie retourna à l'appartement de Lexington Avenue pour rendre compte à Tim de l'insuccès de sa démarche.

Ève continua à s'habiller... et bientôt elle sortit pour aller au rendez-vous de Félix. C'était un beau garçon... et qui lui plaisait. Elle espérait que le cinéma serait amusant.

La journée était superbe. Ève portait un chapeau et des gants neufs. Ce chapeau lui seyait à merveille...

Elle était parfaitement heureuse...

ERNEST PASCAL.

(Traduction de Louis POSTIF.)

(*A suivre.*)

NANCY

(Suite)

IV

Des fantômes ! — insoucians, croirait-on, plus qu'en aucun lieu, car leur phase charnelle ne fut occupée que de grâces. Pourtant je sens se renouveler, sur cet endroit de la terre, toujours un même effort où il y a du tragique. Cet endroit, il n'avait pas plus besoin des artistes que des monuments. Je sens que beaucoup, l'un après l'autre, isolés alors, méconnus aujourd'hui, luttèrent en silence pour une beauté à eux plus difficile, ayant à passer d'artisans artistes. Combien purent croire au succès, à la reconnaissance ? tous un peu damnés.

Vers la ville des vivants je m'éloigne de l'espace enchanté où les fournisseurs d'une cour ne prévirent que jeu, où le prince lui-même n'osa vivre. Je regarde des maisons plus émouvantes : d'abord celle des Adam.

Lambert-Sigisbert Adam, sculpteur, avec ses frères Nicolas-Sébastien et François-Gaspard, du bassin de Neptune à Versailles, des hôtels Rohan et Soubise, de Potsdam, apprit, lui aussi, son métier à Rome ; mais le don, il l'avait reçu de son père, Jacob-Sigisbert, frère de Sigisbert sculpteur, fils de Lambert fondeur, et d'une longue lignée de charpentiers. C'est ce Jacob-Sigisbert qui éleva et de ses mains sculpta la maisonnette de la rue des Dominicains. Il avait en vrai Lorrain commencé par

travailler le bois comme ses aïeux, mais ce précieux bois de Sainte-Lucie dont on faisait les petits ouvrages connus à tort sous le nom de Bagard (et les Bagard furent ici dynastie comme les Adam, les Mique, les Drouin). Sur la façade minutieusement historiée par lui, on surprend à plein les rêves d'un ouvrier nancéen de 1720 devant la fantaisie italienne ; celui-là n'avait point fui, comme feront ses fils et neveu ; tout ce qu'il connut de méditerranéen, ce fut cette Italie périmée que déroulait toujours la grande Porterie Renaissance du palais ducal d'Antoine ; sa maison en fut une adaptation au goût Régence ; son esprit, qui seul voyageait, le menant par-delà aux rivages d'Orient, son ciseau déroulait une ménagerie de jungle et de caravane.

Un petit-fils de ce Jacob-Sigisbert, que déjà nous avons nommé, ce fut Clodion, revint un jour ici ; il s'était fait, lui, Romain et Parisien, élève de Pigalle et Van Loo, gendre de Pajou. En 94 il s'échappe de Paris, où la Terreur le menace. Aussitôt il oublie les machines académiques, d'emblée renoue la tradition des Cyfflé et petits tourneurs de « terre lorraine », et, modeleur de figurines, s'emploie à l'ancienne faïencerie des Custine à Niderwiller. A son tour, comme l'aïeul, il décore des maisons bourgeoises : le Château-Grignon, qui était de sa main, fut détruit il y a peu de temps, et le seul Nancéen à s'en affliger fut un luthier fanatique qui prit un moule des reliefs. A la place de l'ancien collège des Jésuites deux autres maisons subsistent que personne ne regarde, rue Saint-Jean, et surtout rue Saint-Dizier celle que Clodion habita, l'ayant faite pour son hôte et ami Fabert ; en 1873 seulement on y visita un apprentis qui fut reconnu pour l'atelier même de Clodion, et tout plein encore de ses ébauches et modèles jonchant le sol auprès de son four, — quelque chose comme une Maison du Potier à Pompéi. Il avait tout sculpté, orné : l'intérieur, successivement magasin de couture, brasserie, cinéma, a été évidé comme

une pomme, les reliefs enlevés et vendus ; maintenant des panneaux-affiches écornent les chefs-d'œuvre de la façade que déchire une marquise de verre ; les passants côtoient cela sans voir, sans savoir. Vous demanderez vainement dans la ville la maison de Clodion aussi bien que celle des Adam. Imaginez à Florence une demeure décorée par Cellini !

Celle-ci avait été bâtie sur l'ancienne sacristie de Saint-Roch devenue bien national. On retrouva l'immodeste *Frileuse* de Houdon dans une niche de saint. Fabert était ferronnier : Clodion symbolisa du haut en bas du logis, dans la pierre et la terre cuite, l'œuvre de ferronnerie. Ainsi il revenait à ses origines, célébrant le fer, plus grande gloire du sol et, après Jean Lamour, de l'art lorrains ; il revenait à des ouvrages d'utilité et aux métiers traditionnels. C'est ici, patrie des Bagard et des Lamour, serruriers, tourneurs, ciseleurs, un pays de forêts, d'eaux et de mines. La terre fournit les étoffes les plus fortes, les métaux, et aussi les plus frêles, bois, verre, batiste. On les travaillait de même. Déjà Suger voulait pour Saint-Denis des orfèvres lorrains. Il y eut de grandes familles de fondeurs de cloches, de canons, de marmites, de taques, et des verriers, des Chaligny et des Gallé, une célébrité de chaudronniers, de potiers, de faïenciers ; il y eut des luthiers (1), des sculpteurs de cadres, coffrets et bonbonnières, il y a toujours des dentellières et des brodeurs.

La pierre était, je le crains, moins l'affaire de ces gens ; pour donner jouissance aux mains et aux yeux d'artistes, pour faire naître une technique, le calcaire local n'a ni l'éclat des marbres, ni la chaleur d'un travertin, ou de ce grès rouge des Vosges qui sauve Lunéville mais n'est

(1) Et aussi des familles de facteurs d'orgues ; comme partout, on a cultivé la musique. Mais avant les temps actuels il ne naquit ici aucun grand compositeur, c'est un fait à considérer. Le père de Chopin était Nancéen, mais probablement de race polonaise, et la Pologne en tout cas a seule et totalement marqué l'âme de Chopin.

pas venu plus avant ; et personne ne s'attaquait aux granits. L'architecture se fût rebutée peut-être sans le stimulant des moines clunisiens et cisterciens, la statuaire s'éleva difficilement. Le seul sculpteur génial, Ligier-Richier, à Bar et à Noviant usa d'artifice, cires et enduits, pour ennoblir la pierre de la Meuse ; à Pont-à-Mousson, pour Philippe de Gueldre, il voulut le marbre ; il taillait aussi le noyer. Mansuy Gauvain, qui fit la Porterie du Palais, et travailla aux Cordeliers, à Bonsecours, n'imagina sa pierre que peinte et d'abord fut menuisier. Il y aurait eu surtout des menuisiers, si les Italiens appelés par les ducs angevins, et parmi eux Francesco Laurana qu'une instructive déformation fait appeler Loreana dans les comptes français, n'avaient donné le branle à une plus haute émulation. D'ailleurs l'ébénisterie prospéra toujours. De cette Lorraine où l'art difficilement se sépare du ménage, il vint autant d'armoires que de pots.

Rares vestiges romans. Gothique tardif, bien que ce soit la route par où le gothique passe de France en Allemagne. Est-ce moindre familiarité avec la pierre ou moindre goût pour le monumental ? Longtemps les souverains furent sans sécurité et les feudataires sans richesse. Les choses de façade ne sont point dans le caractère. La race, confinée par le climat en des chambres, n'est point portée aux vastes ensembles ; elle est infatigablement courbée sur le détail. Le Lorrain est plus orneur que constructeur, souvenir peut-être des longues époques où il fallut préférer les travaux qu'on peut caresser en secret et facilement emporter. Dans les arts du foyer, il a ces soins infinis qui deviennent trouvailles ; le plein air l'alourdit. Son imagination veut des modèles familiers, son labeur une utilité proche. Il persiste en lui du sabotier. La même heureuse candeur guide la main des ébénistes de villages copiant des emblèmes floraux, et celle des imagiers, qui abondèrent dès le dix-huitième siècle. A la fin du dix-neuvième, il y aura de nouveau une école de

Nancy, parce qu'un artiste inspiré, revenu au verre et au bois, se fera l'apprenti des forêts natales ; mais l'ambition de ses suivants avortera sur les confins de l'architecture.

L'atavisme se retrouve jusque chez un ébéniste amateur fort inattendu, le petit-fils du menuisier de la rue des Maréchaux : Victor Hugo. Et ce n'est pas seulement lorsqu'il improvise des meubles qu'on lui voit une virtuosité, perdue depuis le seizième siècle par la poésie française, l'idolâtrie du bon ouvrier pour son outil. Boufflers, tourneur de phrases, passe pour avoir sculpté des frontons dans son parc. Aimé Morot était fils d'un serrurier. Voyez reparaître la vocation du ciseleur aussi bien dans l'œuvre que dans le goût des Goncourt, l'application paysanne sous le pinceau d'un Bastien-Lepage. Et quel est, à vrai dire, l'art proprement lorrain ? le plus sédentaire, celui qu'on distille au fond d'un réduit et sans se mouvoir de son tabouret : la gravure. C'est la troupe des Callot, Israël Silvestre, Deruet, Henriet, Jacquard, Saint-Urbain, Sébastien Le Clerc, Woëriot, Dominique Collin, Claude Gellée, Bérain, Le Prince ; Grandville était de la lignée, et Raffet, dit-on, petit-fils du dentiste de Stanislas. A une petite exposition nancéenne, récemment, on pouvait compter plus de cinquante graveurs contemporains.

Naître artiste fut toujours, mais sur cette terre particulièrement, paradoxal. Elle fournissait des gens à la petite culture et au petit commerce, qui, parfois, allaient loin puisqu'au treizième siècle Guillaume de Rubruquis les rencontrait sous les tentes du Grand Khan de Tartarie, beaucoup de prêtres et de soldats.

Un proverbe européen, vers 1690, raillait le duc de Toscane d'avoir fondé Livourne pour les marchands, le duc de Mantoue Charleville pour les banqueroutiers, et le duc Charles III son nouveau Nancy pour les moines. Le siècle d'avant, un autre dicton affirmait qu'il fallait avoir vu le sacre d'un roi à Reims, le couronnement d'un

empereur à Francfort et l'enterrement d'un duc à Nancy. La vie des églises, communautés et fondations tient bien, dans Pfister, les deux tiers de l'histoire. Par toute la ville il y a un ton habituel de chuchotement qui rappelle celui des chaisières de bonnes paroisses. Les Nancéens ont un mot expressif pour désigner les vieilles dévotes cancanières : cela s'appelle des *câcâtes*; il n'est pas moins instructif que le choix de l'injure locale la plus commune : *baoué* (de l'allemand *bauer*, paysan). On n'est pas surpris d'épisodes comme ceux-ci : Bourdaloue inaugurant sa vocation oratoire au carême de 1665 dans l'église de Malzéville, Lacordaire fondant, rue Sainte-Anne, en 1843, son premier monastère de Dominicains reconstitué, et le scandale politique de ses sermons dans la chapelle du Lycée obligea d'y percer une porte pour lui. Ici près naquirent et l'abbé Grégoire et le cardinal Mathieu, en qui le prêtre garde un si net accent lorrain. Les anciens carrefours ont encore leurs Vierges, les portes leurs inscriptions : *Verum et tuta fides vere ditant*. Climat privilégié pour la foi, qui est le seul lyrisme de ce sol, où marquèrent Pierre Fourier, Alphonse de Rambervillers, où pullulèrent les fausses Jeanne d'Arc. Lieu aussi de grosses crédulités : les sorciers y foisonnèrent, ou, ce qui revient au même, les Nicolas Remi pourvoyeurs de bûchers. Aujourd'hui j'imagine qu'une carte de la France spirite porterait des hachures serrées à cette place ; on y consulte un guérisseur fameux, et ce n'est peut-être point hasard si l'École de Nancy désigna, en même temps que des ateliers de verriers, des cabinets d'hypnotiseurs.

Plus sans doute qu'on ne l'imagine désormais, la croyance était une action. Elle se mêlait aux deux autres grands mouvements, du commerce et de la guerre. Fidèles et marchands, foires et pèlerinages coïncidaient à Saint-Nicolas-du-Port ; les Messins de Guillaume de Rubruquis avaient dû pousser au cœur de l'Asie avec l'espoir de convertir autant que de vendre. La fondation de la

Ligue par les Guises marque ce qu'il y eut de combatif dans la foi, le passage de l'une à l'autre classe de militants. Sur les guerriers nés dans ces sites il suffit d'interroger l'ombre de Napoléon : Victor Lassalle, Mouton, Duroc, Drouot, Molitor, Gouvion Saint-Cyr, Exelmans, Oudinot, Ney, il n'en vint pas moins que d'Alsace.

Voilà les rudes pousses entre lesquelles le destin jette quelques rêveurs. Aussi la plupart ne se promettent guère qu'une virtuosité rustique. L'art est d'abord un tour de main. Une curieuse industrie fut celle de Nicolas Guillot qui, né en 1701 sur la paroisse Saint-Èvre, renouvela le genre napolitain des modeleurs de cire ; toute la province encore regorge de ses figurines ; il faisait en cire les mains et le visage, le reste habillé et meublé d'étoffes ; c'étaient des portraits de ses clients sous le nom de leur patron ; ainsi on a par lui tout un peuple de saints et de saintes qui perpétuent les traits des sujets de Léopold et de Stanislas ; il fut employé par la cour où son adresse inventait, pour les mascarades, des supercheres dont on riait longtemps. Son frère François, sans renoncer à son comptoir de mercerie, affina les procédés. Ils eurent la commande officielle des portraits du dernier duc, François, l'époux de Marie-Thérèse, quand il vint dans ses États, du dauphin quand il rendit visite à son grand-père, de Marie-Antoinette, du roi quand il traversa Nancy après sa petite vérole de Metz ; ils avaient aussi fait d'innombrables santons et surtout un grand « Bethléem », sans doute d'après ceux qu'on peut voir à San-Martino de Naples ; mais les personnages y étaient mobiles comme ceux d'un guignol ou du ci-devant Saint Antoine de nos foires ; il fut tout un siècle, jusqu'en 1856, la curiosité de la ville, le spectacle favori des enfants ; les vieux auteurs laissent entendre que pour la moins jeune partie du public l'obscurité de la salle favorisait le commerce des demoiselles.

Les antiquaires connaissaient aussi bien ces « cires lor-

raines » que les « terres lorraines ». Voilà les produits de nos artisans. D'autres, qui dépassent ce degré, restent encore des décorateurs, comme les Pérignon, ou comme ce peintre Claudot qui, dit-on, travaillait plus vite que son encadreur, couvrant sans arrêt des bandes de toiles appliquées à ses murs. Celui-là demeura sur place, heureux de son labeur reclus. Certains qui avaient élargi leur horizon retombaient, comme Isabey, à la miniature ; et la miniature fleurit ici. Un grand écrivain, le seul en qui une province ait parlé directement, Erckmann, n'offre une si intacte originalité que pour avoir, dans un coin obscur, taillé avec un couteau de montagnard ses pages ligneuses.

Oté ce qui est influence étrangère ou mystère du génie, il reste une minutie consciencieuse, et un élément propre qui oscille entre le caricatural et le fantastique. L'humeur est âpre, la dent mord avec appétit, en douceur mais à l'endroit sensible. Chevrier et Palissot sont Nancéens, Gilbert du voisinage. Il m'est arrivé de plaindre Henri III et sa mère beaucoup plus longtemps victimes qu'assassins des Guises. C'est plus malice que haine, mais aussi l'impitoyable du village avec sa bonhomie. Il faut avoir essuyé en Lorraine les rebuffades d'un aubergiste et d'un bouquiniste. De bons documents sont les saynètes du chansonnier Chepfer, le *Pays lorrain* en a publié ; c'est la veine du *Chan Heurlin*, poème patois des Mistral messins du dix-huitième siècle.

Callot est à la limite où le masque grimaçant se transmue en monstre ailé ; nul ne marque mieux quelle contamination germanique attend de se fondre à une fantaisie italienne. Ni lui ni Grandville ne sont des accidents. Qui lit l'aventure de Choiseul et de Charles IV admire comment éclate l'extravagance sur un terrain d'apparemment peu de chimère. Non sans raison j'ai nommé quelques excentriques de ma jeunesse. Ni rappelé la ménagerie orientale qui figure sur la maison des Adam. Ni cité des voyageurs et des illuminés. Combien de grands coloniaux naquirent

dans cet éloignement-ci de la mer ! Ç'avait été une réserve de croisés et de pèlerins.

La lourdeur est d'abord ce que voit le passant. Paris et Versailles en faisaient des gorges chaudes. Dans la rue, les gens vous toisent d'un regard appuyé ; que pensent-ils ? Parfois ils le disent : « *O çui-là !* » L'accent lorrain fait tort. Au lycée un de mes camarades, né sous d'autres cieux, caractérisait Marseille et Nancy par deux phrases qu'il y avait entendues, dans l'une : « *Tu la mannges, l'orannge ?* » — dans l'autre, au sortir du catéchisme : « *Te l'séye, ton catéye ?* » On cuit de gros plats, quiche, potée. Les anciennes séries de portraits montrent en commun un dégoût des lèvres, une pesanteur des paupières sur des yeux sans timidité, éclat ni bienveillance. Cette ville est courte, loin de son eau, ces panoramas sont rugueux ; cependant, toutes les routes mènent à des promontoires enveloppés de vent. Et de même il y a parmi ces vies qui cheminent un envol latent. L'Irlandais Shaw a le mieux vu en Jeanne d'Arc l'alternance de mysticisme et de sens pratique. Voilà, dans un être ou dans son heurt avec les entours, le tragique.

V

Ce débat me paraît, dans une pénombre qui l'accentue, emplir la carrière, toute parallèle à celle de Callot, d'un peintre et graveur sans gloire, aux traces effacées : Jacques Bellange.

Ses estampes sont rares. Il a des dessins au Louvre et à la Bibliothèque. Ici des tableaux dans la chapelle du lycée et au Palais Ducal, où rien ne subsiste de la galerie, toute peinte de sa main, qu'on appelait la galerie de Bellange. Chacun de ses ouvrages montre bien des maladresses, mais un émouvant départ vers la grandeur. En l'absence de tout document, on jurerait que l'Italie le dessilla.

Certes, marqué pour toujours, il s'est penché sur les vastes mythes que Tintoret déroule dans les *scuole* de Venise ; il se souvient de ces étranges figures à la fois étirées et robustes, faites de rayons et de muscles, qui surgissent des ténèbres de S. Rocco.

Il pousse au bizarre, démesure le contraste, outre les éclairages en compatriote de sorcières. La rencontre de ses trois Maries au Tombeau ferait un bon frontispice à *Macbeth* ; ses chevaux tordent des croupes et ses guerriers cambrent des jarrets dont la saillie même est fabuleuse ; par une sorte difforme de rebondi, de plantureux, il atteint l'effrayant ; ces masses accrochent des lumières qui, à leur contact, deviennent apocalyptiques ; ensemble elles ont des remuements qui inquiètent. Des songes maudits durent habiter les yeux qui ne nous en livrent que ces fragments. Naturelle contiguïté du grotesque, de l'insensé et du noble, fusion de magie noire et de miracle, qui bouscule Cranach sur Tintoret. Quelque chose de discord, de malsain peut-être, d'agressif et qui obsède. Par malheur tout cela, fauté de science ou d'âge, resté à mi-chemin. Un vocabulaire gauchement s'esquisse : du plus loin on nommerait l'auteur, rien qu'aux profils incurvés, aux fossettes, aux traînes de ces femmes hautes et grasses, à ces sourires où s'entrevoient on ne sait quelles louches complaisances. Un personnage revient, obstiné un ange, lui aussi svelte et solide, enlevé par la palpitation de puissantes ailes rouges et bleues, piété fortement sur des orteils sans finesse, ou qui d'un ciel sulfureux s'abat pour des annonces comme si c'était une chute.

Jusqu'à ces confins de liberté parvinrent quelques-uns que ne rassasiaient pas la renommée sur place et la lutte de l'outil avec la matière. Mais à condition de se faire échauffer par plus de soleil que n'en vit leur berceau. Retournons-nous à présent vers ceux-là. Petite troupe en qui affleure, par les tailles de l'art, la secrète veine mystique.

Peut-être faut-il avoir reçu le jour en Lorraine qui n'y est qu'un demi-jour, pour comprendre avec quelles sortes de passions ceux qu'il opprime aspirent à d'autres lumières. Au long de ce mimétisme qu'est l'enfance, pendant les longues années où se durcissent les os de l'âme, on subit un azur instable, un air spongieux, des campagnes où l'étendue même a quelque chose de renfermé, des villes que frôlent seulement des murmures. Pour ceux qui partout naissent dépaysés, ici grandir sera une continue héliotropie.

L'aventure des artistes lorrains suit l'un ou l'autre versant d'une même pente : ce n'est point hasard que le plus impatient d'entre eux mette en honneur le mot : *déraciné*, ils devaient choisir entre province et vocation. Si le tempérament ethnique domine, l'ombre du clocher les arrête au rang d'enjoliveurs en quelque matière que ce soit. Si l'art l'emporte, on ne voit plus dans leur destin que la poursuite de la clarté. Claudot, Girardet, Lamour, Sellier, Erckmann, demeurent ou reviennent. Callot, Claude Gellée, les Adam, Clodion, même l'universitaire Gebhart, ou encore les Darmesteter, s'expatrient, rompent leur ban de soleil ; personne alors ne chante mieux l'hymne au jour. On entre dans le dôme d'Arezzo ; c'est tout un monde jaune et rouge, une fournaise paradisiaque, à qui doit-on cette chaude fantasmagorie ? Il faut que ce soit d'un homme du Sud, et les Italiens, en effet, l'appellent Guillaume de Marseille. Mais c'est que, par un inconscient calembour qui compense celui des Français donnant à Laurana le nom de Lorrain, ils traduisent Guillaume Marcillat (de Saint-Mihiel) en : Guglielmo da Marsiglia (1).

Je sais : il faut bien que les grands hommes soient nés quelque part, et les plus grands appartiennent à l'univers.

(1) J'aime aussi que ce soient des chanoines de Saint-Dié qui aient donné au Nouveau Monde le nom erroné d'Amérique.

Toutefois voici dans l'art français deux têtes que, sinon seules, du moins comme pas une autre, hantent les combats de l'ombre et de la lumière : Claude Gellée et Victor Hugo. Est-ce pure coïncidence s'ils jaillirent du même sol que Jacques Callot qui devait montrer à Rembrandt la voie du clair-obscur ? Ce poète (et l'on n'oublie pas ce que sa mère lui apporta d'océanien), un cauchemar l'environne, partout il sent rôder, dans la nature comme dans les âmes, la menace de l'ombre ; des ailes nocturnes assiègent son monde, des formes allongent vers lui des tentacules et des griffes qui peut-être furent des nuages ; devant ses yeux des noirceurs s'avancent toujours pour des reprises. Ce graveur charge la mince feuille de papier d'une encre infernale, ses supplices et ses Passions, même les simples jeux d'un étourdi attablé avec des chanteuses et des voleurs, attirent aussitôt une atmosphère de caverne et de sabbat. Ce peintre s'évertue à fixer des chaleurs et des éclats dont il sait l'incertitude : toutes les caresses du ciel qui touchèrent trop peu ses cheveux d'enfant, sa toile les arrêtera ; sa vie entière sera tendue dans la poursuite d'un tardif été ; et pourtant, à son insu, il mêlera toujours de sa ténèbre natale, de sa lourdeur atavique, aux grandes et légères lumières romaines ; s'il ne peut s'en déprendre, c'est seulement aux heures où le soir descend qu'elles le touchent ; le soleil de Claude Lorrain est un soleil qui tombe ; je ne puis l'aimer sans effort, car il me semble qu'à chaque fois sa main ternit la lumière dont j'ai besoin après lui.

Jamais Orient ni Midi ne guériront tout à fait ceux dont l'adolescence a trop frissonné. Ce n'est pas autour d'eux seulement que règne un crépuscule de six mois, des brouillards ont énervé leur trame la plus secrète, tout leur fruit a besoin d'être disputé à un hivernage. Des bords mosellans on part pour écrire des « Livres de la Méditerranée », comme on m'a dit que les boutiquiers brandebourgeois amassaient des rentes pour porter un jour leurs

os à la Sicile. Dans l'étroitesse, l'ombre et la pluie on rêve le mieux de flamboiements sur l'espace. Sera-t-on jamais rien de plus que des parvenus au soleil? L'indigence des images quotidiennes fait de jeunes isolés les clients des montreurs de chimères : « Les incantations des lyriques ont mis dans nos veines un ferment si fort que ce fut un poison. » Celui qui l'écrivit a fait tout son progrès par fermentation de ce levain. Alors le jeune Barrès se jette sur Gautier, Flaubert, Baudelaire, prometteurs de Bagdads ; alors, tandis qu'à son côté Guaita s'enivre de mythes au point de ne trouver bientôt plus de fumet qu'à l'ésotérisme, n'est-ce pas déjà vers Byblos et Konia que le retourne une maussaderie atmosphérique? Sa vie est un trajet de croisade, malcontente loin du littoral d'Asie, mais, lorsqu'elle en approche, épanouissant l'invention décorative qui est le vrai génie lorrain.

Quelque Provençal doué d'une expression directe, préalable parfois à la connaissance, comprendrait-il la peine de ces embrumés à se trouver eux-mêmes? Il faut la clarté pour sentir la plénitude. Barrès sous ce ciel bas ne saisit de son être que des courants brisés ; il vit sans astre intérieur dans l'espoir d'une fonte de neiges. Son culte du moi, qui en est plutôt la recherche, machine de quoi le prémunir contre les éclipses et les dépressions. Par ruse incantatoire il célèbre au passé une ardeur dont la meilleure part reste toujours dans le futur. C'est un captif de l'Occident, qui s'étourdit de vocalises en attendant son rachat. Où tomberont les chaînes de son esprit et de sa langue, il le sait : « Je suis né pour aimer l'Asie, au point qu'enfant je la respirais déjà dans les fleurs d'un jardin de Lorraine. »

Jusqu'à ce qu'il y aborde, il ne sera lui-même que dans l'invective. La malveillance du climat, la gêne des horizons, la torpeur de l'air, tout cet engourdissement dont un sol détrempé et un ciel délavé pénètrent les âmes, ne les rendent pas indulgentes les unes pour les autres ; les

pensées participent d'un malaise météorologique qui fait les inconciliables défenseurs de toutes frontières ; c'est là que l'on cloisonne bien une société en sectes étanches ; pour des peuples avarement éclairés la discorde est un stimulant. Qu'on n'affadisse pas cette figure-ci de ligueur moderne ! Ce n'est pas un hors-d'œuvre, un incident, que le conte intitulé par lui : *la Haine emporte tout*, et il l'insère dans un recueil d'amour et de voyage. La vraie passion barrésienne éclate dans les pamphlets, l'aversion y devient un génie. L'amour, quand il paraît, ressemble moins à tendresse qu'à empire, ou plutôt emprise. De quel poids est asséné sur Bérénice un mépris total ! D'aucune pitié n'est connue que la forme, redoutée par les femmes, du mépris : on respire de l'inhumanité dans les lieux pluvieux. Sire Guillaume, qui savourait, en le détestant, le bas orgueil d'une reine de harem, désire du fond du cœur la mort de cette beauté dès qu'elle cesse d'être une province de sa domination. Au lieu qu'amour, pour la plupart, signifie rapprochement avec le reste de l'espèce, il prend ici un sens, qu'on n'avait jamais traduit si crûment, de renforcement de l'existence propre, ivresse de s'opposer à toute créature, à celle même, à celle d'abord qu'on a reconnue pour bonne cible d'essai.

Beaucoup de gens ont-ils conscience qu'il n'est qu'un bonheur, l'afflux des images au cerveau ? A cet être il faut, pour s'épanouir, le spectacle d'un pilori ou le soleil d'Asie. Le problème est qu'il trouve la chaleur, bûchers ou tropiques, capable de résoudre les pénombres originelles. Aussi va-t-il mourir, après avoir poussé sur l'Europe un soupir déçu, sur l'Asie un cri de jouissance, qui n'ont d'égal que chez Michelet : « J'ai besoin d'entendre une musique plus profonde et plus mystérieuse et de rejoindre mes rêves que j'ai posés de l'autre côté de la mer, à l'entrée du désert d'Asie. » Ainsi débutait la *Bible de l'Humanité* : « Tout est étroit dans l'Occident.

La Grèce est petite : j'étouffe. La Judée est sèche : je halète. Laissez-moi un peu regarder du côté de la haute Asie, vers le profond Orient. » Là, Barrès à son tour trouve l'aisance et enfin sa propre jeunesse ; dans sa profondeur il sent que la terre promise délivre ce goût violent de l'illimité qui, jusqu'alors paru seulement sous la forme de l'insatisfaction et de la colère, peut d'un coup se changer en accession au surnaturel ; il va s'élaner sur les pas des dieux, sortir enfin du soi, aller jusqu'au bout de ses songes ; aussi faut-il, comme dans les légendes orientales, que cet endormi ne s'éveille plus.

Pourquoi tant s'appesantir sur les artistes ? Ils n'incarnent pas seuls la contrée, et même ne se réalisent qu'après s'en être éloignés. Mais c'est que dans quelques âmes de privilège tient toujours le plus véritable aspect d'un pays ; elles peuvent le désavouer en quelque point, et par la nécessité d'accomplir les différences qui font une authentique personne, mais dès lors c'est lui qui commence à leur ressembler. Cette vie plus haute, toute spirituelle, d'une terre, je tente ici de la saisir en interrogeant ses meilleurs témoins. J'aurais pu montrer d'autres êtres, convaincu d'ailleurs que dans ceux du commun il y a un sublime facile à dégager, et je sais telle vie d'indigente de village dont les traits ont de quoi toucher plus qu'une grande réussite intellectuelle ; peut-être aucun mot de livre ne vaut-il celui-ci, dit en apportant des œufs dans une maison bourgeoise, où par scrupule on lui observait qu'elle n'avait pas trop pour elle : « Oh bien, si les pauvres ne donnaient que ce qu'ils ont, ils ne donneraient jamais rien ! »

Mais de semblables figures témoignent plutôt pour l'humanité ou pour une classe que pour une patrie ; elles n'ont pas assez un sort et un cœur, des linéaments, en commun avec leur seule province pour faire saisir un type local. Surtout, je pense, quand il s'agit d'un coin comme celui-ci, inséré, enserré de tous temps entre des

puissances qui se disputaient son âme. Il reste cela à dire pour achever.

La nature et l'histoire font que des contrées nous paraissent des termes, et que d'autres ne soient que des routes. Nancy, ce fut un point du chemin qui mène les Latins vers Trèves et le Rhin, un point par où passe la pensée de l'empereur quand elle va d'Aix-la-Chapelle vers Arles, celle du Bourguignon quand elle vole de Bruges à Dijon. Un point de la carte où se reposait avec confiance le regard des papes en péril, et aujourd'hui encore quelles fables éveille dans les esprits de ces paysans le seul nom de Rome, où la foi fit voyage avant l'art ! Et quels passages de Romains, de Barbares, de Français, d'Allemands, de Bohêmes, de Hongrois, de Suédois, de Turcs !

La nature ou l'histoire ont si longuement contesté ce duché et sa capitale, que leur vie distincte, lorsque enfin elle se fixe, est comme une résultante arbitraire. D'abord l'événement fit qu'on adhéra au voisinage du côté duquel il y avait la barrière des montagnes et du fleuve ; puis on fut, non sans fréquents retours, rejeté de l'empire au royaume par les oscillations des sceptres. Parce qu'il n'exigeait pas moins de calcul et de défiance que le sol et le climat, cet entre-deux de forces qu'on ne pouvait affronter qu'en invoquant l'une contre l'autre, cette duplicité vitale, finit par identifier un caractère.

La rêverie historique a beau jeu ici. Le pas des civilisateurs romains laisse pour trace une plante, une variété d'euphorbe qui, cantonnée dans un vallon unique, continue d'attester le premier apport méridional. Sur la table de Peutinger on a cru reconnaître la fontaine ferrugineuse Saint-Thiébaud, qui opéra des miracles ; elle se cache aujourd'hui dans une ruelle du centre ; mes grands-parents m'y envoyaient encore puiser de quoi me métalliser les os. Après six siècles d'invasions et de reflux, les chasses de Charlemagne traversent la forêt. Les abbayes naissent sur les hauteurs ; les Bénédictines choisissent

cette *Pelouse* de Bouxières où l'on me menait au printemps voir des danses villageoises ; la légende y arrête un sanglier prodigieux sur des ruines, sur les rives de la Meuse trois chameaux que charge une barque sans pilote tandis qu'un muet recouvre la voix ; il reste encore du surnaturel dans une source pétrifiante. D'une autre croupe jaillira le monastère de Clairlieu ; parmi les bois où il régna puissamment il n'est plus qu'une tonsure, mais au-dessus le ciel plus haut et le vent plus fort agitent des survivances. La dernière de ces apparitions de pierre spirituelle fut, sous Charles IV, la Chartreuse de Bosserville ; toujours intacte, elle se lie dans mon souvenir à un été, à une convalescence décisifs.

Lothaire, un instant, rêva ici une « France du milieu » ; le flot germanique avait déposé des sédiments (1). Thiébaud I^{er} combat encore à Bouvines contre Philippe Auguste, mais Raoul tombe à Crécy dans les rangs français, et Antoine sera aux côtés de François I^{er} à Marignan. Que de mariages il fallut pour allier enfin les ducs aux rois ! il y fallut un siècle encore après que Richelieu eut brusqué la fusion par le sang et la sape ; il y avait fallu la naissance d'un instrument du destin, de cet inévitable personnage en qui la grandeur et la mesquinerie, la force et la débilité doivent, au jour marqué, avoir des rencontres sans quoi les trônes n'achèveraient pas de chanceler : en Angleterre ce furent plusieurs Charles et Jacques, ici il s'appela Charles IV. L'histoire l'attendait avec impatience. Il m'attire comme le type brut de l'homme d'action ; je veux dire qu'il n'agit que sans discerner les mobiles ni prévoir les effets de son action ; il croit simplement que l'entreprise réussira parce que c'est lui qui entreprend, et peut-être même ne se le demande-

(1) Le *Dictionnaire d'histoire* de Bouillet, au moins dans les premières éditions, donne ce surprenant raccourci : « Nancy, la Lorraine, la ville d'Heidelberg, furent conquises sur les Allemands. » (1843, p. 1062.)

t-il point, préservé de toute inquiétude par la seule conscience d'agir ; bien entendu, il gagne d'héroïques batailles néfastes pour tous et d'abord pour lui, n'imagine pas un instant rien qui puisse être appelé ni utile ni loyal puisqu'une vie toute momentanée lui interdit l'imagination d'aucune responsabilité, mêle sans trêve des histoires de femmes à la guerre et à la diplomatie et les entrave les unes par les autres, veut couronner sa vie, à soixante ans et plus, en épousant des jeunesses, filles d'apothicaire ou de maître d'hôtel. Il n'a besoin que de ne jamais demeurer dans son être, de ne point interrompre l'agir afin de ne point parvenir à l'être ; ce qu'il cherche, c'est toujours une autre nouveauté qui s'interpose entre lui et lui. Voilà, à l'état de nature, l'homme d'action.

Sa longue équipée se déroule, pour une grande part, loin de la Lorraine. Ce virtuose de l'acte pur est indifférent au lieu comme au contenu de ses actes. Le tourbillon qu'est sa vie, en l'entraînant à travers l'Europe, déchire l'attache du prince avec le duché, où l'histoire derrière lui continue. Cette attache était fragile étant récente, jusqu'aux Anjou incertaine. Ce sont ces étrangers qui, par leur victoire, créèrent un loyalisme. C'est parce que la suzeraineté n'allait pas sans conteste que la cour végétait dans une bourgade.

En face du prince se dressait une aristocratie terrienne, souvent plus solide que lui. Dès la colonisation romaine, on voit de grands propriétaires qui tirent du sol leur pouvoir. La chevalerie lorraine ne perdra jamais ses allures campagnardes. Les villes sur ce sol avaient le plus de peine à croître, pas une autant que Nancy. Les quatre cités de l'administration romaine demeurent les têtes de l'organisation ecclésiastique. Longtemps Trèves est le vrai centre. Les sujets du duc de Nancy seront toujours bien davantage les ouailles de l'évêque de Toul ; c'est un fait essentiel que Nancy, qui prend figure de capitale dès la victoire de 1477, attende encore trois siècles pour

n'obtenir qu'en 1777 un diocèse. Entre les^m princes-évêques de Toul et de Metz l'autorité ducale étouffait. Jeanne d'Arc a une naissance symbolique : Domrémy est un village champenois du diocèse de Toul, une châtelainie française enclavée entre Barrois et Lorraine, le corps de Jeanne relève de la suzeraineté royale, son âme de l'évêque lorrain.

Ceci ne fut longtemps^m qu'une résidence d'altesse et n'a pu l'oublier ; en pleine campagne les communs d'un palais avec chapelles et fournisseurs, voilà Nancy jusqu'au seizième siècle ; le feu manque de l'effacer, la défaite l'aliène ; elle est comme un otage millénaire dans des mêlées où se heurtent sans fin des races qui sont toutes ses parentes, mais dont aucune ne peut voir en elle ni une colonie ni une métropole. Souverain et vassaux ne feraient pas assez pour elle sans les hôtes étrangers de ses cloîtres ; nourricière de moines, fidèle à ses chevaliers, elle gardera, et comme les couvents et comme cette noblesse jalouse, quelque chose d'obstinément fermé.

Et cependant rien en elle n'est dès l'origine que mélange d'influences. Après ce signe d'être une des régions françaises où le féodal a le plus longtemps survécu et le rural le plus continûment dominé, elle ne se distingue que par le pouvoir de transmuier des emprunts et contaminations en une vie propre : ce qui apparaît original chez elle n'est que de l'hétérogène, devenu original parce qu'elle l'a reçu tard et tenacement immobilisé ; ainsi elle serait elle-même dans la mesure où le passé de ses voisins aurait le privilège de demeurer pour elle le présent, — par un certain art de nier le temps. Comme souvent, le plus discutabile est le plus durable, et le plus menacé est le moins entamé : elle est le climat de l'habitude. Quand on grandit dans la compression, on ne pense qu'à durer : la nouveauté a pour le peuple moins d'attraits que de périls ; à l'individu la solidarité apparaît difficilement. Les franchises municipales, aussi bien que

les révolutions des styles, ne sont acceptées qu'à la dernière heure ; celui qui n'a pas vécu ici ignore combien peu chaque homme a besoin de la liberté des autres. Comment donc s'explique la nécessité d'y toujours revenir, qu'éprouve même celui qu'attirent les pays dorés, mais qu'ils ne retiennent pas ? C'est que la dernière chose que supporte un enfant de cette terre est la facilité, et moins que toute autre la facilité de vivre.

RAYMOND SCHWAB.

NOTES MAROCAINES

LE CAPITAINE LAFFITTE

Silhouette mince, sur un élégant cheval de pur sang, qu'entoure à distance l'escorte de moghazenis, bien vêtu, le képi incliné sur l'oreille, vareuse seyante, le stick en pointe sur la cuisse : les indigènes respectueux s'arrêtent, saluent, puis échangent un regard en se choquant du coude : « Houa Laffitte » (c'est Laffitte).

Bien en selle, légèrement incliné sur son petit cheval barbe, la jambe pliée sur l'arçon arabe, portant le burnous aux grands plis, la gandourah qui flotte au vent, le chèche en tête, la carabine en travers, les « smat » de laine aux gros pompons multicolores pendues au troussequin, à plein galop, bravant les balles qui claquent de toute part, en tête d'une horde de goumiers et de partisans : c'est le capitaine Laffitte, commandant le goum de Skoura.

Vêtu à la chleuh, la peau brune, le poil hirsute, couvert de guenilles, horriblement laid, le chef entortillé de laine, en sandales, l'arme au poing, à l'affût sur les sentiers berbères, par les nuits glaciales du Tichoukt, ou bien à la tête de ses gens, poursuivant les djiouch, razziant les douars, déchaînant le feu de ses mousquetons, le crépitement de ses mitrailleuses, le tonnerre de ses grenades, les dissidents terrorisés le fuient : Elâfit (le feu).

Breton d'origine, Laffitte fut à Tunis, quoique engagé

volontaire, un bien mauvais chasseur d'Afrique ; la vie de quartier, la stricte discipline du troupier : mille occasions d'accumuler les jours de prison. Son contrat fini, il disparaît un temps, puis il est en 1912 parmi les Turcs de la guerre tripolitaine. Aguerri par les privations du bled, les dangers qu'il court, il devient vite chef de bande, guide les officiers turcs de son expérience, les subjugue par son « cran », ses innombrables tours pour se tirer des plus mauvais pas. Il commande un poste, lorsqu'il est fait prisonnier par les Italiens. Grosses difficultés pour faire reconnaître sa nationalité ; il manque se faire fusiller comme espion ; on l'envoie en prison à Naples, où son attitude, ses propos ne sont pas faits pour lui attirer les bonnes grâces des autorités italiennes. Après évasion, ou plus simplement relâché, il reparait chez les comitadjis bulgares, puis à Sтам-boul : un trou dans son existence ; qu'y fit-il ? Il y apprit le turc très certainement.

Puis, la guerre. Il court au feu qu'il ne devait plus désormais quitter : cavalier au 6^e houzards, vite sous-officier, il est en Champagne sous-lieutenant d'infanterie. Son admirable bravoure personnelle, son audace et son calme réfléchi, son invraisemblable chance le font vite remarquer et lui attirent une indiscutable autorité. Pas un jour d'absence du front, ni d'hôpital ; à peine en quatre ans quelques égratignures. Il se fait une spécialité des coups de main qu'il réussit tous, l'un tout particulièrement célèbre en 1918, avec passage de la Seille.

L'armistice le voit capitaine, officier de la Légion d'honneur, huit palmes et quatre étoiles à sa croix de guerre.

Quelques mois d'occupation, puis la paix. Il demande immédiatement à partir là où l'on se bat encore ; il entre au Maroc au Service des renseignements.

Après quelques mois à Sefrou, il prend à Tazouta le commandement du Bureau de renseignements. Créé

depuis deux ans, c'est encore, au début de 1919, notre poste avancé au sud de Fez. Au contact de la dissidence berbère, fréquemment bloqué, site sévère, il faut tous les mois une colonne de quatre bataillons pour le ravitailler, non sans combat en cours de route, au col de Bessabis et plus près même, sur le territoire des Ouled Jerrad. Les tribus Ait Seghrouchen et Marmoucha, descendant des lointains massifs du Tichoukt et du Bou Iblane, couverts de neige, ont leurs campements à toute proximité, là, derrière le col d'Agrou, dans la cuvette de l'Oued M'Dez, et plus près encore, à portée de fusil, à la Gara de Tit N'Tazert, au Djebel si Abdallah. Des piles de sacs d'orge ont été disposées pour doubler le mur d'enceinte et permettre la vie à l'intérieur de l'ouvrage sur lequel fréquemment les « asses » insoumis dirigent un feu nourri. Les *djiouch* (1) nombreux et agressifs coupent toutes communications régulières, auxquelles suppléent les longs crépitements du mât de T. S. F. Souvent même les « rekkas » postaux sont assassinés en cours de route. Lorsque l'officier, jeune et obstiné cavalier, veut malgré tout, à l'extérieur, « faire tourner » son cheval, il est désagréablement salué.

Laffitte reprend en main l'œuvre des prédécesseurs, réorganise son monde, équipe à nouveau son poste, puis, fougueux, infatigable, il entame la lutte, court sus au djiouch, riposte sans relâche, organise des embuscades et châtie l'adversaire. En tête de ses moghazenis, splendides « baroudeurs » qu'il galvanise, il est partout, sous l'ardent soleil ou les tourmentes de neige, de l'Oued Zra au Ait Bouho, des chênes verts d'Aïn Dem à la zaouia d'Aouirt. Grâce à son activité, le pays peu à peu devient plus sûr et bientôt l'on peut circuler sous faible escorte. Bien plus, il veut à ses durs adversaires imposer la terreur : ingénieux, il imagine mille strata-

(1) Groupes armés.

gèmes : c'est au cœur de l'hiver, il faut par tous moyens réduire la contrebande ; il creuse un pain de sucre, le garnit d'une grenade, rebouche soigneusement l'orifice, puis par ses intermédiaires l'envoie chez les Chleuhs ; et lorsque sous sa tente du douar de Tit Felouine, Mimoun ou Raho, d'un geste précis de son marteau à sucre, attaque la surface brillante... le tonnerre d'Allah résonne !

Actif à son établi, devant sa demeure, qu'il a su aménager en « palais du bled », il prépare une machine infernale qu'il fixera au dos d'un âne inoffensif lâché la nuit près des tentes, puis les obus amorcés qu'il placera lui-même aux puits de Bou Draham, les traquenards dont il coupera les pistes.

Aussi, dans l'âpre massif berbère, lorsqu'au soir, sous les « flijs » de poil de chèvre, autour des braises, les femmes reprennent leur chœur scandé du tambourin, lorsqu'au delà des vallons, du haut des sommets de garde, les « asses » s'interpellent en cris gutturaux, il n'est question que de « l'âfrit », du démon de Tazouta.

Par ailleurs, il organise les tribus soumises, qu'il aide sans cesse. Il crée pistes et constructions nouvelles, aménage le pays, distribue des secours. D'une incomparable bravoure personnelle, toujours présent là où surgissent difficultés et danger, il se montre toutefois ménager du sang de ses moghazenis, et prodigue aux « jeunes » les conseils de sa longue expérience.

« Chacun d'entre nous, dit-il, a en lui un nombre de chances déterminé ; chaque fois que vous sortez, vous en dépensez une. Ce qu'il faut dans la lutte que nous menons, c'est, avec le Chleuh, s'imposer partout et toujours comme le plus fort, mais aussi comme le plus malin. Quand vous n'êtes pas fort, lorsque cela n'est pas indispensable, vous n'avez pas le droit de sortir, d'exposer la vie de vos hommes ni la vôtre. » — Le lendemain, du reste, il part avec quatre moghazenis.

Inlassable boute-en-train, il amuse indigènes et cama-

rades, de sa faconde, de ses invraisemblables boutades. Terrible dans ses colères pour les importuns, il écoute cependant et reçoit avec bienveillance tous les plaignants et, les bras croisés, assis sur un coin de table, il sait d'un éclat de rire dénouer la plus énigmatique « chkaia », d'un geste le problème le plus tortu de casuistique berbère. Bon avec l'indigène, familier parfois, vêtu de « caftans » aux vives couleurs, il accepte le soir venu les repas pris en commun, la tasse de thé à la « chiba » qu'on lui offre partout au cours de ses tournées. Nul n'a son égal pour réparer une arme, pour détourner une séguia, pour répartir les intérêts, concilier les parties, interpréter les règles touffues du droit coutumier berbère. Aussi, tel un « fqih » réputé, vient-on des plus lointaines tribus consulter son « akel. »

S'il est intraitable avec les intraitables, il arrive cependant à porter, chez ceux des insoumis qui veulent se prêter à nos avances, la plus habile action. Il dirige politiquement la colonne de 1920, et lorsqu'aux crêtes de Tagnaneit il organise un poste, relié au sien par la « nzala » des partisans d'Aïn Dem, la sécurité est enfin assurée sur tout son territoire.

Au printemps de 1922 nous pouvons prétendre pousser plus avant notre emprise, porter un coup décisif à l'adversaire et reprendre Skoura. En vue des importantes opérations qui vont se dérouler, on donne à Laffitte le 20^e goum, qu'il devait si souvent mener au combat, en tête duquel il devait deux ans plus tard trouver une fin glorieuse.

Aux premiers beaux jours, précédant le groupe mobile encore rassemblé à Tazouta, il occupe par surprise la gare et la zaouia de Tît N'Tazert, atteint en tête de la colonne la Kelaa de M'Dez, où les notables B'Alaham présentent, avec le taureau de « targuiba », la soumission de la tribu.

L'occupation des Beni Alaham de l'Oued et du dir s'exécute sans coup férir.

Puis en avril, nos forces entament à nouveau la lutte contre les Ait Seghrouchen, abandonnée depuis cinq ans aux affaires de Skoura. Ce sont les durs engagements de la vallée du N'Dez. Laffitte est de toutes les rencontres. En tête de ses partisans, il s'empare du Taozert Sol-tane; puis le 27 avril, dirige l'avance brillante jusqu'à Tizi Tighanimine en vue de Skoura, la prise d'assaut par son goum de la Kasbah du Chesikh Ali, nous assurant les passages de l'Oued Guigou. Entre temps, il razzie le douar rebelle de Bou Meryem, châtie l'Amghar Moulay N'Tidjal au grand ravin de Stah ben Moussa. Le 1^{er} mai, il occupe à l'aube les sommets abrupts d'Ich Lerouaf en bordure de la Seghina.

Nous sommes prêts pour l'ultime effort : l'occupation de Skoura, dont nous dominons les ksour, les riantes olivaies. Hélas, le sanglant combat du 6 mai nous fixe aux crêtes de Tizi Adni, face au plateau de Taddout, à deux pas de Skoura. C'est, pour Laffitte, le triste retour vers l'arrière, l'arrêt à la demi-solution, presque l'inaction butée après tant de si beaux espoirs. Il est sur sa demande désigné pour le Sous, et au plein cœur de l'été il gagne Taroudant. Là, à l'ardente et quotidienne action des postes du Nord, s'oppose la lente et pénible politique, dans un pays où les moyens souvent manquent, où, contre nos idées, notre volonté, il faut parfois transiger avec ce qui existe. Laffitte ne peut s'y faire. Par lettres pressantes, il réclame de son successeur tous les détails, l'état de la situation politique, les noms des moghazenis tués au dernier engagement. Il n'y tient plus; il laisse sans regret les beaux palais du Sous, la mystique Taroudant. Lorsque les premières neiges l'ont à nouveau blanchie pour de longs mois, il a repris sa place à Tazouta, face au Tichoukt.

La situation n'a jamais été plus difficile. Privés par

notre avance de leurs terrains d'hivernage, maintenus pressés par nos postes, en haute montagne, les dissidents n'ont jamais été plus mordants, plus agressifs. La vie des ouvrages est précaire ; constamment au poste de Courson (officier de spahis tué le 6 mai 22), aux blockhaus d'Ich Lerouaf, au pied du Tabouchebert, dans l'Azrar, les corvées d'eau sont attaquées, les postes bloqués, les convois coupés sur les pistes. Et tout le long du dur hiver, dans le brouillard glacial et perfide, les tourmentes de neige, les déluges d'eau, que coupent parfois les sourires fugitifs d'un pâle soleil, légionnaires des postes, moghazenis et goumiers de la Kelaa et de Tazouta rivalisent d'héroïsme et poursuivent jusqu'au printemps l'âpre lutte.

Dès les premiers jours d'avril 1923, commencent les opérations de grand style qui doivent nous assurer la conquête des massifs montagneux, derniers repaires des insoumis du Moyen Atlas, de la « Tache de Taza. »

Au nord comme au sud, l'action s'engage ; jamais les effectifs réunis n'ont été aussi nombreux, jamais l'espoir de vaincre et d'en finir aussi grand, jamais plus arrêtée dans l'esprit des ardents défenseurs du Djebel, la farouche résolution de résister à l'envahisseur, d'interdire aux « roumis » l'accès des montagnes, bastions de l'indépendance berbère.

Laffitte a préparé politiquement les opérations. Lorsque les puissants groupes mobiles s'ébranlent de leurs « bases », il ne cesse d'aller de l'avant, guidant le commandement de ses précieux avis. En tête de son goum il se bat au Bou-Arfa, franchit les gorges de Récifa, précède la colonne, au delà du versant sud du Djebel dans les plaines de la Séghina. Il joue un brillant rôle au dur combat du Bou Khammouj, amenant la scission des deux tribus rebelles Aït Segrouchen et Marmoucha. Puis le canon tonne au pied de l'abrupt versant nord

du Tichoukt, la préparation d'artillerie fait rage ; en trois étapes il s'y rend, prend part à l'assaut fameux du plateau de Taddout, aux combats de Skoura. Il précède encore les colonnes de la Haute Séghina et l'Oued Tafegirt, qui par Tilmirat atteignent le plateau des Aït Elmane.

Au prix de pertes sanglantes, nous avons refoulé l'adversaire dans les derniers repaires de son inexpugnable montagne ; l'hiver maintenant travaillera pour nous. La période des opérations actives est close, les bataillons peu à peu regagnent Fez et laissent la partie aux légionnaires des postes, aux goumiers de Skoura.

Au pied du plateau de Taddout, face à l'inaccessible muraille du Tichoukt, Laffitte a réalisé son rêve de plusieurs années, et, quoique sous le feu de l'ennemi, construit sa kasbah de renseignements. Au bord d'une longue falaise blanche, sillonnée de fraîches et rapides séguias, malgré les alertes continuelles, il établit son mur d'enceinte. Puis il restaure le ksar détruit d'un vieux chérif et s'y installe : bain maure, salon de thé, « dardiaf » et vastes terrasses, rien ne manque au confort tout spécial qu'il entend y réaliser. De ce vaste nid d'aigle il embrasse et commande tout son « bled » : à portée de fusil les inextricables vallées des farouches Idrassen, des Aït Hammou ou Yahia qui le guettent sans trêve ; tous les repaires dissidents, que çà et là nos postes, points blancs aux feux croisés, surveillent et bloquent. Puis vers l'ouest, la longue vallée de Skoura aux vastes ksour, aux invraisemblables cassures, que surplombent là-bas Taghrout encore inviolée, et notre observatoire de Nador. Puis c'est la dent aiguillée du Djebel Tadda ; au delà du Guigou les vastes croupes du Djebel Tabouchebert et d'Amane Ilila, l'immense poche de Tagnaneit où les Chleuhs nombreux ont encore trouvé refuge. Vers l'arrière, jusqu'à la Gara de Tit N'Tazert, il surplombe la vallée du N'Dez, théâtre de tant de sévères combats.

Très loin enfin, à l'extrême horizon, les pics neigeux du Riff, plus près vers l'est le massif de Bou Iblane, deux pôles de la résistance berbère.

Mais si notre avance nous a amené de nombreuses soumissions, et réduit de plus des deux tiers le bled encore insoumis, notre action n'a cependant pas été décisive. Dans les inextricables replis du massif du Tichoukt, dans les profondes vallées du Djebel Tighe-douine, les Aït Seghrouchen, plutôt que de se rendre, ont, nombreux, préféré porter leurs tentes. El Mers, la ville sainte, tombeau des ancêtres, berceau de la tribu, est tombée aux mains du Français; Skoura la blanche et Skoura la rouge, déchiquetées, ont subi la souillure du pas étranger. Les chorfa de la tribu ont obtenu « l'aman »; le plus vaillant d'entre eux, le chef de guerre, Moulay Ali Amghar, a lui aussi — ô honte! — abandonné la cause sacrée. Mais le roudi a, pensent-ils, à bout de souffle, atteint les marabouts de l'oued Roumane; là s'est arrêté son élan; et c'est de là, de ce point ultime de son avance — toutes les légendes du pays le précisent, tous les chioukh, les fqih, l'affirment — qu'il sera bientôt chassé jusqu'à la mer. Et c'est de là, qu'un jour prochain, de l'arbre rabougri de Tilmirat, sortira le « moulay saha » (le maître de l'heure) qui boutera l'infidèle. Et puisque les vallées d'Amalou et du Joua restent encore, puisque le marabout de Si Mohamed Azeroual est inviolé, puisque nul n'a franchi le col de Tigoulmamine, et que le fanion aux trois couleurs abhorré n'a pas encore claqué au vent des cimes neigeuses, puisque Si Raho subsiste, et que Saïd ou Mohand les commande encore, les Aït Segrouchen du Tichoukt, diminués et affaiblis, brigands à la conscience lourde de mille méfaits, ou farouches défenseurs de leur liberté, malgré les tués et les blessés innombrables, malgré les cris angoissés des femmes, les pleurs des enfants mi-vêtus, sans craindre la bombe de l'avion, le feu

des postes, les rigueurs du climat, décident de poursuivre la lutte et se refusent à subir le joug de l'envahisseur.

Contre tant de farouche résolution, nos positions sont bonnes. En trois secteurs aux multiples postes, nous encerclons l'immense Tichoukt. Enfin, semble-t-il, comme en un piège nous tenons l'adversaire, et, lorsque les premières neiges l'auront chassé des hautes vallées, il lui faudra, après les derniers soubresauts de la bête traquée, venir solliciter notre clémence à El Mers, à Bouleman, à Skoura. Mais on ne saurait dire à quel point sont chevillés au cœur du guerrier berbère la primitive et folle obstination, l'ardent amour de son indépendance. L'hiver nous amène en son début quelques soumissions ; mais vite la masse se ressaisit, et, campés dans la neige, mourant de froid et de faim, en butte à nos feux convergents, les Aït Seghrouchen souffrent les pires misères et bravent notre puissance. Bien plus, leur attitude ne cesse d'être follement agressive, sans trêve les harkas viennent se briser contre nos ouvrages, les djiouch sillonnent le pays, profitant du moindre relâchement de notre surveillance, de la moindre faute par nous commise. Des deux côtés de lourdes pertes marquent les engagements.

A bonne école, Laffitte riposte ; constamment en alerte, le jour avec son goum, la nuit avec ses moghazenis et partisans, il harcèle l'adversaire. Fou d'audace, en une nuit sans lune, il se lance en tête de son goum jusqu'aux crêtes du Djebel Isdian, amorçant la liaison vers les postes du sud. Et lorsqu'au jour son fanion, premier planté au cœur du pays chleuh, flotte au vent glacial des sommets, il peut, du Grand Atlas aux chaînes du Riff, embrasser d'un clair regard la presque totalité de notre Maroc français. Sans trêve, ses coups de boutoir heurtent les douars insoumis, culbutent les tentes et razzient les troupeaux.

Chez lui, le soir, vêtu de clairs caftans, mollement

assis autour du thé traditionnel, il médite ; puis soudain, sa décision prise, son coup minutieusement préparé, il troque les vêtements de fine laine contre la bure du burnous chleuh, et en tête d'une poignée de fidèles, il s'élançe dans la nuit froide : longues heures de guet aux pierres du sentier, d'attente aux abords des douars, attentif aux moindres bruits ; puis tout à coup brusques éclairs, coups de feu affolants, cris et sang dans la nuit. Le lendemain on apprend à Sefrou et Fez que le maghzen de Skoura compte à son actif tant de dissidents, dont tel notoire. Armé d'un fusil browning à cinq coups, il réussit plusieurs « doublés » puis un « triplé » de Chleuhs. Il ne faut pas croire que ce soient là **procédés** barbares aux mains d'un reître brutal égaré en **notre** siècle, mais les seuls moyens de lutte — les leurs du reste — contre semblables adversaires. Les résultats sont là, puisque le lent mouvement de soumission se poursuit sans trêve et que peu à peu les tentes rebelles rejoignent nos lignes.

Et lorsqu'aux premiers sourires du printemps, les Aït Seghrouchen, à bout de souffle, harassés, voient avec terreur revenir les beaux jours, annonce certaine des proches colonnes d'opérations, des luttes ultimes, la partie semble bien près d'être gagnée.

Laffitte ne devait pas en voir le terme, et lui, que tant et tant de fois avaient épargné les barrages allemands, les balles sifflantes du Chleuh, devait tomber sous ses coups redoublés.

Le 12 juin 1924, Laffitte, parti dès l'aube aux postes d'Ich Lerouaf, débusque un djich à hauteur du Guigou. Sur-le-champ il entame la poursuite, et très loin déjà, au pied du Tabouchebert, triomphant, joyeux, il tient en sa main l'adversaire, lorsque tout à coup, surpris par un petit groupe qui le guette, deux Aït Belkacem ou Hammou insoumis l'atteignent d'une balle à la cuisse, perforant l'artère fémorale. Le charme est rompu, la

splendide poursuite s'arrête près du succès ; tous, goumiers et moghazenis, atterrés, se groupent autour du chef tant aimé qu'ils ramènent à grand'peine, la tête basse.

Sa mort fut celle d'un soldat : transporté au poste le plus proche, Courson-sur-le-Guigou, perdant abondamment son sang, entouré de ses splendides guerriers, dans une dernière plaisanterie, en un ultime sourire, premier rictus de la mort, face à l'ennemi, le regard perdu vers les cimes lointaines, à l'heure si douce du moghreb où tout s'apaise, Laffitte rendit le dernier souffle.

Le lendemain, drapé aux plis du burnous bleu, gardé par ses gens, l'arme basse, Laffitte repose au bord du M'Dez. Effondrée, le visage en sang, les vêtements lacérés, à sa place, douce et prostrée, Rabbâ, fille des Aït Bouho, pleure le maître de son cœur.

Au pied de la Kelaâ du M'Dez, au cœur du pays conquis, dans cette terre sauvage tant de fois parcourue, face au dernier bastion de la résistance berbère, repose le capitaine Laffitte. Des quatre coins du bled, tous, chefs, frères d'armes, indigènes des tribus soumises, tous ont tenu, en un même geste, à venir en ce coin désolé le saluer et lui dire l'ultime adieu.

Figure éternelle du soldat, condottière moderne et fantasque, « toutes ses chances il les a usées », sans compter, joyeusement, pour le plus beau motif, puisque ici, par-delà les mers, au Maroc, c'est toujours pour la France que l'on meurt.

Et sous l'arar déchiqueté qui l'abrite, la tombe de Laffitte continuera la chaîne douloureuse qui, des bords de l'Océan aux pics neigeux de l'Atlas, marque les étapes durement gagnées de l'emprise française, et perpétuera à jamais en terre berbère, le souvenir de l'un de ceux qui surent toujours, au cours de l'œuvre grandiose, conquérir non seulement le pays, mais les cœurs.

CHRONIQUES ET DOCUMENTS

LA VIE LITTÉRAIRE

LE GÉNIE FÉMININ FRANÇAIS (1), par Marthe BORÉLY.

Mme Borély est une contre-féministe éminente, auteur de livres de philosophie où la science du sujet, l'indépendance de la pensée, la fermeté du style démentent plus d'une fois certaines pages, à mon avis trop humbles, qui réduisent la femme à une « créature obéissante », à un être passif, à une « sensibilité en attente de l'amour ».

On serait très près de la vérité en disant que Mme Borély fonde la vie féminine, la gloire d'une femme et la pérennité de sa gloire, l'épanouissement de son être tout entier sur l'homme, moteur et « régulateur » de sa féminité. On est tenté de protester ; on proteste... mais il faut lire mieux : la part immense faite par ailleurs à l'influence féminine, au génie féminin, à la personnalité de la femme, vient rétablir une juste balance, et la nature, l'expérience, l'âme des choses crient que, dans l'ensemble de ses livres, Mme Borély a raison.

En dépit de considérations dont plusieurs effarouchent peut-être les âmes timorées, la philosophie de l'auteur est en harmonie avec ce qui constitue l'édifice social chrétien. Son interprétation de la loi : « Tu seras soumise à ton mari et il te dominera » est, dans sa moelle, conforme à cette grande et inéluctable réalité dont les hommes, il est vrai, ont largement abusé. Mais l'abus, Mme Borély le dénonce ; c'est d'une main ferme qu'elle débride la plaie.

(1) Chez Boccard, à Paris.

Des louanges masculines très ferventes se sont élevées autour de cette œuvre philosophique ; bien des femmes y ont joint les leurs, et c'est à quoi l'auteur a été le plus sensible, parce que ces approbations féminines impliquent l'acceptation courageuse de vérités trop méconnues, le sens des réalités, une raison ferme et un idéal dégagé de vaines chimères. L'exquise féminité présentée par Mme Borély apporte, d'ailleurs, à son sexe, des armes victorieuses, tandis que le déplaisant féminisme dépouillé de féminité, le féminisme à coups de poing, qui parle argot et porte culotte, risque de desservir la meilleure des causes.

Mais comme « le charme féminin ne peut être étudié dans l'absolu », le *Génie féminin français* fait dépendre la renaissance française, celle des mœurs et de tout ce qui s'y rattache, d'une renaissance totale des lois, des institutions de notre société, en d'autres termes, de sa *politique*. « Vérité dure ! » s'écrie Marthe Borély, qui veut qu'un sujet si complexe soit « domaine réservé à l'homme ».

Pourtant, dans son *Appel aux Françaises*, dans sa *Décadence de l'amour*, œuvre de prédilection et œuvre capitale de l'auteur, la politique sera abordée, en ses sommets, et savamment traitée. Mais, jusque-là, l'auteur se fie à son « inspiration ». La science ne lui sourit guère plus : « Le savantissime féminin n'a pas ma sympathie ». Ici, des choses charmantes sur les « loyaux ignorants » préférés par sainte Thérèse « aux mi-cultivés » : Ce n'est pas, proteste Mme Borély, « ce n'est pas en femme de lettres que j'écris, mais en femme, tout simplement ; une femme n'est jamais qu'une femme pour le monde... L'ironie, la malveillance la guettent... à elle de garder son génie, non moins secret que son cœur. »

Nos femmes modernes sont-elles nombreuses à goûter cette pudeur et cette élégance de l'esprit ? Ce qui plaira à toutes, c'est que Mme Borély relève ce qui les a toutes froissées, cette « indifférence blessante de l'homme en ce qui concerne aujourd'hui l'esprit féminin... Aucun effort, aucun labeur pour le perfectionnement de soi ne peut coûter à celle dont le légitime orgueil... a senti cette morsure sous la vivacité de l'hommage », écrit Mme Borély. Et dénonçant l'injure faite au génie féminin, elle

prévoit « l'effort cornélien » qui pourra seul briser une « enveloppe cruelle ».

Mais que les féministes ne s'y trompent pas : l'auteur du *Génie féminin français* et de *la Décadence de l'amour* préconise des moyens de réaction qui sont à l'opposé des revendications démocratiques égalitaires et des conquêtes bruyantes du féminisme. Où celui-ci aggrave la violence pour obtenir l'égalité rêvée (selon la barbare et stupide formule « tout le monde pareil »), Mme Borély établit l'ordre par les différences et les hiérarchies aristocratiques. Où il jette le défi et proclame la levée de boucliers, elle attend de l'amour, du charme et de la beauté, la suprématie de la femme.

Marthe Borély est donc féministe? Oui. A sa manière, qui pourrait bien être la bonne.

— Mais, dira quelqu'un, si je suis laide?

— Les laides peuvent être adorées. Il y a manière d'être laide, et le charme féminin, s'il redouble l'attrait d'une femme qui est belle, sait aussi prêter à celle qui l'est moins des grâces subtiles qui dispensent de la beauté.

L'idée religieuse, qui est plus développée dans *la Décadence de l'amour*, n'est pas absente du *Génie féminin français*. On comprendrait mal ce livre amusant et brillant si on le jugeait frivole. Plein d'expérience, de savoir et de pensée, il prend la vie dans sa réalité, dans sa poésie, il traite des choses telles qu'elles sont, furent et seront jusqu'à la mort du dernier couple humain. Sur ce plan, adopté par l'auteur, que de vérités! quelle connaissance de l'homme — « mâle et femelle » — dans ses instincts profonds comme dans sa plus haute fleur épanouie aux sommets de l'Intelligence!

Tout d'abord, négation absolue de l'égalité des sexes, dans l'ordre physique. Voilà qui fait plaisir. Les féministes peuvent tempêter; cette inégalité existe; elle *est*; les sarabandes qu'on exécute autour sont simplement ridicules.

L'égalité morale et intellectuelle n'existe pas davantage: « ...il faut reconnaître, écrit Mme Borély, que l'esprit féminin est généralement peu musclé, le dimorphisme physique de l'être humain... a son utilité... la nature a nettement indiqué à l'homme et à la femme des attribu-

tions et une destinée différentes, la forme des choses répond étroitement à leur raison secrète. »

Rien n'est plus exact. La diversité crée l'harmonie ; une physique et une psychique complémentaires forment l'unité de l'être humain. *Différence*, voilà le point vif du débat, voilà le vrai fil conducteur. Mme Borély ne le lâchera plus ; et, sous le haut patronage de saint Thomas, toute tête pensante devra s'accorder ici avec l'auteur. Comment ne pas goûter, par exemple, cette observation excellente : « La femme... sans analyses, sans notions spéciales, sans étude... tranche, affirme. Là où l'homme de science s'arrêtera, rêveur, elle résoudra promptement. Voilà la différence la plus topique entre l'idiosyncrasie mâle et femelle... Tel est le signe, non pas de l'infériorité physiologique, mais de la *différence*. »

Ce mot précieux qui détruit la chimère de l'égalité et qui dédaigne les mesquines et irritantes recherches de supériorité ou d'infériorité, court à travers toutes les pages du *Génie féminin français*. Que de fines notations ! Les féministes ont-elles jamais si bien parlé de la femme ? « ...artiste en sentiment, vase de poésie... (elle) est, en psychologie, une autorité discrète et encore méconnue... l'intuition féminine... sent, transperce, devine avec la vivacité, l'électricité de la foudre. »

Il n'y a pas que les différences, il y a les similitudes que Marthe Borély, s'appuyant sur de hautes autorités, a très bien notées. Enfin, il convient de dédier aux personnes qui accusent l'auteur de partialité envers les hommes, l'observation que voici : « L'intelligence a fourni à l'homme bien des moyens d'affirmer son égoïsme et sa férocité naturelle. La sensation le mène, lui aussi, et le désir. » Cela est dit tranquillement, en passant, comme chose acquise et si évidente, qu'il est inutile de l'étayer de longs discours et de preuves.

A travers les pages du *Génie féminin français* courent des rappels charmants et nostalgiques de ce qui fut et qui n'est plus. D'un trait vif, bien appuyé, est dénoncée la cause de la déchéance féminine : nivellement par en bas, démocratie, abâtardissement de la race par la liberté et l'égalité : « Le démocrate méprise la femme comme il

méprise le peuple. » Mme Borély a donc bien raison de discerner le remède dans ce *Politique d'abord* de Charles Maurras, où aboutissent toutes les questions actuelles ou par lequel elles doivent passer.

L'auteur n'est pas moins digne d'approbation en n'opposant l'intelligence mâle et femelle « qu'en leurs sommets » (c'est bien le plus intéressant !). La véritable culture féminine, celle des grâces et de l'esprit, doublée d'un clair jugement, c'est la vieille France qui en avait le secret. Écoutez la bien-disante Borély :

« En charmant les hommes, en faisant passer en eux les finesses de leur sentiment, les femmes les ont inspirés, polis ; elles ont été des Muses et des éducatrices et, par cela même, méritent de vivre au-dessus du peuple innommé. »

Sous peine de s'écarter de la matière et de l'esprit du *Génie féminin français*, il faut regarder vers l'élite représentative d'une nation et qui dirige les idées et les mœurs. Tout succédera.

Ayant perçu d'un œil si averti, et dénoué d'une main si experte le nœud de la situation, Marthe Borély était autorisée à intituler l'un des chapitres de son livre : *Fail-lite du féminisme*. Parties d'un principe erroné (l'égalité des sexes) pour viser un but politique très fâcheux puisqu'il implique la durée du plus malfaisant, du plus absurde des régimes (le régime démocratique), les féministes ont aggravé leur cas par des agressions contre l'esprit chrétien.

De cet esprit chrétien, Mme Borély reconnaît l'action souveraine : « Ce n'est, dit-elle, que par les secours d'une haute discipline religieuse... que la femme peut entièrement dominer la femme en soi. » Ajoutons que cela n'est pas moins vrai de l'homme.

Les féministes ont aussi compromis la cause féminine par leur dédain de l'aristocratie de la femme, de sa « supériorité naturelle, arme invincible, première vertu du monde », la Beauté.

Plus humiliée que ne le sont les féministes par la régression de son sexe, plus décidée à reconquérir ce qu'il a perdu, Mme Borély est impatiente du retour à la « su-

prémative féminine » détruite par nos institutions barbares, par nos mœurs grossières, et qui n'avait été atteinte que grâce à plusieurs siècles d'une civilisation raffinée.

La Faillite du féminisme s'achève par un vibrant appel à l'amour. Saine morale, sage vision des choses. « L'amour, dit Mme Borély, est le contrepoison du féminisme », dont les « malheureuses conquêtes » font retrouver à la femme « l'homme, son éternel ennemi, muni de ses antiques armes... » Et viennent les noms de Sodome et de Gomorrhe.

« Mais, ajoute cette Française intelligente et fine, l'amour est là, heureusement... ancre de salut de la femme et de l'homme... vigilant gardien de la vie ! »

Mme Borély appartient à la religion réformée. Son ardent patriotisme fournit ainsi la preuve que si ce culte fut étranger à notre antique formation nationale, ses adhérents peuvent être bons serviteurs de la communauté française.

Son *Génie féminin français* est-il sans défaut ? Je n'ai pas dit cela. Je crois qu'elle-même ne le dit pas. Une prochaine édition amènera sans doute à son point de perfection ce livre remarquable et charmant.

NOËL FRANCÈS.

CHRONIQUE PARISIENNE

UNION NATIONALE, OU DÉSUNION?

24 juillet.

M. Raymond Poincaré a été appelé au pouvoir par le vœu de la nation. On a confiance dans sa modération, dans son intelligence, et dans sa puissance de travail, qui est presque fabuleuse. On attend de lui sinon des miracles, du moins des prouesses, et l'on pense que, s'il succombe devant la tâche immense qu'il a acceptée, ce sera la preuve qu'elle est irréalisable. Où il échouerait, nul ne pourrait réussir. Tel est le sentiment de la plupart des Français.

Cependant le cabinet qu'il a formé peut les inquiéter.

Du point de vue parlementaire, il est adroitement composé : MM. Louis Marin et Bokanowski lui apportent les voix du centre. MM. Herriot et Painlevé lui apportent les voix radicales-socialistes. Il peut donc compter sur une majorité. C'était la grande question. A regarder le scrutin qui avait mis fin à la courte existence du ministère Herriot, on pouvait craindre que le ministère Poincaré ne durât pas davantage. Il fallait écarter ce péril, disent les augures du Palais-Bourbon. Aujourd'hui, solidement encadré de droite et de gauche, le nouveau gouvernement connaîtra une longue carrière.

Ils oublient un peu trop que les radicaux-socialistes n'auraient pu voter contre M. Poincaré sans soulever la réprobation universelle. Il leur était moralement impossible de le renverser. Les cris qui retentirent l'autre jour sur le quai d'Orsay leur avaient prouvé qu'à continuer leur politique néfaste, ils mettaient en péril tout le système, et le régime même ; que le temps est passé où le Cartel des gauches pouvait faire illusion au peuple ; que la menace de la catastrophe est aujourd'hui fort claire pour tout le monde, et qu'enfin la France est lasse de leurs manœuvres destructrices.

M. Poincaré pouvait donc former un cabinet qui ne fût pas une combinaison. Il pouvait se passer de M. Herriot, tombé depuis la veille aux gémonies. Il pouvait choisir ses collaborateurs uniquement pour leur compétence ou leurs talents, et constituer un ministère homogène, qui n'eût eu qu'une seule volonté.

Mais M. Poincaré est un parlementaire. Suivant la formule connue, il est « fermement attaché aux institutions républicaines ». Il a cru faire un ministère d'union nationale, quand il ne faisait qu'un ministère d'union parlementaire. Pour lui, c'est tout un. Il a parfois élevé contre les méthodes et les mœurs de la Chambre des critiques judicieuses. Mais il ne met pas en doute que la Chambre, en soi, ne représente le pays. Entrer en lutte avec elle lui semblerait sacrilège. Au surplus, la crainte l'assiège d'être confondu avec les hommes de droite. Étonnante erreur d'un grand patriote, qui désire de toute son âme servir la France, mais ne marche au combat qu'en suivant la même ornière.

Je comprends bien qu'il veuille durer. Il a raison. Un long délai est nécessaire pour appliquer le difficile programme de notre salut financier. Mais appeler ses pires ennemis à collaborer avec soi n'est pas se garantir la durée. En ouvrant le ministère à un Herriot et à un Painlevé, il a introduit dans la place ceux qui l'en chasseront s'ils le peuvent. Sous prétexte d'union, il assied la discorde dans le conseil.

M. Poincaré pouvait faire confiance au pays, qui l'aurait soutenu en dépit de l'absence de M. Herriot, et peut-être même à cause de cette absence. Ne voit-il pas que depuis le 11 mai 1924 tout a changé en France? Moins que personne il peut l'ignorer, puisque le 11 mai marqua sa chute, puisque les élections furent faites contre lui, et que, cependant, c'est à lui qu'aujourd'hui on a recours. Son retour au pouvoir, qu'on le veuille ou non, prouve l'échec du Cartel. Et contre quoi le Cartel s'était-il formé, sinon contre la politique de M. Poincaré? Si, comme dans la constitution anglaise, il était écrit dans nos lois que la chute d'un ministère entraîne une nouvelle consultation des électeurs, c'est au vaincu du 11 mai qu'ils eussent

cette fois donné raison. Lui-même n'en peut douter. Il s'obstine cependant à révéler une opinion périmée, et M. Herriot lui semblera représenter l'esprit public jusqu'en 1928 au moins.

On me souffle que je ne sais pas admirer la grandeur d'âme, que M. Poincaré a voulu montrer que dans le moment présent tout sentiment personnel doit s'effacer devant l'intérêt public, et prouver par l'exemple que l'union des Français est nécessaire. Mais l'union des Français n'a rien à voir avec l'union des politiciens. On le vit bien pendant la guerre, quand M. Clemenceau, mobilisant toutes les consciences françaises, fourra pourtant dans une juste prison Caillaux et Malvy. Eût-on voulu que, sous couleur d'union sacrée, il leur fît place à côté de lui? Je ne veux point comparer à ces deux hommes MM. Herriot et Painlevé, encore qu'ils soient, ou qu'ils aient été leurs amis. Mais l'exemple garde sa force. Le peuple français ne demande pas à ses maîtres d'échanger des baisers Lamourette. Il se rangera derrière celui qui sauvera le franc, même si M. Herriot ne l'aime pas. C'est par des actes qu'on réalise l'union nationale, c'est sur un programme qu'on la fonde, c'est dans le combat qu'elle se cimente, et non point dans ces fausses amitiés auxquelles nul ne croit, et qui, promptement, deviendront les plus nuisibles inimitiés.

On attend de M. Poincaré qu'il nous épargne la catastrophe. Et on n'y met aucune condition. Qu'il s'y prenne comme il voudra, qu'il travaille avec qui il voudra, nul ne lui en demandera compte, s'il réussit. Hélas! dès le début, nous le voyons s'encombrer de collaborateurs à coup sûr fort dangereux. Et nous tremblons. Nous pensons : tout les sépare de lui, leurs conceptions, leurs goûts et leurs instincts. Qui pliera, qui fera le sacrifice de ses idées? Sera-ce lui, ou eux? Car toute union est fondée sur des concessions. Qui les fera? Répétons-le : du point de vue parlementaire, le ministère est judicieusement composé. Du point de vue national, il n'en va, hélas! pas de même. Nous le disons avec tristesse, car M. Poincaré mérite notre respect, et nous sentons bien, au surplus, que si le grand espoir qu'il a éveillé dans le pays était

déçu, on ne peut prévoir quelle forme périlleuse prendrait le désenchantement.

31 juillet.

Il faut que le pays comprenne que nous entrons dans une période de sacrifices. Aujourd'hui les impôts sont encore des projets. Mais la Chambre approuvera ces projets sans trop de difficultés. Et bien vite le moment sera venu où nous devons ouvrir notre portefeuille et payer. Ce ne sera pas agréable, assurément. Les seuls impôts qui nous plaisent sont ceux qui frappent le voisin. Or ceux qu'on annonce frapperont tout le monde, même les riches, quoi qu'on en dise dans certaines feuilles, mais aussi les pauvres. Donc, personne ne sera content. Il va être nécessaire de se priver et de se restreindre. Nous n'y sommes guère habitués, et nous nous y résignerons malaisément. Tous ceux qui vendent quelque chose, du paysan à l'industriel, tâcheront de rejeter leurs charges nouvelles sur le consommateur. Ils y réussiront évidemment, ce qui n'aura point pour résultat de faire baisser le prix de la vie, qui s'élève déjà terriblement depuis un mois.

Alors apparaîtront ceux qu'il ne faut jamais écouter, alors apparaîtront les démagogues. Ils diront aux fonctionnaires et aux ouvriers que les salaires et les traitements doivent être mis en harmonie avec le coût de la vie. Ils diront que la méthode de M. Poincaré est mauvaise et qu'on n'a pas pris l'argent où il est. Ils diront qu'un bon impôt sur le capital nous eût tirés en un clin d'œil de nos embarras. Ils diront aussi qu'il eût été nécessaire de « nationaliser » les banques. Les Français mécontents d'être privés de certains plaisirs, d'être contraints de renoncer à certaines habitudes dispendieuses, à certains excès de consommation, écouteront peut-être avec faveur ces prêcheurs du moindre effort. Alors, une crise se produira.

On sommerá le gouvernement de dégrever les petits pour accabler les autres. Si nous avons un ministère homogène, si M. Poincaré n'était entouré que de collaborateurs qui ont sa doctrine et approuvent sa méthode,

il n'y aurait pas lieu d'être inquiet. Mais tout porte à croire que le jour où des cortèges se formeraient dans la rue pour manifester contre la vie chère, la discorde entrerait dans le Conseil des ministres. Un Herriot et un Painlevé ne renoncent point à caresser le populaire. Or, il faudra avoir l'affreuse énergie de dire aux Français que leurs souffrances sont indispensables à leur salut et au salut du pays. Voilà pourquoi ce ministère d'union pourra bien devenir un ministère de désunion.

On a souvent comparé, ces temps derniers, la France à une maison de commerce. Or, cette maison est dans une situation obérée. Elle dépense trop, ne reçoit pas assez, et doit en outre payer les intérêts considérables d'une dette très lourde. Arrive un nouveau gérant qui s'occupe de réduire les dépenses, d'augmenter les recettes et d'amortir peu à peu la dette. Le plan peut ne point paraître grandiose. Il est en effet d'une simplicité qui déplaît aux âmes romantiques. Mais il n'y en a pas d'autre. Si on le suit, on traversera une période pénible, où sera diminué le confort de tous les associés, et leur ordinaire même sera réduit. Mais enfin, après ces privations, viendront des heures meilleures. Il n'est que d'avoir l'énergie de les attendre.

Tout sera perdu, cependant, si le nouveau gérant est combattu par ses propres collaborateurs, et si, dès les premières et inévitables difficultés, ils le forcent à changer de plan. Je disais qu'il n'y en a pas d'autre. Il y en a un, familier à M. Herriot, qui consiste à payer en fausse monnaie. On sait où cette pratique conduit les individus et les peuples.

LOUIS LATZARUS.

LA VIE FINANCIÈRE

N.-B. — Les nécessités de tirage de « la Revue hebdomadaire » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous plusieurs jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris (8^e).

COMMENT LES ERREURS SE PAIENT

La folle équipée de la livre nous coûte 6 milliards d'impôts nouveaux, sans compter ce qu'elle a fait passer de notre argent et de notre substance dans les pays à change élevé. Mais il faut admirer ces budgets dont on nous vante l'équilibre magnifique et qui ont besoin à tout instant d'être sustentés par un afflux nouveau de milliards. Hélas, 6 milliards de surtaxes, c'est une terrible matière à inflation et les billets de banque en circulation ont déjà augmenté de 14 milliards depuis un an. Tout ceci pouvait parfaitement être évité et nous ne serions pas obligés aujourd'hui de nous réjouir que la livre soit revenue des environs de 250 à un peu moins de 200.

Et, sans doute, on se consolerait facilement de voir le prestige du parlementarisme s'en aller en lambeaux, si le prestige du franc ne faisait pas de même. Les spécialistes les plus autorisés qui constituaient le Comité des experts, n'ont point daigné s'apercevoir que la hausse de la livre avait des causes d'ordre essentiellement politique, qu'ils n'ont point su élever une protestation véhémement contre l'action néfaste, sur la tenue du franc, de la majorité issue des élections de mai 1924, car il leur a semblé qu'ils étaleraient beaucoup plus facilement leur compétence aux yeux éblouis des populations, en ne discutant que les facteurs purement économiques et financiers qui ne peuvent pas nous expliquer pourquoi la livre était à

80 francs il y a deux ou trois ans et à 100 francs il y a un an, alors que ces mêmes facteurs agissaient comme aujourd'hui. Il ne faut donc pas s'étonner que leur rapport n'ait servi de rien. On dirait même qu'il a été écrit pour fournir des excuses au Parlement, comme si celui-ci n'avait pas déjà assez de dispositions à se dégager de toute responsabilité dans la crise des changes.

On en viendra peut-être à admirer la stabilisation à la mode allemande, comme s'il était vraiment prodigieux, qu'après avoir à ce point dépouillé le mark-papier de sa substance, qu'avec un trillion — un 1 suivi de 12 zéros — de cette exécration monnaie, il n'était plus guère possible de s'acheter une paire de chaussettes, l'on eût enfin imaginé qu'il était préférable de faire tomber les 12 zéros et d'appeler rentenmark, goldmark, ou reichsmark, la nouvelle monnaie ainsi dégonflée. Bel exemple à ne pas imiter.

Mais supputez seulement les conséquences qu'aurait pu exercer le rapport très bref d'un Comité d'experts composé de *Français moyens*, rapport déclarant nettement que la baisse du franc, depuis deux ans, tient à la détestable politique qui a été pratiquée, que la formule *les impôts sont le seul remède* est la plus néfaste que le parlementarisme ait jamais adoptée, déclarant aussi que le franc ne doit pas normalement perdre plus du quart de sa valeur ancienne, et qu'un cours de 100 francs pour la livre, c'est déjà beaucoup trop d'honneur pour celle-ci et beaucoup trop d'humilité pour le franc, vous n'auriez sans doute pas vu le sterling toucher le cours de 250 francs, précédent déplorable, car malheureusement ce cours l'attirera encore quand les circonstances tourneront mal.

La thésaurisation des billets de banque français, la fuite des capitaux, l'accumulation des devises étrangères n'ont commencé à prendre une grande ampleur qu'au milieu de 1924. Les excès de la fiscalité, les inquiétudes suscitées par le projet de prélèvement sur la fortune, par les menaces d'aggravation des droits de succession et des taxes sur les valeurs mobilières, la publicité maladroite donnée aux grandes échéances de Bons du Trésor, surtout la crainte de consolidation forcée des Bons de la Défense

qui, jusqu'alors, avaient permis la mobilisation constante des disponibilités au profit du Trésor, entraînent, d'une part, l'exode des capitaux qui redoutaient des impositions excessives, d'autre part, les demandes de remboursement et la thésaurisation qui rendirent inévitable les successives inflations.

A cette époque, une révision de la fiscalité, la promesse solennelle de respecter les engagements de l'État envers les porteurs de Bons de la Défense, quelques changements de personnes indiquant une orientation favorable à l'épargne, des économies courageuses, auraient peut-être suffi à rétablir la situation. Mais les jours se sont écoulés. Les réformes nécessaires et suffisantes, il y a quelques mois, si elles sont toujours indispensables, ne répondent plus à elles seules aux exigences du moment. La crise a évolué sous l'influence de facteurs nouveaux. Ce n'est plus le poids écrasant d'impôts mal répartis qui inquiète l'épargne, ce n'est plus l'élévation des intérêts ou des dividendes qui l'attire. Une seule préoccupation gagne successivement les diverses classes sociales et risque d'atteindre bientôt les milieux populaires : fuir la monnaie infidèle, l'unité instable, échanger ce qui reste du pécule familial contre un bien réel, action de société anonyme, valeur étrangère, terre, marchandise ou bijou.

Faut-il espérer que va s'ouvrir enfin une nouvelle phase politique qui permettra d'arriver à cette mobilisation des capitaux français disponibles, sans quoi il ne peut être question que d'impôts à jet continu, ce qui nous laisserait dans le terrible cercle infernal de l'inflation ?

Le nouveau cabinet a reçu, au dedans et au dehors, un accueil très généralement sympathique que la courbe descendante des changes a traduit d'une façon éloquente. Il le doit au prestige indéniable qu'a conservé son chef sur l'opinion française ; il le doit aussi à ce que l'étranger tire de cette formation nouvelle l'impression que nous avons enfin compris, que nous sommes disposés à réagir sérieusement contre le danger prochain.

En tout cas, une phase de calme de trois mois ne serait pas de trop après les heures de fièvre que nous venons de traverser. Elle permettrait à l'industrie, au commerce,

à l'agriculture et à la Bourse de voir clair dans leurs opérations. Elle faciliterait le réapprovisionnement du Trésor, dont le dénuement est scandaleux, par le versement de 3 milliards peut-être sur les 7 milliards d'impôts cédulaires et d'impôt général sur le revenu dont la perception a commencé si tardivement par la faute de la Chambre qui n'est jamais pressée de voter le budget. La France et le franc ont besoin d'un peu de repos.

PETIT COURRIER

SOS GAL. — L'action peut valoir 1 500 et même 2 000 et davantage. Mais dans ces questions d'immeubles, une évaluation précise est impossible. Le titre est bon, un conseil d'achat ou de vente ne peut dépendre que d'une impression.

EN QUOQUE. — Capital un million, avec, d'emblée, 14 administrateurs. Je pense qu'il y aura des démissions bientôt et des places à prendre. L'objet de la Société est plutôt nébuleux, et je pense que les actions de 500 francs ne seront pas chères l'an prochain.

LÉON VIGNEAULT.

Le Gérant : MAURICE DELAMAIN.



CHEZ



PLON

“LE ROMAN DES GRANDES EXISTENCES”

— 4 —

FRANCIS CARCO

LE ROMAN DE FRANÇOIS VILLON

In-16 sur alfa.. .. 15 fr.

DÉJA PARUS DANS CETTE COLLECTION :

- N° 1. RENÉ BENJAMIN. — LA PRODIGIEUSE VIE D'HONORÉ DE BALZAC. 36^e mille.. .. 16 fr.
N° 2. JEAN-MARIE CARRÉ. — LA VIE AVENTUREUSE DE JEAN-ARTHUR RIMBAUD. 10^e mille.. .. 15 fr.
N° 3. LOUIS LATZARUS. — LA VIE PARESSEUSE DE RIVAROL. 15 fr.

LE ROSEAU D'OR

— 10 —

CHRONIQUES

DEUXIÈME NUMÉRO

SONT PUBLIÉS DANS CE NUMÉRO :

LES JEUNES VISITEURS, ROMAN. par DAISY ASHFORD, traduit de l'anglais par Maurice SACHS, présenté par JEAN COCTEAU.
DES POÈMES ET DES ESSAIS, par J. AURENCHÉ, N. BERDIAEFF, G. BERNANOS, H. CLÉRISAC, E. DERMENGHEM, A. GANGOTENA, J. GREEN, MAX JACOB, J. KLOTZ, JULES LEBRETON, L. LEVAUX, HENRI MASSIS, PAUL SABON.

In-8° écu sur alfa.. .. 20 fr.

ANTONE TCHÉKHOV

LE JOUR DE FÊTE

NOUVELLES

TOME IX des œuvres complètes d'ANTONE TCHÉKHOV
Publié dans la COLLECTION D'AUTEURS ÉTRANGERS
Traduit du russe par DENIS ROCHE

In-16.. .. 12 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ÉDITIONS AUGUSTE PICARD

:: :: :: :: PARIS — 82, rue Bonaparte — (VI^e) :: :: :: ::

ARCHEOLOGIE ET HISTOIRE DE L'ART : *Manuels illustrés*, brochés : 40 fr.; rel. toile : 50 fr. *Archéologie française*, 3 vol. *Le Costume*, 1 vol. par ENLART. *Archéologie préhistorique*, 4 vol., par DÉCHELETTE. *Archéologie romaine*, 2 vol. par CAGNAT et CHAPOT. *Archéologie égyptienne*, Tome 1^{er}, par JÉQUIER. *Art byzantin*, 2 vol., par DIHEL. *Art musulman*, Tome 1^{er}, par MARÇAIS, etc.

L'Architecture religieuse, par R. DE LASTEYRIE, 2 vol. (en souscription, prix actuel : 170 fr.).

HISTOIRE : *Paris, de sa naissance à nos jours*, par M. POËTE. Tome 1^{er} de texte 35 fr., et album de 600 illustrations, 75 fr. *Répertoire des sources historiques du moyen âge*, bio- et topographie, par M. CHEVALIER, 3 vol. 350 fr. *Sources de l'Histoire de France*; au moyen âge 6 vol., au seizième siècle 4 vol., au dix-septième siècle 5 vol., chaque volume 20 fr. *Dictionnaire des Institutions de la France*, par MARION, 40 fr. *Histoire de Lorraine*. par PARISOT, 4 vol., 75 fr., etc.

ENSEIGNEMENT ET LITTÉRATURE : *Manuel des Études grecques et latines*, par L. LAURAND, 50 fr. *Manuel de paléographie*, par PROU et DE BOUARD, texte et album, 50 fr., relié, 60 fr.; ŒUVRES DE VILLON, édit. THUASNE, 3 vol., 75 fr. *Commentaires de Monluc*, édit. COURTEAULT, 3 vol., 100 fr., etc.

HISTOIRE RELIGIEUSE : *Texte et documents pour l'étude du Christianisme*, 18 vol. parus, chaque volume 10 fr. (Pères apostoliques, Tertullien, Justin, etc.). *Histoire du peuple hébreu*, par DESNOYERS, 25 fr. *Traditions religieuses chez les Grecs*, par DECHARME, 30 fr., *Religions de la Préhistoire*, par MAINAGE, 30 fr.

LIVRES D'OCCASION

Stock important de livres d'occasion; philologie et littérature, bibliographie, Histoire et sciences auxiliaires, orientalisme, Folk-lore, etc. Service gratuit de nos catalogues sur demande.

ACHATS DE BIBLIOTHÈQUES

Le Meilleur Cadeau

parce qu'il se renouvelle chaque semaine

== == UN ABONNEMENT A == ==

LA REVUE HEBDOMADAIRE

Constituez le trésor de la Famille



69 pièces

de

riche Orfèvrerie

livrées en Cuffre

payable

1^{fr} 50

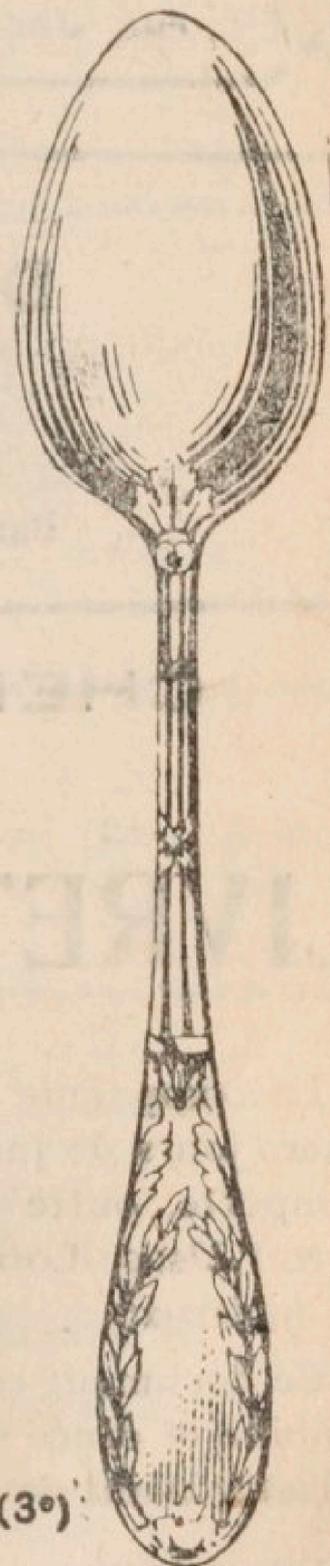
par jour

livraison immédiate

garantie 20 années

Établ^{ts} C. A. M. P. 1, Rue Borda, Paris (3^e)

notice explicative envoyée franco



COUPEZ VOS ROBES, FAITES VOS CHAPEAUX

avec les leçons du JOURNAL DE L'INSTITUT DE COUPE DE PARIS.
Le seul donnant des explications utiles pour exécuter les modèles choisis. L'exiger
partout 1 fr. 25 ou 54, E. O. rue d'Amsterdam, PARIS. Un an, 14 fr. Six mois, 8 fr.



ASTHME

R.C. Seine 32.697. REMÈDE SOUVERAIN, Cigarette ou poudre

ESPIC



LA MODE ILLUSTRÉE — REVUE — DE LA FAMILLE

Publication hebdomadaire fondée en 1860

RÉDACTION — ADMINISTRATION — PUBLICITÉ — SERVICE DES ACHATS

SERVICE DES PATRONS

26, rue Jacob, PARIS (VI^e) — Téléphone Gobelins 24-18

— A céder, PARIS — BELLE AFFAIRE —

DÉCORATION SUR TISSUS

en plein développement, susceptible
très gde extension. — Modèles exclusifs
créés par maison. — Beaux bénéfices.

Affaire unique. — Prix 200 000 fr.

Banque PETITJEAN, 12, rue MONTMARTRE, Paris.

CHEMINS DE FER DE L'EST

Reg. Com. Seine N° 56.604

LIVRET-GUIDE OFFICIEL 1926

La Compagnie des Chemins de fer de l'Est a mis en vente, depuis les premiers jours de juin, son Livret-Guide officiel pour 1926. Cette nouvelle édition comporte, outre un texte descriptif et les indications relatives aux relations avec l'Alsace-Lorraine et l'étranger, les renseignements généraux mis à jour au 15 mai 1926.

Ce document est paru sous la forme d'une brochure illustrée par le maître Robida et ornée de hors-texte en héliogravure. Adresser les demandes au Secrétariat général de la Compagnie, 23, rue d'Alsace.

Envoi franco contre 2 fr. 05 en France ou 3 fr. (argent français) à l'étranger.



Avant d'acheter une bibliothèque

consultez le Catalogue illustré N° 85 envoyé franco
par La Bibliothèque, 9, rue Villersexel
PARIS 7°. — 12 mois de Crédit

Vous trouverez bon accueil et chambre toujours réservée à l'
HOTEL MARY 9, rue de Greffulhe, PARIS (8°). *Plein centre - Tout confort.*
~~~~~ REMISE DE 5 % AUX LECTEURS DE LA REVUE ~~~~~

---

## **CORS**

GUÉRISON RAPIDE & SOULAGEMENT IMMÉDIAT  
par L'EMPLATRE " FEUILLE DE SAULE "

— TOUTES PHARMACIES : 3 francs —

Et F<sup>co</sup> contre 3 fr. 40 timbres à PH<sup>ie</sup> MICHOTTE et GILBERT, 31, rue Lubeck, PARIS

---

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS

**POUDRE DENTIFRICE CHARLARD**

Boite: 2 f 50 franco-Pharmacie. 12, Bd. Bonne-Nouvelle, Paris

R. C. Seine 76026.

---

LATIN par correspondance inédit. ECA, SAINT-GERMAIN-EN-LAYE (Seine-et-Oise).

---

**BON**

**de 75 centimes**

Valable jusqu'au 1<sup>er</sup> Septembre 1927

Pour l'emploi de ce bon, voir  
le Catalogue spécial

**BON**

**de 75 centimes**

Valable jusqu'au 1<sup>er</sup> Septembre 1927

Pour l'emploi de ce bon, voir  
le Catalogue spécial

**CURE RATIONNELLE** des nerveux (surmenage, phobies, scrupules), dyspeptiques, morphinomanes. CLINIQUE D'ECULLY (Rhône), maison de régime près Lyon, confort moderne (300 mètres d'altitude). Lire : "Conseils aux nerveux et à leur entourage", par le docteur FEUILLADE.

88 années de succès

Alcool de Menthe

de **RICQLÈS**

Exiger du Ricqlès

## Pour les Mamans

Les Cours d'instruction par correspondance dirigés par Mlle Billault, remarquables et très chrétiens, conduits avec une entente parfaite des capacités de chaque enfant, prennent l'élève à l'A. B. C. et le conduisent toujours avec succès, sans aucune peine, aux brevets et baccalauréats. En outre de tous les éléments d'une instruction complète, ils comprennent le dessin, l'art décoratif, un cours spécial d'instruction religieuse. Chaque semaine, les devoirs corrigés avec soin sont retournés avec bons points aux méritants. En indiquant âge et degré à Mlle BILLAULT, 3, rue Coëtlogon (coin rue de Rennes), Paris, VI<sup>e</sup>, on recevra le spécimen gratuit.

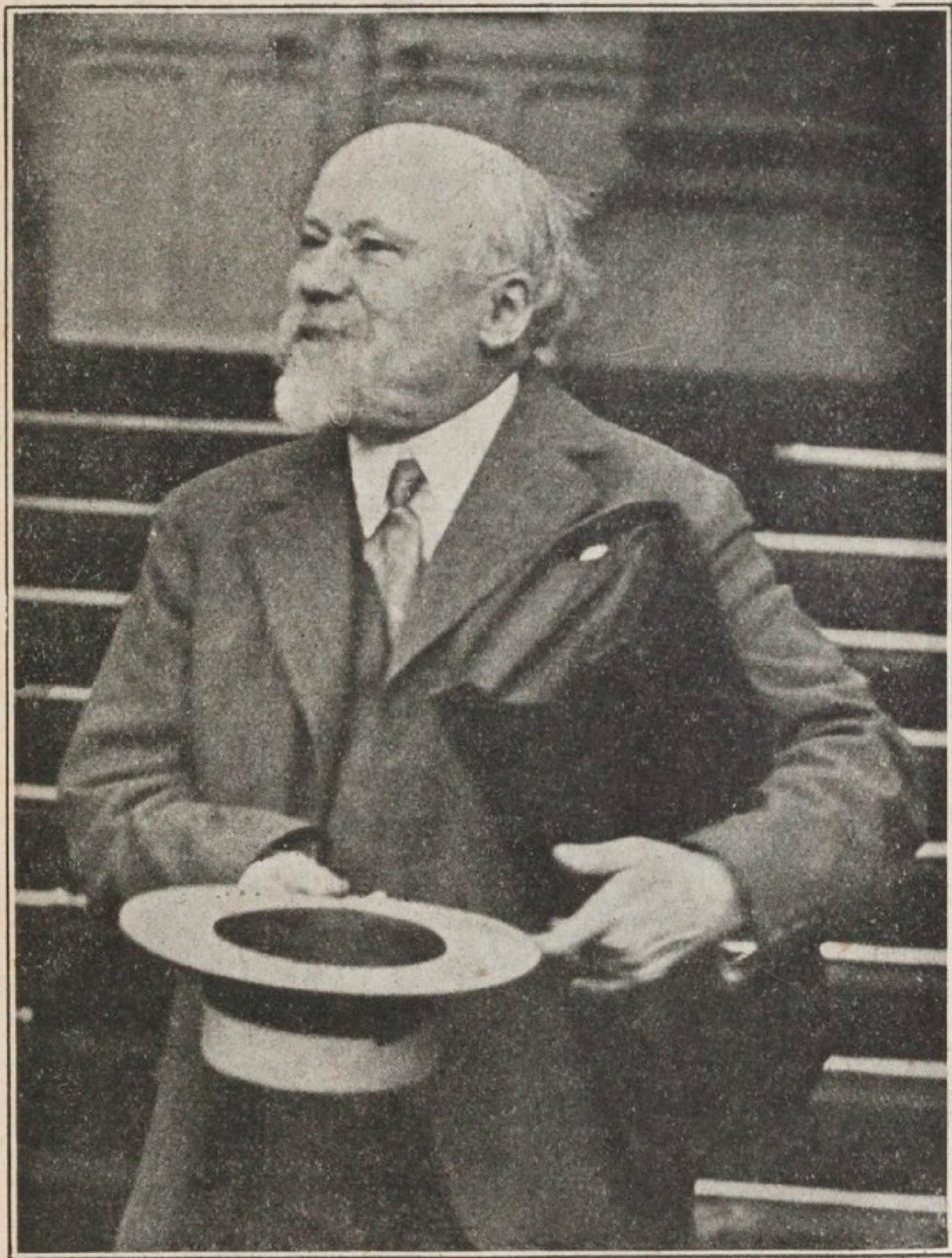
|                                                                                     |                                                                                             |                                                                                       |
|-------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------|
| IN VIVO                                                                             | <b>Le FLUORSAP</b>                                                                          | IN VITRO                                                                              |
|  | <b>SAVON DENTAIRE SCIENTIFIQUE</b>                                                          |  |
| SUR LES DENTS VIVANTES                                                              | <b>DÉTRUIT LE TARTRE &amp; LES FERMENTATIONS ASEPTISE &amp; DÉSODORISE LE MILIEU BUCCAL</b> | SUR LES DENTS ARTIFICIELLES                                                           |
| <b>CONSERVE DENTURES &amp; DENTIERS</b>                                             |                                                                                             |                                                                                       |
| 6 <sup>r</sup> 85 Pharmacies<br>6 <sup>ds</sup> Magasins                            | <i>Se méfier des contrefaçons</i>                                                           | Dépôt Général:<br>34, rue Barge, PARIS XV <sup>e</sup>                                |

# LE SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

N<sup>lle</sup> Série (22<sup>e</sup> Année) N<sup>o</sup> 32

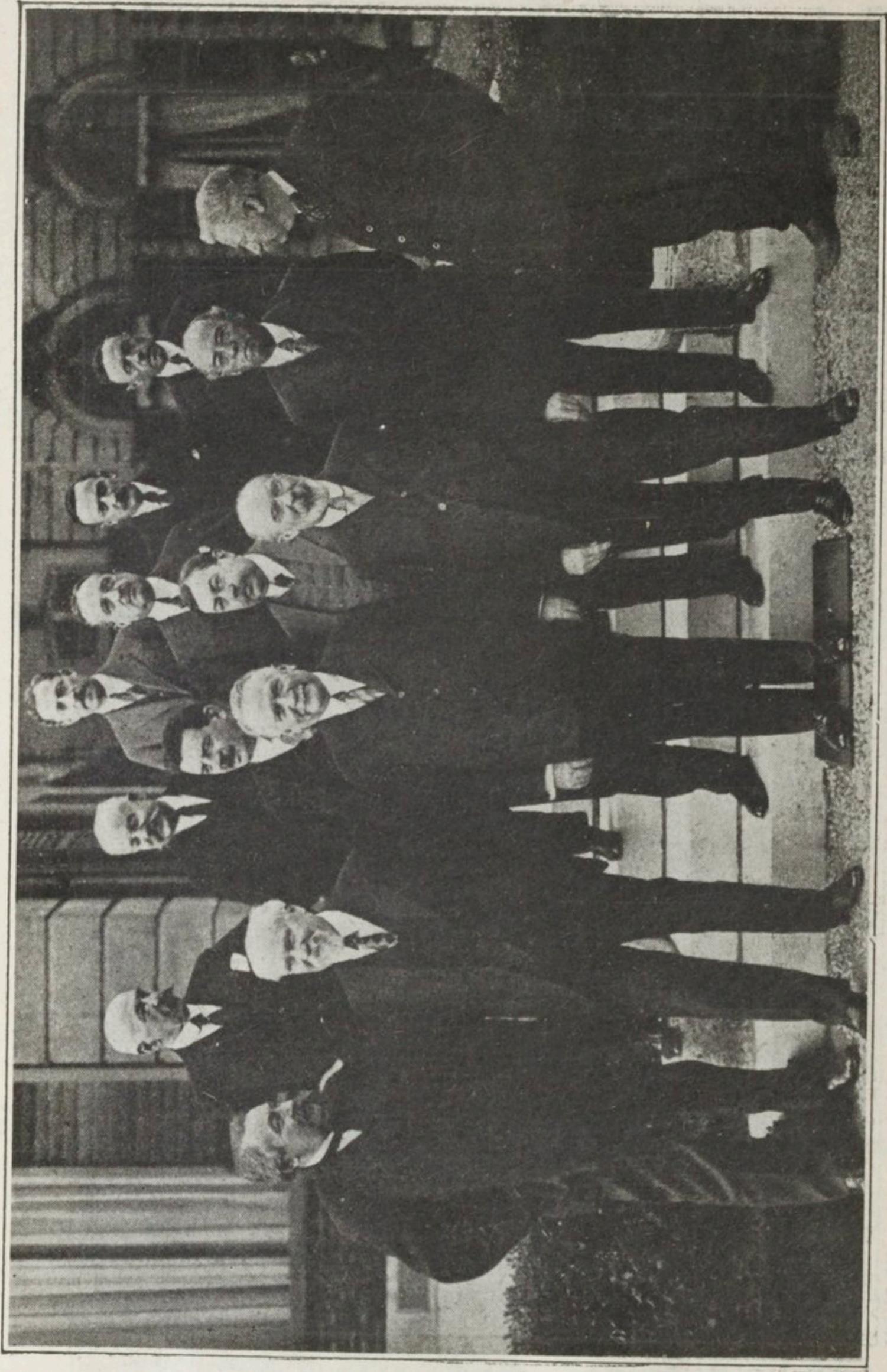
7 Août 1926

ACTUALITÉS



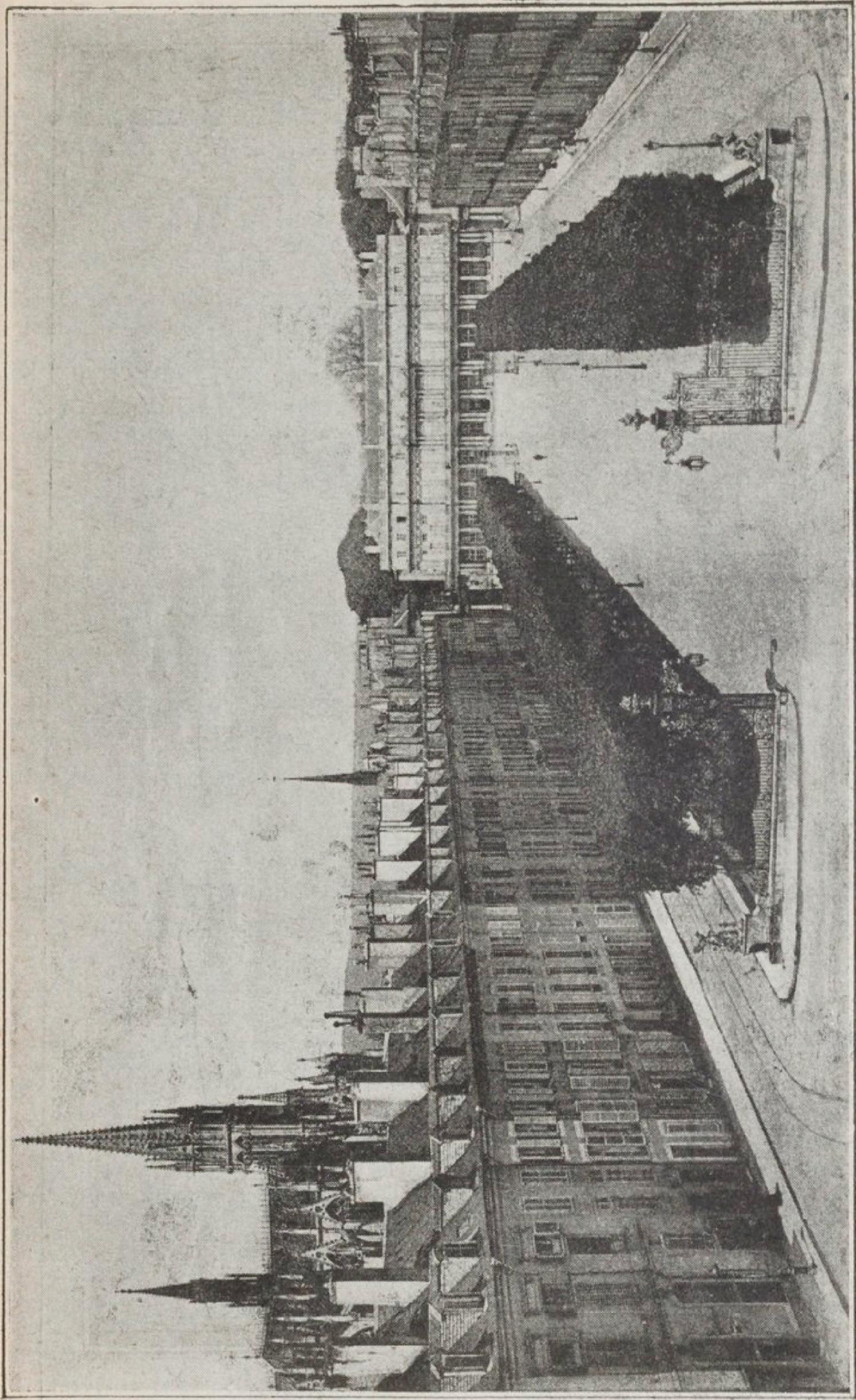
31356. [— M. Raymond Poincaré, président du Conseil  
des ministres.

Cette toute récente photographie, prise au moment de la formation du cabinet,  
témoigne que le président du Conseil accepta sa tâche en souriant.



31357. — Le ministère d'union nationale.

De gauche à droite : MM. Aristide Briand, Raymond Poincaré, Gaston Doumergue, Louis Barthou, Albert Sarraut, Louis Marin, Georges Leygues, Edouard Herriot, P.-P. Painlevé, Léon Perrier, Bokanowski, André Tardieu, Queuille et André Fallières. (Photo Rol.)



**31358. — Nancy : place de la Carrière.**

M. Raymond Schwab termine dans ce numéro son attachante étude sur Nancy.



(Photo Meurisse.)

31361. — Judith présentant au peuple la tête d'Holoferne,  
œuvre du sculpteur Letourneur.

# La Bibliothèque de nos abonnés

---

## HISTOIRE ILLUSTRÉE

DE LA

# LITTÉRATURE FRANÇAISE

2 volumes

Brochés.. 140 francs payables 25 francs par mois

Reliés. .. 220 francs payables 35 francs tous les deux mois

Reliés amateur, dos et coins chagrin poli havane, têtes dorées.. 260 francs payables 20 francs par mois

---

*Œuvres complètes illustrées*

# D'EDMOND ROSTAND

7 magnifiques volumes reliés

Illustrés en couleurs et en noir par les meilleurs artistes contemporains  
Grand format (0,30 X 0,22) sur papier couché de grand luxe

Reliure verte.. 455 francs payables 35 francs par mois  
(fers spéciaux de Grasset, médaille or)

Reliure de luxe.. 560 francs payables 45 francs par mois  
(dos, demi-plats et coins cuir fauve, décoration or, têtes dorées)

---

Les ouvrages commandés sont adressés franco de port et d'emballage pour toute commande égale ou supérieure à 700 francs. Au-dessous, le port et l'emballage sont à la charge des clients.

Les encaissements ont lieu sans frais pour les souscripteurs.

Conditions valables pour la France, l'Algérie, la Tunisie et la Belgique. Pour les autres pays, au comptant seulement sans escompte ; adresser un mandat ou chèque avec la commande.

Pour tous pays, douane à la charge du souscripteur. Nos prix s'entendent toujours en argent français

---

**N. B.** — Adresser toutes les souscriptions ou toutes demandes de renseignements avec la mention L. G. F., à M. l'Administrateur de LA REVUE HEBDOMADAIRE, qui se chargera de la transmission à la librairie responsable.

Joindre à tout bulletin de souscription les indications suivantes :

Nom et prénoms, adresse personnelle, qualité ou profession, adresse de l'emploi s'il y a lieu.

---



- Mon adjudant c'est rapport qu'il y en a un qui m'a pris ma brosse à Dentol pour graisser son fusil.

**Le DENTOL** (eau, pâte, poudre, savon) est un dentifrice à la fois souverainement antiseptique et doué du parfum le plus agréable.

Créé d'après les travaux de Pasteur, il raffermi les gencives. En peu de jours il donne aux dents une blancheur éclatante. Il purifie l'haleine et est particulièrement recommandé aux fumeurs; il laisse dans la bouche une sensation de fraîcheur délicieuse et persistante.

**Le DENTOL** se trouve dans toutes les bonnes maisons vendant de la parfumerie et dans les pharmacies.

Dépôt général : **Maison FRÈRE**, 19, rue Jacob, PARIS.

**CADEAU** Il suffit d'envoyer à la MAISON FRÈRE, 19, rue Jacob, PARIS, 1 fr. 20 en timbres-poste, en se recommandant de *la Revue hebdomadaire*, pour recevoir franco par poste un délicieux coffret contenant un petit flacon de **DENTOL**, un tube de **PÂTE DENTOL**, une boîte de **POUDRE DENTOL** et une boîte de **SAVON DENTIFRICE DENTOL**.

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

---

*LA PASSION DU CURÉ BERNOQUIN*, par René BERTAL (Perrin : 10 fr.). — Nous ne saurions trop recommander ce charmant roman à la fois plein d'ironie et d'émotion. Par le ton et on ne sait quel charme secret il fait penser au *Monarque* de Pierre Mille, bien que l'affabulation en soit complètement différente, puisqu'il s'agit ici non d'un mauvais garçon, à la fois sacripant et sympathique, mais d'un brave curé de campagne aux prises avec le député du pays.

L'abbé Bernoquin est un peu la fable de ses administrés. C'est un rude campagnard aimant la bonne chère jusqu'au jour où il s'aperçoit que son clocher menace ruine. Alors il demande secours à toutes les autorités qui l'envoient promener, sauf le député qui naturellement lui promet tout et, naturellement aussi, ne fait rien. D'où colère de l'abbé Bernoquin qui, en pleine chaire, voue à la vindicte publique le député Pézomasse. Alors c'est la guerre entre les deux hommes, le politicien voulant faire abattre le clocher dangereux, le curé entreprenant tout seul la remise en état de son église, œuvre à laquelle il aboutit en éveillant l'admiration de ses ouailles.

Écrit dans un style alerte et coloré, ce roman est plein de pages charmantes qui classent leur auteur parmi les meilleurs conteurs d'aujourd'hui.

*MÉMOIRES DU MARÉCHAL GALLIÉNI (Défense de Paris 25 août-11 septembre 1914.)* PAYOT : 20 fr.

Cette édition définitive des *Mémoires du Maréchal Galliéni* vient à son heure, puisqu'elle paraît au moment de l'inauguration du monument que Paris a tenu à élever à son sauveur.

Quelle lecture réconfortante que celle de ce livre écrit par un soldat dont le premier principe était de ne jamais désespérer devant aucune situation, par ce grand homme de trempe bien française !

A douze ans de distance, ces *Mémoires* extraordinaires montrent à quel péril formidable la France a échappé au dernier moment et contre tout pronostic. Il est permis d'espérer qu'aujourd'hui encore elle saura de même éviter, par un redressement subit, la ruine financière qui la menace.

Tous les Français : « les Parisiennes et les Parisiens qui ont vécu avec lui ces journées tragiques » et auxquels le maréchal a dédié son volume, et ceux de la province qui tremblaient pour le sort de la grande et chère capitale, liront avec émotion ces pages écrites au lendemain de la victoire de la Marne.

C'est un livre, a-t-on dit, digne de Tacite par la brièveté comme par la force.

*Pour tous les Climats, l'Appareil idéal est le*

# VÉRASCOPE RICHARD

10, Rue Halévy (Opéra)

BREVETÉ S. G. D. G.



Nouveauté I I

## MAGASIN POUR PELLICULES EN BOBINES

Interchangeable avec le magasin pour plaques  
et se chargeant en plein jour

**FORME** correcte,

**GRANDEUR** exacte,

**PERSPECTIVE** juste,

**COULEUR** vraie.

*Envoi franco des notices illustrées*

25, Rue Mélingue, PARIS

Pour les  
Débutants :

## LE GLYPHOSCOPE

**a les qualités fondamentales du Vérascoppe**

En vente dans toutes les bonnes Maisons de Fournitures photographiques du Monde.

---

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

---

## De l'Alsace-Lorraine en Savoie

---

*L'attention des voyageurs, désireux de se rendre de Strasbourg et Mulhouse à Aix-les-Bains-Mont Revard, Sallanches-Combloux et Chamonix-Mont Blanc, est spécialement appelée sur les relations suivantes :*

Express-de nuit 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classes :

Aller : Strasbourg, départ 22 h. 30 ; Mulhouse, départ 0 h. 50 ; Ambérieu, départ 8 h. 37 ; Aix-les-Bains-Mont Revard, arrivée 10 h. 36 ; Sallanches-Combloux, arrivée 16 h. 22 ; Chamonix-Mont Blanc, arrivée 18 h. 22.

Retour : Chamonix-Mont Blanc, départ 11 h. 07 ; Sallanches-Combloux, départ 13 h. 12 ; Aix-les-Bains-Mont Revard, départ 19 h. 33 ; Ambérieu, départ, 22 h. 25 ; Mulhouse, arrivée 5 h. 25 ; Strasbourg, arrivée 7 h. 35.

A partir du 15 juin, ce train aura une nouvelle correspondance plus rapide entre Ambérieu et Chamonix, avec l'horaire ci-après :

Aller : Ambérieu, départ 8 h. 17 ; Aix-les-Bains-Mont Revard, arrivée 9 h. 39 ; Sallanches-Combloux, arrivée 13 h. 43 ; Chamonix-Mont Blanc, arrivée 15 h. 32.

Retour : Chamonix-Mont Blanc, départ 14 h. 46 ; Sallanches-Combloux, départ 16 h. 26 ; Aix-les-Bains-Mont Revard, départ 20 h. 32 ; Ambérieu, arrivée 22 h. 10.